T. XXV — N° 3 25 Décembre 1933

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Pour sortir du rouet.*

En marge du congrès de recrutement sacerdotal de Montpellier.

N. A. KLÉPININE. *Une théologie hitlérienne.*

Les « Deutsche Christen » et le drame du protestantisme allemand. Faut-il parler d'une « Église de la croix gammée »? — L'article suivant et les documents qui l'appuient fournissent une réponse objective.

DOCUMENTS

La Révolution dans le protestantisme allemand.
Les clauses religieuses de l'accord entre les États-Unis et les Soviets.

ENQUÊTE SUR LES RAISONS ACTUELLES DE L'INCROYANCE

E.-BERNARD ALLO, O.P. *L'hypercritique* (suite).
Professeur à l'Université de Fribourg.

Un premier article, très remarqué, avait dénoncé les méfaits de l'hypercritique. Voici maintenant l'œuvre constructive à réaliser par la vraie critique.

Réponse de M. l'abbé Y.,
portant sur le milieu primaire de l'enseignement public.

A travers les revues.
Équipes sociales — Écoles protestantes.

Pour sortir du rouet

*Une des raisons de l'urgence de l'*Action catholique, *ordonnée par S. S. Pie XI, c'est la nécessité de suppléer au manque de prêtres.*

*Mais en suppléant le prêtre, l'*Action catholique *ne va-t-elle pas le submerger, peut-être le déformer, tout au moins le compromettre, si les prêtres manquent pour faire son éducation ?*

Nous sommes au rouet.

*On pense bien, en effet, qu'il ne suffit pas de grouper et de remuer des catholiques pour faire de l'*Action catholique. *On s'exposerait à faire, non pas de l'action catholique, mais de l'action dangereuse.*

Une organisation nouvelle avec un esprit ancien, c'est du vieux vin dans des outres neuves. Cela ne réussit pas mieux que du vin nouveau dans de vieilles outres.

Les meilleurs catholiques ont trop souvent à se refaire un esprit et même un cœur. En dehors de la vie personnelle et familiale, ils ont l'habitude de juger les choses religieuses exclusivement sous l'angle juridique et politique. C'est prendre l'écorce pour la moelle.

Je ne jette pas la pierre. Volontiers, je plaiderais la bonne foi et les circonstances atténuantes. La Renaissance a altéré notre esprit chrétien, et les luttes dans lesquelles les catholiques, depuis cinquante ans, ont été entraînés pour la défense des libertés religieuses ont accentué cette altération. Tous les catholiques de notre temps sont nés sous le signe de la bataille.

N'ai-je pas entendu, dernièrement, dans une réunion de la Fédération catholique : « Nous sommes bien obligés de colla-

borer, nous sommes les plus faibles ! » — Et si nous étions les plus forts ?... Attrayante perspective pour ceux qui ne pensent pas comme nous. Et un orateur très applaudi de nos manifestations ne fait-il pas dire de lui, par sa manière dure de traiter l'adversaire, qu'un chrétien a mal à l'entendre ?

Pour beaucoup de catholiques, la charité s'est solidifiée dans les œuvres de bienfaisance. Mais leurs pensées, leurs jugements et parfois leurs sentiments restent en dehors de son influence.

Une partie, d'ailleurs, du clergé a participé à cette déformation. Ses jugements sur les événements, il les reçoit des milieux laïcs par le canal des journaux. N'arrive-t-il même pas que le ton de la chaire chrétienne soit en opposition avec le rayonnement du tabernacle ?

*Ainsi pas d'*Action catholique, *selon l'esprit de l'Église, sans prêtre qui la forme, et pas de prêtre pour la former : soit qu'il n'y en ait pas, soit que le prêtre pour ses méthodes et son esprit se trouve à la remorque des laïcs.*

Comment sortir du rouet ?

*
* *

On n'en sortira pas par un simple accroissement de recrutement sacerdotal.

En cette matière, la qualité a toujours primé la quantité. De nos jours la qualité est capitale. Il n'y a de solution que par une formation supérieure du jeune clergé.

Jamais tant de matière n'a dépendu aussi directement du prêtre, et une matière aussi mouvante, sans cadre pour la retenir, sans tradition pour la fixer. Il doit la saisir avant qu'elle ait pris forme, afin de lui donner la forme chrétienne. Chaque jour se présentent des problèmes nouveaux. L'initiative est portée au maximum.

Il est amené à toucher à tout. Malheur, cependant, s'il sort de son domaine ! Il doit juger de tout : du champ d'action, des méthodes, de la hiérarchie des valeurs ; orienter les intelligences et les sensibilités. Mais en même temps résister aux courants créés par la mode. Être de son temps, pour lui donner une âme et non pas pour la recevoir de lui.

Cela ne va pas de soi. On le sait bien. Nous avons vu telle cérémonie d'église venir en droite ligne du cinéma. Résul-

tat : elle agissait à contresens : distraction, au sens pascalien, au profit des frivolités et aux dépens de la contemplation des choses éternelles. Traduire une tournée de confirmation en style militaire : visite de l'officier général à ses officiers subalternes, ça n'a l'air de rien. C'est ainsi, cependant, que se trouve accréditer la plus fausse idée de la hiérarchie catholique, et qu'on transforme en mécanisme ce qui est une chaîne vivante. Tout de même, l'Église n'est pas une caserne, disait à ce propos un des plus éminents de nos évêques. Combien, enfin, de nos manifestations religieuses qui ont le même accent, où l'on recommande la même fausse prudence, où l'on soulève, parfois, les mêmes passions que s'il s'agissait d'intérêts matériels ?

Comment résister à cet esprit charnel, éviter ces à-peu-près, ces inexactitudes, ces contresens, se défendre contre des analogies apparentes mais mortelles, si l'on n'a pas une formation doctrinale, sûre, ferme, en même temps que vivante et toujours aux aguets, une information étendue, une culture à laquelle rien ne reste étranger, et par-dessus tout un sens chrétien sensible et fin ? Mais cela ne s'acquiert pas sans avoir beaucoup travaillé, sans s'être dépouillé de son sens propre, et dans un recueillement profond avoir pris un long contact avec l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand l'opinion s'intéresse à la crise sacerdotale, elle ne songe qu'à l'aspect culturel du problème et à l'accroissement du recrutement. Il y a un aspect plus grave, de plus de portée. Tous les espoirs que le monde chrétien met confusément en ces jeunes recrues sacerdotales dépendent de la formation qu'elles recevront.

La clef de l'esprit chrétien et, par suite, de l'Action catholique se trouve dans les grands séminaires. Eux seuls peuvent nous faire sortir du rouet.

CHRISTIANUS.

Une théologie hitlérienne

Les « Deutsche Christen » et le protestantisme allemand

I

Une des marques de notre époque et peut-être l'un de ses maux essentiels est l'avènement au pouvoir des théories *totalitaires*. Par leur nature même, elles tendent à ne laisser hors de leur influence aucune manifestation de la vie humaine. Elles se dilatent comme un gaz indéfiniment extensible et emplissent tout l'espace, quelque vaste qu'il soit, où elles ont licence de se déployer.

Ainsi en va-t-il pour l'*hitlérisme*. Le principe raciste et le culte de la nation qui composent le fond de sa doctrine s'attaquent à tout ce qu'ils rencontrent. L'hitlérisme a déjà submergé l'État, l'éducation, la science, toute la culture. Il se heurte maintenant à la religion. Sa logique interne l'empêche de lui concéder une existence indépendante, et le conflit surgit, inéluctable. Ce conflit a pris deux aspects forts différents.

A l'égard de l'Église catholique, l'hitlérisme a subi une défaite. Le concordat ratifié récemment est au fond contraire à son esprit. L'Église catholique, en effet, s'est assuré en Allemagne une existence propre, et elle est probablement la seule qui jouisse de ce privilège de ne dépendre pas directement de l'État.

En fait, d'après le concordat, le clergé catholique, en ce qui touche aux questions religieuses, n'est pas tenu

d'exécuter les ordres de l'État, sinon avec l'autorisation du pouvoir ecclésiastique. Le gouvernement ne doit pas intervenir dans les affaires de l'Église et, d'autre part, les minorités nationales, de confession catholique, jouissent des mêmes droits ecclésiastiques que les Allemands « pur sang ». Ces concessions, selon la perspective catholique, étaient nécessaires. Car le catholicisme est, par essence, universel et son organisation a un caractère international ou supra-national ; on ne saurait, logiquement, y introduire un culte proprement national et, moins encore, nationaliste. Le gouvernement hitlérien se trouvait en face d'un dilemme : déclarer une guerre ouverte à l'Église, ou lui céder. Il a choisi la seconde solution.

Par contre, l'issue du conflit avec le Protestantisme a été tragique. Mais ce qui surtout est tragique — et lamentable — c'est que les Églises protestantes, se laissant aller à un enthousiasme sans frein pour la révolution hitlérienne, ont d'elles-mêmes introduit en leur enceinte le cheval de Troie — c'est-à-dire le mouvement des chrétiens allemands. Et ceux-ci ont ouvert largement les portes à l'intervention gouvernementale. Quand les Églises ont compris la portée de cet événement, il était trop tard : l'ennemi était dans la place et maître de leur destinée.

II

Mais l'organisation administrative du Protestantisme allemand n'avait pas attendu l'hitlérisme pour montrer combien elle était anormale.

La réforme de Luther avait mis les princes allemands à la tête de l'Église en chacun de leurs États. Cette division en vingt-neuf Églises nationales a survécu à la chute

de la monarchie allemande en 1918. L'« Union des Églises évangéliques allemandes » ne leur offrait qu'un lien très faible et souvent fictif. Une réforme administrative paraissait donc s'imposer. Depuis un siècle déjà on parlait d'une fusion des Églises nationales en une seule Église du Reich et on envisageait un contact plus étroit entre les luthériens et les réformés.

Aussitôt après la révolution national-socialiste, le désir de créer cette Église unifiée, sous la direction d'un *évêque du Reich*, devint une véritable obsession. Mauvais présage, car, si la réforme ecclésiastique était depuis longtemps nécessaire, pourquoi devenait-elle particulièrement urgente au moment où Hitler prenait le titre de chancelier? Pourquoi fallait-il y procéder avec tant de hâte, en deux ou trois mois, quand les Églises n'étaient pas encore préparées à la fusion? Pourquoi fallait-il élire sur-le-champ un évêque du Reich, alors que le problème de l'épiscopat lui-même n'était pas encore résolu par la théologie protestante?

Cette anomalie s'explique par le fait que l'impulsion à la réforme est venue *du dehors*. Mais il faut constater que, tout d'abord, la limite qui séparait l'État et l'Église avait été abolie par les membres des Églises protestantes et non pas par le gouvernement.

Le 23 mars 1933, Hitler déclarait : « Les droits des Églises ne seront pas lésés; leur situation à l'égard de l'État ne sera pas modifiée. »

Le 7 mai 1933, le Ministre prussien du culte, le Dr. Rust, proclamait de son côté : « En Prusse il n'y a aucune raison de craindre que l'État intervienne dans la vie intérieure de l'Église. Il ne tentera aucunement de participer aux affaires ecclésiastiques, qui peuvent et doivent être résolues, exclusivement, par l'Église elle-même. »

Le concordat du Reich avec l'Église catholique semble fournir la preuve que le gouvernement était vraiment disposé à respecter la liberté des Églises.

Mais les représentants des Églises protestantes se sont laissé entraîner par la ferveur national-socialiste. Comme beaucoup d'Allemands, ils ont cédé à une sympathie *politique* pour le régime hitlérien. Ils n'ont pas su distinguer à temps cette sympathie politique de leur croyance religieuse. Ils ont pensé que la révolution imposait à l'Église un devoir nouveau. Ils ont donc voulu, en accomplissant la réforme ecclésiastique, créer une nouvelle forme de l'Église, capable de mieux servir le jeune État.

Karl Barth, dans sa brochure récente sur le mouvement des « chrétiens allemands », indique plusieurs raisons, parfois contradictoires, il est vrai, qui ont poussé les protestants allemands à tenter immédiatement la réforme.

Pour les uns « l'union des Églises nationales », si faible, n'était pas digne du « Troisième Reich », État fort et centralisé.

Les autres, prévoyant une attaque gouvernementale contre l'Église, voulaient la fortifier par l'union et la centralisation.

D'autres encore ont simplement transféré dans le domaine ecclésiastique leur enthousiasme pour l'*idée de chef* (Führer-prinzip) et leur goût d'un pouvoir fort. Ils voulaient voir à la tête de l'Église protestante un « Évêque du Reich », parce qu'ils avaient salué déjà l'avènement d'un puissant « Chancelier du Reich ».

Karl Barth a raison d'observer (1) que cette conception

(1) Karl Barth, *Theologische Existenz heute*, C r. Kaiser Verlag, München, 1933, p. 13.

d'un « chef spirituel » est contraire à l'esprit de la théologie protestante. Les chefs spirituels du protestantisme, — un Luther, un Calvin ou un John Knox, — ont joui des prérogatives attachées à leur propre *personnalité*. Le désir d'introduire l'*idée de chef* et le principe du *pouvoir* dans les *fonctions mêmes* d'un dignitaire ecclésiastique marque un changement théologique profond, car on se rapproche ainsi de la notion d'épiscopat telle qu'elle existe dans l'Église catholique et l'Église orthodoxe.

Les dirigeants des Églises protestantes n'ont pas vu les conséquences de leur attitude. Ils n'ont pas modifié leur théologie et ils ont procédé à l'élection d'un évêque dont les fonctions étaient incompatibles avec cette théologie. Ils étaient trop préoccupés de réforme administrative pour s'occuper beaucoup de théologie.

III

Afin d'accomplir cette réforme, on a constitué aussitôt après la révolution national-socialiste une commission de trois membres — « Dreimännerkollegium » — comprenant : M. Kapler, Président de l'Union des Églises évangéliques, l'évêque Maherens (luthérien) et le Dr. Hesse (réformé).

Le but immédiat était de préparer les statuts de l'Église unifiée. Le premier soin de la commission fut de reconnaître et de saluer la révolution hitlérienne. Aussi lit-on dans sa proclamation du 28 avril 1933 :

> Un mouvement national puissant a entraîné et haussé notre peuple allemand. Une nouvelle forme du Reich, qui embrasse tous les domaines de la vie, se crée dans la nation allemande réveillée. Nous acceptons avec gratitude ce changement historique. C'est un don de Dieu; c'est à lui qu'en appartient l'honneur.

Fidèles à la parole de Dieu, nous reconnaissons dans les grands événements de cette époque un nouveau message de Notre-Seigneur à son Église.

On donnait officiellement un sens religieux à une révolution politique. Les conséquences de ce premier acte ont été des plus graves.

Dès la formation de la commission, Hitler a désigné l'aumônier Müller, de Koenigsberg, pour représenter le gouvernement près du « Dreimännerkollegium ». Mais, d'abord simple « officier de liaison », Müller est vite devenu membre de la Commission, qui s'est transformée ainsi en « Commission des quatre ». En fait, par ses relations directes avec Hitler, Müller jouissait de moyens d'action bien plus puissants que ses trois collègues.

Réunis à Loccuum, dans la semaine qui précédait l'Ascension, le Président Kapler, l'évêque Maherens, le Dr. Hesse et l'aumônier Müller ont tracé un plan de réforme administrative.

Selon ce plan, un évêque du Reich (*Reichsbischof*) devait être placé à la tête de l'Église unifiée. Müller demanda que cet évêque fût élu avec la participation du gouvernement. Mais ses collègues, se référant à la Constitution de Weimar, insistèrent sur l'indépendance nécessaire à l'Église en toutes ses élections. Müller céda, mais en arrachant à la commission la promesse que le candidat ne serait pas officiellement désigné avant consultation du Chancelier. Bien que cette consultation fût envisagée comme un simple acte de politesse à l'égard de l'État, c'était un pas nouveau sur le chemin des concessions et des compromis.

A Loccuum, Müller n'était qu'un représentant de l'État. Une semaine plus tard il était placé à la tête d'un nouveau et puissant mouvement de l'Église protestante

— celui des « chrétiens allemands » (*Glaubensbewegung Deutcher Christen*).

IV

Le mouvement des « chrétiens allemands » est très jeune. Sans doute il a eu des précurseurs, mais dont aucun n'est antérieur à la révolution de 1918.

« L'Union pour l'Église Allemande » (*Der Bund für Deutsche Kirche*) fut la première à essayer d'établir un lien étroit entre le Christianisme et le racisme. Aussi Max Mauerenbrecher a-t-il comparé l'Allemagne à Israël, puisqu'elle aurait, comme lui, un messianisme national.

En 1930, le pasteur Wilm, M. von Kleist, le professeur Althaus et le professeur Kirch fondèrent le « mouvement chrétien allemand » (*Christlich-Deutsche Bevegung*) qui rapprochait le Christianisme du nationalisme allemand, à tendance réactionnaire, des « junkers ».

Avec le développement du national-socialisme, se créa l' « Association du clergé évangélique national-socialiste » (*Die Arbeitgemeinschaft evangelischer national-socialistischer Geistlicher*) qui est l'origine du mouvement des « chrétiens allemands ».

Ce mouvement était dirigé par le député hitlérien Kube. Mais par la suite il devint officiellement indépendant du Parti national-socialiste. Son quartier général a été transféré à Berlin et le pasteur Hossenfelder a été mis à sa tête. On a fondé des groupements dans toute l'Allemagne. Pasteurs et laïques se sont joints au mouvement. Parmi eux il faut noter : le pasteur Kuptsch, le pasteur Peter, secrétaire de l'Union Chrétienne de jeunes gens, le missionnaire Weichert, le « Schulrat » Freitag, l'avocat Dr. Werner, Mme Guida Diehl, le pasteur

Dr. Schraier, le Dr. Wienecke, le professeur Fabricius et le professeur Stolzenberg.

Les 3-5 avril 1933, dans un congrès national tenu à Berlin, le mouvement a été définitivement constitué.

Le programme des « chrétiens allemands » prête à l'idée de race un sens théologique profond. Il a semblé d'abord que sa doctrine ne se distinguait pas des tendances générales du protestantisme allemand après la révolution hitlérienne. Le « Dreimännerkollegium » — nous l'avons vu — a en effet reconnu un sens divin et providentiel à cette révolution. Sans doute les dirigeants des églises protestantes ne voyaient-ils pas non plus la divergence qui existait entre leur doctrine et la théorie des « chrétiens allemands », car leur collaboration avec Müller à Loccuum a été très cordiale.

En fait la divergence est considérable. Le « Dreimännerkollegium », malgré son enthousiasme pour le national-socialisme, le saluait comme un phénomène extérieur à l'Église. Par contre, pour les « chrétiens allemands », le national-socialisme n'est pas en dehors de l'Église et ils introduisent le principe de race et le culte de la nation dans le dogme chrétien lui-même.

Leur théorie est exposée dans les dix articles de leurs Principes (*Richtlinien*) qui furent élaborés le 6 juin 1932, par un congrès de théologiens, de pasteurs et de laïques.

Je cite ces articles *in extenso*, à quelques exceptions près (1) :

Article I^er^. — Cette proclamation veut indiquer à tous les Allemands croyants le chemin vers une nouvelle organisation de l'Église. Elle n'est pas destinée à devenir une nouvelle formule de foi

(1) Dr Friedrich Wienecke, *Die Glaubensbewegung « Deutsche Christen »*, S. Madrasch, Soldin, 1933, pp. 14-28 (publication officielle des « chrétiens allemands »).

ni à remplacer les formules existantes, et elle ne s'attaque pas à la théologie de l'Église évangélique.

Cet article est très important. Les « chrétiens allemands » insistent toujours sur le fait qu'ils ne créent pas une nouvelle théologie. Ils proclament leur fidélité à la théologie luthérienne. Ils prétendent même que Luther serait des leurs, s'il vivait aujourd'hui. Ils affirment seulement, disent-ils, que l'*Église œcuménique* se divise en *églises nationales* et par suite ils aspirent à réorganiser l'Église nationale allemande. Mais leur conception de l'élément national dans ses relations avec la foi chrétienne contredit leurs affirmations officielles. En fait ils créent une nouvelle théologie raciste.

Article II. — Nous luttons pour la fusion des vingt-neuf Églises faisant partie de l'Union des Églises allemandes en une seule Église évangélique du Reich.

Article III. — Les « chrétiens allemands » ne veulent pas être un parti ecclésiastique au sens propre de ce mot. Ils s'adressent à tous les chrétiens évangéliques de nationalité et de mentalité allemandes.

A la lumière de l'interprétation officielle, il devient évident que le programme politique faciste est transféré ici dans le domaine ecclésiastique, notamment la substitution au parlementarisme et à la démocratie de l'idée de « chef » et de « direction ». Cette interprétation officielle précise : « Nous, les chrétiens allemands, luttons pour la suppression du régime des partis dans l'Église en général, et nous aspirons à voir l'Église future gouvernée par des chefs (Führers) inspirés de Dieu et par leurs disciples, comme il en allait au temps des Apôtres. »

Notons qu'il ne s'agit pas ici d'épiscopat au sens sacramentel du mot, qu'il ne s'agit pas d'*ordinations*. On veut remplacer le système presbytéral, qui est propre au Pro-

testantisme, par une direction confiée aux *chefs*, entendus au sens faciste.

Article IV. — Nous prenons pour fondement de notre doctrine le Christianisme positif. Nous professons la foi au Christ, qui correspond à l'esprit luthérien allemand et à la piété héroïque (*heldische Frömmigkeit*).

Selon l'explication de M. Battmann : « Le Christianisme positif signifie le Christianisme sous sa forme actuelle. »

Un des chefs du mouvement, le pasteur Hossenfelder, définit le terme de cette manière : « Le mot « positif » veut dire que l'Évangile est une force vivante, objective, qui n'a pas été créée par l'homme, mais qui lui est donnée par Dieu. » Enfin le théologien du mouvement, le Dr. Wienecke, fournit l'explication suivante : « Dieu entre comme un complément positif dans la pauvreté de notre nature et nous transforme ainsi en hommes d'action selon son esprit. »

La « piété héroïque » veut dire, en langue vulgaire, l'action religieuse entreprise pour sauver la culture allemande chrétienne de la menace marxiste, action qui ne peut être accomplie, selon les « chrétiens allemands », que par un acte de « sacrifice illimité ».

Article V. — Nous voulons introduire dans l'Église la conception allemande de la vie qui se réveille aujourd'hui; nous voulons rendre notre Église vivante. Dans la lutte pour la liberté et pour la destinée future de l'Allemagne, l'Église et ses dirigeants se sont montrés trop faibles. L'Église a failli au devoir de prêcher la lutte contre le marxisme sans-dieu et contre le Centre dont l'esprit est anti-national; au contraire, elle a passé un traité avec ces partis politiques. Nous voulons que, dans le combat décisif pour l'existence ou la non-existence de notre nation, l'Eglise combatte au premier rang. Elle ne doit pas s'abstenir, ni s'effrayer de cette lutte libératrice.

Cet article prévoit donc une participation active de l'Église à la lutte politique.

ARTICLE VI. — Nous réclamons une modification du concordat de l'État avec l'Église (la clause politique) et la lutte contre le marxisme, qui est hostile à la religion et à la nation, ainsi que contre ses acolytes de toutes nuances. Nous ne trouvons pas dans ce concordat l'esprit de courage et de confiance en Dieu et au message de l'Église.

Le chemin vers le royaume de Dieu passe par la lutte, la croix et la souffrance, et non par une fausse paix.

Cet article est conçu en termes assez généraux et un peu nébuleux. Mais son interprétation officielle expose la théorie des « chrétiens allemands » concernant les relations de l'Église et de l'État.

A première vue, cette théorie paraît consister dans une série de thèses contradictoires. On y lit successivement : « L'État doit rester État, et l'Église doit rester Église » ; « L'État doit protéger la proclamation de la foi, mais ne doit jamais la proclamer lui-même » ; « L'Église doit se fondre avec l'Allemagne réveillée » ; « Nous ne voulons pas une Église d'État, mais nous ne voulons pas non plus une Église qui soit un État dans l'État ; nous voulons une Église du Reich liée avec la nation. »

Mais le sens général de ces thèses est clair. Les relations de l'Église et de l'État sont toujours les relations de deux institutions d'ordre différent. Une Église d'État dépend donc d'un organe qui lui est extérieur et souvent hostile. Or les « chrétiens allemands » travaillent pour que l'*Église elle-même devienne national-socialiste*. Ainsi veulent-ils détruire la différence entre l'Église et l'État. L'Église national-socialiste et l'État national-socialiste deviennent deux phénomènes d'ordre semblable et, par suite de leur évolution intime, la seule diffé-

rence entre eux consistera en une différence de méthodes; ils peuvent donc fusionner sans aucun concordat et sans l'établissement officiel d'une Église d'État.

ARTICLE VII. — Nous voyons dans la race, la nationalité et la nation, un ordre naturel de la vie donné et confié à nous par Dieu et dont la conservation est une loi de Dieu. C'est pourquoi il faut s'opposer à tout croisement de races. La Mission Étrangère allemande, se fondant sur son expérience, crie depuis longtemps au peuple allemand : « Conservez votre race pure! » et elle nous donne la certitude que la foi au Christ ne détruit pas la race, mais au contraire la rend plus profonde et la sanctifie.

Cet article expose la thèse essentielle des « chrétiens allemands ».

Nous y reviendrons.

L'ARTICLE VIII traite la question de la Mission Intérieure. Il proclame la nécessité du travail social comme un *devoir* et non pas comme un *acte de pitié*. Il insiste sur ce que l'aide aux *faibles* ne doit pas nuire aux forts. Cette remarque est très importante. La « conservation de la race » traduit une loi biologique qui consiste dans la sélection des individus vigoureux. A vrai dire, cette loi est contraire à la miséricorde chrétienne et les « chrétiens allemands » essaient de trouver une solution qui oscille entre la loi chrétienne de l'amour et la loi de la lutte pour la vie.

ARTICLE IX. — Nous voyons dans la Mission chrétienne parmi les Juifs un grand danger. C'est la porte par laquelle le sang étranger entre dans notre nation. Puisqu'il existe une Mission Étrangère, nous ne voyons aucune raison d'être pour une mission spéciale parmi les Juifs. Nous refusons à cette Mission le droit à l'existence, pour autant que les Juifs possèdent encore leurs droits civiques et que le danger subsiste d'un croisement et d'une bâtardise raciale. L'Écriture Sainte contient nombre de passages sur la colère sainte et le refus d'aimer. Il est particulièrement nécessaire d'interdire les mariages entre Allemands et Juifs.

Dans cet article l'antisémitisme est élevé à la hauteur d'une thèse théologique. Conformément à la doctrine des « chrétiens allemands », chaque Église chrétienne doit être une *Église nationale*. Ils n'osent pas affirmer qu'une *Église chrétienne israélite* ne peut pas exister, mais ils excluent les Juifs de l'Église chrétienne allemande. C'est pourquoi, autant du moins que les Juifs possèdent encore des droits civiques en Allemagne, les « chrétiens allemands » luttent contre leur participation active à la vie de l'Église. Selon leur programme, le gouvernement doit priver les Juifs de tous leurs droits civiques et les considérer comme des « hôtes » du Reich. Quand on en sera là, les Juifs baptisés deviendront automatiquement aussi des « hôtes » de l'Église nationale allemande. Les « chrétiens allemands » leur octroient la permission « dans le cas de nécessité » de participer aux services religieux, toujours en leur qualité d' « hôtes ». Par contre, les mariages entre les Allemands et les Juifs baptisés doivent être interdits définitivement. La Mission parmi les Juifs doit faire partie de la Mission Étrangère, et son but doit être de faire passer les Juifs convertis dans leur Église nationale israélite.

Article X. — Nous voulons une Église évangélique enracinée dans la nation et nous nous dressons contre l'esprit d'un civisme chrétien international. Nous voulons combattre, par la foi en notre mission nationale conférée par Dieu, tous les mouvements néfastes engendrés par cet esprit, notamment le Pacifisme, l'Internationalisme et la Franc-Maçonnerie.

Le programme exposé dans ces dix articles est net et assez éloquent. Mais il contient plusieurs thèses qu'il vaut bien la peine d'examiner en détail.

V

Les « chrétiens allemands » prétendent qu'ils ne créent pas une nouvelle théologie. C'est une erreur. Est-elle volontaire ou involontaire ? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer.

Simultanément avec la croissance du national-socialisme et des tendances nationalistes en Allemagne, les tentatives y sont devenues plus fréquentes de créer une philosophie nationaliste ou raciste. Mais, comme on voit très bien que l'adoration de la race est incompatible avec le Christianisme, toutes ces théories, ne se bornant pas à rejeter la foi chrétienne, ont pris un caractère d'anti-christianisme militant. Ainsi en va-t-il pour la théorie absurde de Ludendorf, et pour les doctrines qui proclamaient le retour au paganisme et au culte de Wotan.

Ces théories peuvent sembler bizarres, elles sont logiques. D'après elles, le sang et la race constituent l'unique source de rédemption : tout aryen est sauvé par le fait même de ses origines. Certaines de ces théories aboutissent à un panthéisme mystique selon lequel le corps d'un aryen continue de vivre après la mort, en retournant dans la terre sacrée sur laquelle la race élue, la race germanique, a été créée ; il devient ainsi partie intégrante de l'esprit rédempteur de la race.

Psychologiquement toutes ces théories étaient fort voisines du national-socialisme. Mais elles ne pouvaient devenir sa philosophie officielle, car un retour de l'Allemagne chrétienne au paganisme primitif est matériellement impossible. C'est pourquoi les théories philosophiques de Rosenberg, où ces tendances païennes étaient extrêmement marquées, ne furent jamais officiellement reconnues par le parti national-socialiste.

Par contre les « chrétiens allemands » parviennent à fondre le christianisme et le paganisme germanique. L'article VII de leurs *Principes*, que nous avons cité, en fournit la preuve. Des affirmations semblables pullulent dans leur littérature ; par exemple :

La Trinité (prise au sens chrétien de ce mot) agit dans la vie en se manifestant par la Nature, l'Histoire et l'Église.

Ces trois forces ne forment qu'une unité (1).

L'Église chrétienne, si elle veut remplir le devoir que lui a confié le Maître de l'histoire, a besoin d'un contact étroit avec les valeurs qui nous sont données par Dieu : la Nature, la Race et la Liberté (2).

La question reste obscure de savoir si les théologiens « chrétiens allemands » se rendent compte que leur doctrine est fondée sur un *dualisme* profond. Selon le dogme chrétien, le baptême transforme l'homme naturel et lui donne accès à l'ordre de Grâce. La source de la Révélation se trouve toujours en *dehors* de l'ordre naturel, et l'essence de la foi implique une victoire constante sur la nature corrompue par le péché originel. Si la Révélation ne détruit pas les phénomènes du monde naturel, elle n'est jamais équivalente à l'ordre naturel ni par sa nature, ni par sa valeur. Mais, pour les « chrétiens allemands », la Révélation a deux sources : les sacrements et la race. Ils le disent en propres termes :

Sans patrie, point de Royaume de Dieu. Le Royaume de Dieu est bâti seulement par Dieu, un en trois personnes. Dieu, comme Père et Créateur, a aussi conféré à chacun un *don de grâce* : la nature, la création, le sol, le sang et la race (3).

Je souligne l'expression « *don de grâce* » qui veut dire que dans le sang se manifeste la même puissance de la

(1) D. Wienecke, *op. cit.*, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 3.
(3) *Ibid.*, p. 3.

Révélation que dans les sacrements de l'Église. Ainsi le sang devient un instrument de la Rédemption divine. Les théologiens « chrétiens allemands » continuent :

Dieu veut voir maintenus la nature, la création, le sol, le sang et la race. Sans cette obligation envers l'ordre de la création, il n'y a pas de christianisme. Le service de la patrie est aussi le service du Christ et il correspond à une vérité qui nous a été transmise par le Sauveur (1).

Ce dualisme jaillit dans toute sa force, quand les « chrétiens allemands » nous enseignent que le salut est impossible en dehors de l'ordre naturel :

Dieu a créé l'homme allemand « organique ». Le péché, c'est la séparation du processus organique de la vie, dont toute la vérité nous est révélée par Jésus-Christ, qui est aussi le Sauveur des Allemands (2).

Et un théologien « chrétien allemand », le Dr. J.B. Schairer, n'hésite pas à dire que :

Le péché n'est pas un défaut moral, mais l'abandon de la vie organique telle que Dieu veut la voir maintenue (3).

Dans ces conditions, une nouvelle éthique s'impose :

La conservation de la pureté de la race est un commandement de Dieu et le devoir des chrétiens; elle doit être enseignée et prêchée de la même façon que la pureté de l'âme et du corps (4).

Cependant et malgré toute leur audace, les « chrétiens allemands » ne sauraient affirmer que seuls les Allemands peuvent être chrétiens. Mais ils affirment que chaque race ne peut avoir que sa propre Église, fondée sur le principe de race, et qu'en dehors de cette Église il n'y

(1) *Ibid.*
(2) Dr Wienecke, *op. cit.*, p. 13.
(3) D. J. Schairer, *Volk-Blut-Gott*, Warneck Verlag, Berlin, 1933, 224 pp.
(4) Dr. Wienecke, *op. cit.*, p. 22.

a pas de salut. Le seul principe des Églises nationalistes est le sang. Ainsi, selon les « chrétiens allemands », à l'Église allemande peuvent appartenir tous les Allemands, même s'ils résident en dehors du Reich et sont citoyens d'autres États. Par contre :

Uu Juif baptisé, même s'il est né mille fois à Berlin ou à Francfort-sur-le-Main ou sur un point quelconque du Reich, n'appartient pas à l'Église nationale allemande.

Ils prêtent donc un sens *absolu* à la division du christianisme en Églises nationales. Ils élèvent jusqu'au ciel les cloisons qui séparent les différents peuples. Car ils ne réclament pas seulement qu'un Allemand appartienne à l'Église nationale allemande et un Juif à l'Église nationale israélite, mais, ayant proclamé que « la conservation de la pureté de la race est un commandement de Dieu et un devoir des chrétiens », ils veulent interdire à jamais le mariage entre les membres de ces deux Églises. Ils touchent ici au véritable blasphème ; car, pour eux, ni le baptême, ni la Grâce du Saint-Esprit, ni l'Évangile, ne peuvent abolir la différence de sang. L'ordre divin de la Grâce, dont l'établissement sur terre par l'Église a été l'œuvre de Jésus-Christ, reste inopérant et impuissant devant l'ordre naturel. Et cette théologie prétend être une théologie chrétienne !

Mais, à vrai dire, les « chrétiens allemands » s'occupent fort peu du sort du Christianisme non-allemand. Ils concèdent en théorie qu'il peut exister des Églises nationales chinoises, japonaises ou nègres, mais ils ne s'intéressent qu'à l'Église allemande.

Leur premier soin est de lier étroitement cette Église au parti national-socialiste.

Ainsi affirment-ils :

Il semble que le peuple allemand, se penchant sur les sources

les plus profondes de sa vie et de sa puissance, veuille trouver de nouveau son chemin vers l'Église. Par conséquent les « chrétiens allemands » doivent mettre tout en œuvre pour lui faciliter ce retour (1).

Cette phrase signifie que le peuple allemand s'est converti au national-socialisme ; il adresse à l'Église un nouvel appel ; l'Église doit devenir telle que veut la voir le peuple national-socialiste. Si on poursuit ce raisonnement, on arrive à la conclusion suivante : la source de la révélation s'est déplacée ; la vérité est révélée non point par l'Église au peuple, mais par le peuple à l'Église.

Cette conclusion n'effraie pas les « chrétiens allemands » :

L'idée de réorganiser l'Église chrétienne sur le fondement d'une expérience nationale consciente poussait de plus en plus à l'action, après la débâcle de 1918 (2).

Quand enfin la révolution nationaliste a eu lieu, le programme de cette réorganisation s'est précisé :

L'Église se doit révéler comme Église pour le peuple allemand en l'aidant à comprendre et à remplir la mission que Dieu lui a conférée, comme c'est aussi le but final du gouvernement actuel (3).

Dans la révolution national-socialiste ils voient un acte divin qu'ils font équivaloir au salut éternel de l'âme :

Dieu a libéré notre peuple, par la révolution nationale, de l'esclavage extérieur ; il le libérera aussi intérieurement par son fils Jésus-Christ (4).

Pour les « chrétiens allemands », Jésus-Christ n'est pas

(1) Karl Barth, *Theologische Existenz heute*, p. 22.
(2) Dr Wienecke, *op. cit.*
(3) Karl Barth, *op. cit.*, p. 22.
(4) Dr Wienecke, *op. cit.*, p. 5.

seulement Fils de Dieu et Sauveur du monde, mais encore un leader politique. Ils n'hésitent pas à l'écrire :

Notre maître Jésus-Christ est aussi le Sauveur du peuple allemand. — De l'abîme ténébreux de la misère allemande et de la confusion d'une époque dépravée s'élève une cohorte de combattants qui regardent Jésus-Christ, le Maître et Roi, comme leur *héros* et leur Sauveur (1).

Il est très caractéristique qu'ici le mot *héros* précède le mot « Sauveur ».

Ayant transformé Jésus-Christ en meneur de brigades de choc hitlériennes, les « chrétiens allemands » parcourent donc le chemin en sens inverse : ils transforment les chefs du parti national-socialiste en prophètes de Dieu.

Plus royalistes que le roi, ils disent de Hitler :

Ce grand chef politique a compris quelque chose des intimes profondeurs de la vie. Il n'aspire pas à un idéal formulé par l'esprit humain, mais Dieu lui-même lui indique son chemin. Il peut bien, étant catholique, faire quelques déclarations qu'un protestant n'aurait pas formulées, il peut bien parler parfois le langage des combattants terrestres, toujours est-il qu'en dernier ressort, il n'agit pas selon les lois extérieures, mais selon une nécessité intérieure qui le pousse à l'action (2).

Ainsi le dernier mot a été prononcé : le national-socialisme n'est pas « un idéal formulé par l'esprit humain », mais une révélation directe de Dieu. En cette révélation est inclus l'antisémitisme violent. Car les « chrétiens allemands » s'extasient devant les mesures prises par le gouvernement à l'égard des Juifs, et ils s'écrient :

Dieu a fait notre esprit lucide à l'époque d'après-guerre, quand le mélange inconcevable des Allemands et des Juifs nous menaçait d'une ruine culturelle et morale (3).

(1) *Ibid.*, p. 6.
(2) Dr Wienecke, *op. cit.*
(3) *Ibid.*, p. 22.

VI

Je n'ai pas l'intention de critiquer la théologie des « chrétiens allemands ». J'en voudrais indiquer seulement quelques contradictions, évidentes pour qui n'est pas envoûté par la « fureur hitlérienne ».

Les « chrétiens allemands » sont des antisémites convaincus et qui élèvent leur antisémitisme à la hauteur d'un principe théologique. Ils condamnent l'école dialectique de Karl Barth, la jugeant « trop influencée par l'esprit judaïque ». Mais il est difficile de trouver une théologie plus « judaïque » que celle des « chrétiens allemands ».

Aussi parlent-ils avec une vénération profonde de leur précurseur Max Maurenbrecher, qui a comparé le peuple allemand à l'Israël, puisque tous les deux sont des « peuples-messies ».

L'idée d'un nationalisme religieux est une idée judaïque par excellence. Mais dans le cas d'Israël cette théorie nationaliste est très logique, car, selon lui, *le Messie n'est pas encore venu* ; il viendra en Israël, et par conséquent il est nécessaire de préserver ce peuple élu qui sera le berceau du Sauveur du monde.

Les « chrétiens allemands » prétendent qu'ils acceptent Jésus-Christ comme Sauveur, Messie et Fils de Dieu. Mais ils n'en parlent pas moins de l'Allemagne comme d'un peuple-messie. Leur théorie a une saveur judaïque très prononcée ; seulement elle est dépourvue de tout fondement profond. C'est un vestige de l'Ancien Testament transféré, sans rime ni raison, dans le Nouveau.

D'un autre côté, la doctrine des « chrétiens allemands » s'enracine dans le *paganisme allemand*.

Quand on lit leurs thèses sur la « piété héroïque », « Jésus-Christ le héros allemand », « la valeur éducatrice

des chansons héroïques allemandes opposée aux dangers de l'Ancien Testament juif », « Hitler qui agit par l'inspiration directe de Dieu », etc., il est impossible de ne pas voir là un fort relent de paganisme, exaspéré par certaines théories modernes.

Devant la théologie des « chrétiens allemands » on se demande comment cette « mystique d'élevage du bétail humain », selon l'expression d'un de leurs critiques, a pu entraîner un tel nombre des protestants. Comment se fait-il qu'en Allemagne plusieurs millions de chrétiens semblent ne pas comprendre les fondements mêmes de la doctrine chrétienne?

Mais le progrès rapide des « chrétiens allemands » s'explique moins par leur théologie que par une psychologie d'enthousiasme national qui obscurcit la vue et voile les conséquences d'une telle passion. Il s'explique aussi par le fait que, malgré leurs proclamations officielles contre l'accaparement de l'Église par l'État, — les « chrétiens allemands » essaient d'aboutir à une fusion complète de l'État et de l'Église. Politiquement parlant, ce mouvement n'est qu'une forme nouvelle d'étatisme hitlérien dirigée contre l'Église. Et, comme, après la révolution nationale, les intérêts étatistes et nationaux dominent en Allemagne sur les intérêts religieux, beaucoup de gens furent trop heureux d'appuyer un mouvement qui prêchait l'omnipotence de l'État.

Une autre raison du succès des « chrétiens allemands » est leur position très nette à l'égard de l'Église unifiée et de l'évêque du Reich. Les « chrétiens allemands » furent les seuls à exprimer l'idée du « chef » (*Führer*) ecclésiastique en toute sa rigueur. Ils ont défini les fonctions du « chef ». L'évêque du Reich a pour mission, comme chef spirituel (*geistlicher Führer*), de prendre

personnellement toutes les décisions importantes et d'en supporter la responsabilité (1).

C'est autour de cette question que s'est déroulée la lutte des « chrétiens allemands » contre le reste du Protestantisme allemand. Elle s'est terminée par leur victoire complète.

VII

On se souvient que le « Dreimännerkollegium », avec l'aumônier Müller, décida de procéder à l'élection de l'évêque du Reich. Mais cette décision fut très confuse. D'un côté, les membres du Collège acceptèrent le principe d'un chef ecclésiastique. De l'autre, ils envisagèrent ses fonctions sous la forme des anciennes prérogatives du « Generalsuperintendant ». Cette position avait tous les désavantages d'une attitude ambiguë : elle était très faible devant la netteté, la fermeté que montrait celle des « chrétiens allemands ».

A Loccuum il fut décidé que l'évêque du Reich serait élu par les représentants des Églises nationales, mais que sa candidature serait préalablement discutée avec le Chancelier du Reich. Cette consultation fut envisagée, avons-nous dit, par le « Dreimännerkollegium » comme un simple acte de politesse, nullement comme une condition *sine qua non* de l'élection.

Aussitôt après la réunion à Loccuum, les « chrétiens allemands » commencèrent une campagne tapageuse. Ils proclamèrent que la candidature du futur évêque du Reich était arrêtée déjà et que c'était l'aumônier Müller, le chef de leur mouvement, qui serait élu.

Ce tapage força le « Dreimännerkollegium » à procé-

(1) « Les principes de l'Église du Reich », 10 thèses élaborées par les représentants des « chrétiens allemands » le 4 mai 1933.

der immédiatement aux élections. Il désigna le Dr Von Bodelschwingh, pasteur très honorablement connu en Allemagne, comme son candidat, et il demanda une audience au Chancelier du Reich pour discuter avec lui de cette candidature. L'entrevue n'a jamais eu lieu. Peut-être l'aumônier Müller y était-il pour quelque chose; simple supposition; toujours est-il que la propagande menée par les « chrétiens allemands » a forcé le « Dreimännerkollegium » à procéder aux élections de l'évêque du Reich en se passant du consentement de Hitler. Le 26 mai 1933, il réunit les représentants des Églises nationales, qui élurent le Dr Von Bodelschwingh.

Il pouvait sembler que le fait accompli apaiserait les passions; au contraire, il les déchaîna. Les « chrétiens allemands » accusèrent le « Dreimännerkollegium » d'avoir manqué à sa promesse de soumettre la candidature de l'évêque au Chancelier du Reich. Ils prétendirent donc que l'évêque du Reich avait été élu par les représentants des Églises et non pas selon un referendum général. Ils déclarèrent les élections illégales.

Les adeptes du nouvel évêque rétorquèrent que la consultation avec le Chancelier du Reich n'était pas obligatoire selon la constitution de Weimar, toujours en vigueur, et qu'il n'avait jamais été question d'un referendum général.

La position du Dr Von Bodelschwingh lui-même était des plus ambiguës. Il était élu « chef de l'Église », tandis que personnellement, comme protestant orthodoxe, il était contre l'idée même d'un évêque-chef spirituel.

D'ailleurs les « chrétiens allemands » possédaient une arme qui faisait défaut à Bodelschwingh : leurs relations intimes avec le Chancelier du Reich et le gouvernement national-socialiste.

En insistant sur le fait que les élections étaient illéga-

les, ils obtinrent la nomination d'un Commissaire du gouvernement près de l'Église de Prusse. Le Dr Von Bodelschwingh démissionna, parce que « cette nomination l'empêchait d'exercer ses droits ». Le 23 juillet, aux élections des conseils de paroisse, les « chrétiens allemands » obtinrent 70 o/o des suffrages. Deux mois après, le 27 septembre, le synode de l'Église protestante Allemande, réuni à Wittenberg, proclama l'aumônier Müller, qui est devenu entre temps l'évêque de Prusse, évêque du Reich.

Ainsi s'est accompli le rêve des « chrétiens allemands ».

Au commencement de leur lutte, leur théologien, le Dr Wienecke, écrivait :

> L'idée que la croix gammée et la croix doivent être conjointes, qui semblait d'abord incompréhensible à beaucoup de chrétiens, se fraya, dès lors, un chemin parmi des cercles de plus en plus étendus de chrétiens; simultanément, un fait qu'aucune critique humaine ne peut écarter devenait de plus en plus évident; le national-socialisme est aussi un appel de Dieu à la rénovation de l'Église, qui doit devenir une vraie communauté religieuse allemande et nationale.

En fait, à partir du 27 septembre 1933, l'Église protestante d'Allemagne s'est placée sous le signe de la croix gammée conjointe, par une aberration étrange, à la croix du Christ.

N. A. Klépinine.

Cet article était donné à l'impression quand des événements très importants se sont déroulés dans l'Église protestante allemande.

D'une part, la théologie et surtout la manière d'agir des « Chrétiens allemands » ont soulevé une vague de pro-

testations des chrétiens évangéliques allemands moins envoûtés par l'enthousiasme raciste, protestations qui se sont concentrées et formulées autour des deux organisations importantes : « Pfarrernotbund » et « Pfarrerbruderschaften », qui proclamaient leur fidélité à l'Évangile et à la confession de foi d'Augsbourg dans leur pure forme.

D'autre part, parmi les membres des « Chrétiens allemands » se sont trouvés des gens qui ne voulaient plus s'arrêter à mi-chemin et qui poussèrent jusqu'au bout les déductions logiques de la doctrine officielle du mouvement. En s'attaquant à la confession de foi, ils exigèrent la suppression de l'Ancien Testament, l'abolition du Crucifix, l'application immédiate du paragraphe aryen et l'éducation en vue du culte des héros. En outre un nouveau mouvement se créait à côté des « Chrétiens allemands », le « mouvement de foi conforme au génie allemand » (*Artgemaësse Deutsche Glaubensbewegung*) groupant des travailleurs religieux populistes-germaniques qui se déclarèrent a-chrétiens. Sous le nom de « Troisième Confession », ce groupement exigeait que l'État le reconnût légalement au même titre que les Églises catholique et protestante. Il réclamait aussi une influence dans les écoles et les universités et voulait, comme les « Chrétiens allemands », une religion enracinée à tout prix dans le caractère du peuple, mais il repoussait le christianisme comme essentiellement étranger au génie allemand. Par le moyen de ces croyances germaniques allemandes, il pensait être plus proche des masses extrémistes, détournées de l'Église.

Par suite de ces circonstances, l'évêque du Reich et les dirigeants de l'Église appartenant au mouvement des « Chrétiens allemands » furent placés entre deux feux. Ils devaient lutter contre leurs adversaires de gauche et de

droite, ce qui leur fut très difficile, vu leur théologie assez vague.

La lutte fut engagée, le 13 novembre, par la conférence des éléments radicaux des « Chrétiens allemands », réunis au nombre de 20.000 au *Sportspalast* à Berlin. Leur porte-parole, Dr. Krause, formula ouvertement leurs demandes, à savoir : l'abolition du Crucifix, la suppression de l'Ancien Testament et l'introduction du culte des héros. Les évêques présents ne protestèrent pas devant ces déclarations. Mais une propagande fut faite dans les paroisses, et, 36 heures après la réunion, les dignitaires de l'Église furent forcés de se désolidariser de l'aile extrême des « Chrétiens allemands ».

L'évêque du Reich se prononça aussi contre ces attaques, et il obtint la démission du Dr. Krause. Un règlement ecclésiastique pour tout le Reich, en date du 16 novembre, abolit tous les règlements de l'Église nationale concernant la nomination des pasteurs qui suscitaient les plus vives critiques de la part des adversaires des « Chrétiens allemands ». Le chef des « Chrétiens allemands », Dr. Hossenfelder, renia le pasteur Krause.

Mais le « Pfarrernotbund » n'était pas satisfait de ces concessions partielles et de ces demi-mesures. Il exigea que l'évêque du Reich se séparât des « Chrétiens allemands » et que tous ceux qui avaient participé à la manifestation du *Sportspalast*, ainsi que ceux qui ces derniers mois avaient exercé dans l'Église une pression sur les consciences, fussent déposés de leurs fonctions ecclésiastiques. N'ayant pas obtenu satisfaction, les 3000 pasteurs du « Pfarrernotbund » lurent le 19 novembre, dans toute l'Allemagne, du haut de la chaire, une déclaration de protestation contre les attaques visant la confession de foi et la Bible.

Aussi ces événements ont-ils provoqué un fort mouve-

ment de démission au sein même des « Chrétiens allemands ».

C'est ainsi que les « Chrétiens allemands » du Wurtemberg et de la Bavière se retirèrent du mouvement et se rallièrent au « Pfarrernotbund ». Les « Chrétiens allemands » de Poméranie et de Thuringe suivirent leur exemple. Les évêques de la Bavière, du Wurtemberg, de Hesse, du Palatinat et de Bade se déclarèrent solidaires du « Pfarrernotbund ». Enfin des théologiens éminents et dont l'adhésion aux « Chrétiens allemands » a suscité en son temps beaucoup d'émotion et de surprise, les professeurs Gogarten, Fezen, Schumann et Weisser, sortirent du mouvement.

Le 27 novembre, le « Pfarrernotbund » organisa une grande manifestation à Berlin; 10.000 personnes y assistèrent.

Le 30, le ministère ecclésiastique démissionna en bloc.

Le 1er décembre, fut publié le décret du Chancelier Hitler défendant toute immixtion dans les luttes d'opinion religieuse, et le ministre de l'intérieur du Reich, Dr. Frick, donna des ordres analogues aux autorités officielles et politiques.

Le 2 décembre, les chefs des églises soumirent à l'évêque du Reich les candidatures pour le nouveau gouvernement ecclésiastique. M. Laurer fut nommé représentant de l'Église luthérienne; le professeur Beyer, de Greiswals, représentant de l'Église Unie, et M. Weber de l'Église réformée; tous faisaient partie des « Chrétiens allemands ». Les représentants d'une série d'églises des pays, ainsi que le « Pfarrernotbund », élevèrent une protestation contre la composition de ce ministère ecclésiastique.

Le 4 décembre, un règlement ecclésiastique fut promulgué qui défend aux membres du ministère ecclésiasti-

que du Reich, ainsi qu'aux employés et collaborateurs de ce ministère, d'adhérer à un parti, association, groupement ou mouvement de politique ecclésiastique. Par suite, l'Évêque du Reich renonça à la présidence d'honneur du mouvement des « Chrétiens allemands ».

Le jour suivant, le 5 décembre, le ministère ecclésiastique institua une commission pour résoudre les conflits résultant de la lutte de politique ecclésiastique; le « Pfarrernotbund » et les « Pfarrerbruderschaften » y sont représentés.

Les événements de ces deux derniers mois ont un sens plus profond qu'il ne semble à première vue, et même plus profond encore que les personnes qui y participèrent ne le pensaient.

L'essence même de la doctrine des « Chrétiens allemands » est le principe totalitaire appliqué à l'Église. Ce mouvement prétend être le successeur de l'ancienne Église évangélique. Par conséquent il faudrait que l'Église du Reich fusionnât avec le mouvement des « Chrétiens allemands », autrement dit que tous les membres de l'Église se convertissent à cette doctrine. Cette fusion a été effectivement faite mais *extérieurement*, par des procédés qui relèvent plutôt du domaine de la politique que du domaine ecclésiastique, et non point par un processus *intérieur*, qui est seul conforme à l'esprit de l'Église. La tension entre l'état extérieur et l'état intérieur de l'Église allemande est devenue, à un moment donné, trop forte, et la réunion du *Sportspalast* ne fit que manifester au grand jour tout l'anormal de la situation. Cette réunion, semble-t-il, a ouvert les yeux à beaucoup de « Chrétiens allemands » qui ont compris que, malgré leur prétention de représenter toute l'Église, ou mieux être l'Église elle-même, ils ne formaient en réalité qu'un groupement dans

le sein de l'Église et que, par conséquent, la doctrine totalitaire, qui réussissait parfaitement dans le domaine politique, avait échoué dans le domaine ecclésiastique. De là les démissions d'organisations nationales entières et de personnes isolées.

Aussi ce hiatus entre la situation réelle et la situation officielle a-t-il forcé les dignitaires ecclésiastiques, et avant tout l'Évêque du Reich, à choisir entre leurs fonctions ecclésiastiques et leur position dans le mouvement des « Chrétiens allemands ». Ils ont fait des choix différents : tandis que l'Évêque du Reich renonçait à la présidence d'honneur du mouvement des « Chrétiens allemands », l'évêque Hossonfelder et l'évêque Schoeffels quittaient le gouvernement ecclésiastique.

Il est difficile de prédire le résultat final de la lutte. Mais il est bien évident que les récents événements de l'Église protestante allemande sont d'une grande portée. Sous les remous de cette lutte, c'est de nouveau, et dans des conditions nouvelles, le problème de la nature de l'Église et le problème de l'attitude de l'Église envers le monde et les forces du monde qui se posent.

Les documents qui ont servi à cette note complémentaire sont :

— Service Œcuménique de Presse et d'Informations, Genève, Document du 9 décembre 1933;

— Katholische Korrespondenz, Muenster, n° 120, 30 novembre 1933.

DOCUMENTS

La Révolution dans le Protestantisme Allemand

Deux documents de l'opposition contre le racisme ecclésiastique

I. — Un témoignage des théologiens

Par rapport aux questions qui dominent la discussion du moment, nous, professeurs de théologie, à qui est officiellement confié le soin de l'interprétation du Nouveau Testament, déclarons ce qui suit :

1. Selon le Nouveau Testament, l'Église Chrétienne est une Église de « juifs et païens », qui visiblement vivent ensemble dans une communauté. (Rom., IX-XI ; Eph., II, 14 et suiv.; Gal., II, 1 et suiv.; Act., II, 1 et suiv., X, 34 et suiv.)

2. Selon le Nouveau Testament, seuls la foi et le baptême déterminent si quelqu'un appartient à cette communauté ; mais les juifs et les païens peuvent adopter la foi et être baptisés de la même façon. (Matth., XXVIII, 18 et suiv.; Marc, XVI, 15 et suiv.; I Cor., XII, 12 et suiv.)

3. Selon le Nouveau Testament, les juifs et les païens ont par principe les mêmes droits à remplir des fonctions ecclésiastiques. Ils ne sont nommés à une charge ecclé-

siastique que selon la mesure de leur foi, de leur vie et de leurs qualités personnelles, par l'Église, et seulement par l'Église. (I Tim., III, 2-4; Tit., I, 6 et suiv.; II Tim., II, 24; I Petr., V et suiv. ; Act., XX, 28.)

4. Cette attitude est déterminée par le fait que, selon le Nouveau Testament, l'Église ne doit son existence dans le monde qu'au Saint-Esprit. C'est Dieu qui, par la parole perceptible de la prédication et par le signe visible du baptême, appelle les hommes de toutes les races et nations à l'Église une et commune, dont les membres fidèles forment le corps visible de la Tête invisible, qui est le Christ, et sont ainsi liés ensemble dans la communauté visible comme ses membres. (Eph., IV, 4 et suiv.; Joh., I, 12 et suiv., X, 16.)

5. Nous avons la conviction qu'une Église chrétienne, par principe, n'a pas le droit d'abandonner ce point de vue dans sa doctrine et sa conduite.

Parmi les signataires, on trouve les professeurs Bultmann, Deismann, Heim, Jülicher, Lietzmann, Lütgert, von Soden, Windisch. Tous sont des titulaires de chaires du Nouveau Testament dans les facultés de théologie.

II. — Lettre de 2000 pasteurs au Synode National de Wittenberg

Le Synode National de Wittenberg doit inaugurer une nouvelle période dans l'histoire de notre Église Évangélique. A cette heure, nous élevons la voix au nom de 2000 pasteurs. Le Synode National n'a pas le droit d'éveiller par sa pompe magnifique l'impression d'une Église unie, tant que les paroisses restent divisées par les contrastes les plus profonds. Nous regardons ces divisions comme un jugement de Dieu sur notre Église. Nous savons que nous-mêmes sommes debout, subissant ce jugement, et nous voulons le porter avec tous ceux qui s'in-

clinent sous la Parole de Dieu, afin que le Christ-Seigneur se tourne de nouveau vers nous.

Le Synode National se réunit au lieu où Luther a protesté dans ses sermons d'*Invocavit* contre la dégénérescence de l'Église du Christ et contre la falsification de l'Évangile. Nous pouvons donc espérer que les membres du Synode ne se tairont pas tous, découragés, sur cette question des conflits actuels, car nous savons que beaucoup d'entre eux sont inquiets, comme nous, dans leur conscience. Et si personne parmi eux n'a ce courage, nous exigeons des évêques luthériens, surtout du futur évêque du Reich, qu'ils prononcent une parole nette en faveur de la vérité. Ce n'est pas seulement par les mots que l'Église dans son premier Synode National doit professer l'Évangile, mais elle doit s'occuper effectivement et d'une façon évangélique des problèmes qui lui sont posés.

Afin que l'Église ne commence pas son chemin chargée d'un tort caché, nous déclarons, pour l'amour de la vérité et de la charité, ce qui suit :

1. La manière dont les nouvelles décisions ont été introduites et réalisées dans l'Église a jeté beaucoup de chrétiens sérieux dans une grave inquiétude. En d'importants synodes constituants, la majorité actuelle a refusé aux représentants de la minorité une discussion détaillée et la libre expression de ses opinions, même sur des questions qui touchent l'essence et la mission de l'Église. Depuis quelques mois, la vie ecclésiastique se trouve comprimée sous la violence d'un groupe ecclésiastique. Il n'est cependant pas permis que l'Église de Jésus-Christ, en reniant la charité fraternelle par la domination de la violence, devienne un royaume de ce monde.

2. Sous l'approbation implicite du nouveau régime ecclésiastique, des synodes territoriaux ont adopté et mis en pratique des lois qui sont incompatibles avec la Sainte Écriture et avec la confession de l'Église. Ici, nous envisageons surtout le paragraphe aryen. Nous constatons

que, par l'introduction de pareilles lois, des règles de l'administration civile ont pénétré dans l'Église allemande, et nous exigeons du Synode National qu'il ne transmette pas ses pouvoirs à d'autres autorités, mais qu'il annule lui-même ces lois qui sont en contradiction avec notre confession. Il ne doit pas arriver que l'Évangile soit limité ou suspendu par des lois humaines.

3. La charge ecclésiastique est gravement mise en danger, des pasteurs et des fonctionnaires ecclésiastiques sont persécutés, parce qu'ils ne veulent pas suivre le groupe qui domine dans l'Église d'aujourd'hui. Aussi, partout, la fonction ecclésiastique est soumise à la violence humaine, en sorte que les serviteurs de la Parole sont en danger d'enfreindre l'ordre : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », et de devenir esclaves des hommes. Nous demandons au Synode National qu'il garantisse par des décsions formelles l'entière liberté de la prédication de l'Évangile et de ses messagers. Il n'est pas permis que la prédication ecclésiastique recule devant des prétentions humaines.

En cette heure grave, où nous nous sentons obligés, par un devoir de conscience, à formuler cette protestation, nous nous engagons solennellement en face de Dieu à tendre toutes nos forces afin que l'Évangile du Salut soit purement et nettement prêché parmi nous, comme la révélation du Dieu vivant dans le Christ.

Nous nous engageons solennellement à accomplir cette mission comme serviteurs de la Parole, liés seulement à la sainte Écriture selon les conceptions formulées dans les écrits de la confession.

Nous nous engageons solennellement à faire largement place dans notre Église à l'Esprit de la Vérité et de la Charité selon nos meilleurs efforts, à nous opposer publiquement à tout ce qui blesse la vérité et la charité, et à réaliser par notre service comme pasteurs, pour nous et nos paroisses, la fraternité de ceux qui appartiennent au Christ.

Nous ne cesserons pas de combattre tout ce qui dévaste l'Église.

Nous ne cesserons pas de travailler, dans l'obéissance fidèle à notre promesse de confirmation, à la construction de l'Église évangélique allemande.

Nous mettons notre confiance dans le Seigneur de l'Église, et nous lui demandons qu'il veuille donner à son Église une nouvelle vie de son Esprit et de sa Paix.

Discours du Dr Krause

En face de ceux qui veulent rester « fidèles à l'Évangile », les extrémistes viennent d'éprouver leur première et grave défaite. La fédération provinciale des Chrétiens Allemands de Berlin avait organisé une grande manifestation au Palais des Sports, le lundi 13 novembre 1933. Le chef provincial, le docteur Krause, était l'orateur, et le chef des Chrétiens Allemands du Reich tout entier, le pasteur Hossenfelder, qui a « conquis » le titre d'évêque de Berlin, se produisit en chemise brune. Cet évêque brun est le véritable dirigeant des extrémistes, et l'opposition demande sa démission. L'évêque fit d'abord un de ses coutumiers appels au peuple chrétien, l'exhortant à continuer la lutte pour le renouvellement complet de l'Église protestante ; après lui le docteur Krause exposa ce qu'on demande comme premières réalisations. Les applaudissements frénétiques étaient obligatoires comme dans toutes les réunions hitlériennes, et une déclaration fut adoptée avec cette obéissance aveugle que les sujets doivent à leurs chefs grands et petits.

Voici quelques extraits du discours du docteur Krause :

En Allemagne il n'y a qu'un seul régime, celui d'Adolphe Hitler, même dans le domaine philosophique et religieux. Il faut continuer et achever la mission de Martin Luther. Le résultat de la deuxième Réforme allemande sera *l'Église du peuple allemand*. Il faut congédier tous les pasteurs qui ne sont pas capables ou qui refusent

de collaborer à l'achèvement de la Réforme dans l'esprit du national-socialisme. Le paragraphe aryen doit être rigoureusement et immédiatement appliqué, les chrétiens non-aryens doivent être séparés des autres : ils peuvent se grouper dans une « Église juive-chrétienne ». L'Église du peuple allemand doit prêcher une figure de Jésus héroïque et en conformité avec le sentiment de la race allemande. *Au lieu de la servilité du pauvre pécheur, qui est étrangère à la race aryenne, il faut prêcher l'homme fier et noble. Il faut complètement abandonner l'Ancien Testament et éliminer du Nouveau Testament les parties qui sont superstitieuses et celles qui ne sont pas conformes à la mentalité germanique. Le crucifix doit être supprimé dans les églises.....*

Ces paroles furent prononcées au cours d'une manifestation officielle, dans la plus grande salle des fêtes de Berlin, par un homme qui était le chef autorisé de la fédération provinciale des Chrétiens Allemands. C'était trop. L'évêque du Reich fut accablé de protestations, et les lettres de l'opposition prirent une forme que le Times *de Londres n'a probablement pas tort de qualifier d'*ultimatum. *L'évêque du Reich recula. Il désavoua énergiquement le discours du docteur Krause et le vœu adopté par l'assemblée de Berlin. Il déclara que la sainte Écriture doit être le fondement inébranlable de l'Église protestante et qu'il demandera à tout pasteur la reconnaissance sans réserves de la Bible. On dépouilla le docteur Krause de toutes ses fonctions ecclésiastiques.*

***

La nation devant Dieu

Sous le titre sympathique La Nation devant Dieu, *les professeurs Künneth et Schreiner viennent de publier un volume auquel une douzaine de théologiens protestants ont collaboré et qui se propose de montrer les grands services que*

l'Église peut rendre à la nation, mais aussi l'obéissance que la nation doit à Dieu (1). *Voici quelques lignes de la préface :*

Ce livre, commencé dans un moment où les drapeaux à croix gammée ne flottaient pas encore au-dessus du pays, a pour point de départ la conviction fondamentale que la grande œuvre du renouvellement national ne peut s'accomplir heureusement que si elle s'allie aux puissances éternelles dont la nation et l'État ne disposent pas par eux-mêmes, que si elle est faite dans l'obéissance aux ordres de Dieu, si elle est mesurée à la vérité inexorable de Dieu. Ainsi, la nation allemande, au tournant de sa destinée, est debout devant Dieu... Il s'agit de la parole théologique de l'Église sur les questions intérieures de la renaissance nationale. L'État national a besoin plus que jamais d'une Église et d'une évangélisation qui parle avec une compétence surnaturelle, appuyée sur l'autorité de Dieu.

Même l'État doit obéir..., ce sont des mots qu'on cherche en vain dans les publications des Chrétiens Allemands.

Le pasteur Hans Asmussen a formulé des questions et noté des inquiétudes qui jettent beaucoup de lumière sur la crise actuelle de l'Église protestante :

Il est hors de doute que notre temps attend le salut davantage des puissants de ce monde que de l'Église. C'est pourquoi notre temps regarde la politique comme plus nécessaire que l'Église. Cela indique ce dont l'Église doit à présent rendre témoignage : elle doit expliquer comment son domaine est le domaine du salut, comment les puissances de l'État ne disposent pas du salut, et comment le domaine politique peut être un domaine

(1) Künneth, Doz. Lic. Dr. W. und Schreiner, O. Prof. D. Dr. H., *Die Nation vov Gott., Zur Botschaft der Kirche im Dritten Reich.* Berlin, 1933, Wichern-Verlag.

du désastre. ... Les Églises évangéliques d'Allemagne sont-elles prêtes à proclamer formellement que le salut chrétien demande un dévouement plus passionné encore que le salut politique ? Sont-elles prêtes à témoigner que quelqu'un qui a joué toute sa vie en premier lieu sur le salut politique ne peut pas avoir trouvé la perle de grand prix et le trésor enfoui dans le champ ? Sont-elles prêtes à déclarer formellement que le salut politique, s'il a été atteint, n'est rien, comparé au salut du Christ ? Sont-elles prêtes à le dire avec autorité, d'une façon catégorique et à ne pas laisser [le choix de parler ou de se taire] à la responsabilité personnelle du pasteur, mais plutôt à obliger le pasteur à accomplir de cette manière le service du peuple ? Les autorités responsables sont-elles prêtes à protéger tout pasteur qui prêche ainsi contre le reproche qu'il ne rend pas justice aux intérêts nationaux ? Il faut poser ces questions, même pour l'amour de l'État. Car les gens peu raisonnables qui espèrent de si grandes choses de la vie politique ne sont pas les hommes durs et sobres dont l'État a besoin pour la reconstruction, qui soient prêts à travailler, sans aucune illusion, dans les bons et dans les mauvais jours (1).

... On peut craindre à bon droit que nous ne tenions à la doctrine de la justification des Réformateurs que pour son antiquité vénérable. Il est à craindre que des milliers de pasteurs ne voient plus aucun rapport entre l'enseignement de la Réforme et les événements politiques du jour, dont nous tous sommes tellement remplis. Il est à craindre que bien des gens dans les Églises soient d'avis qu'on peut d'abord régler toute sorte d'autres choses et qu'après on peut encore s'entretenir, dans un petit cercle, de la doctrine de justification. Il est à craindre qu'on ne sache plus dans l'Église qu'un homme jouissant de toute

(1) Asmussen, *Ein Beitrag zum Neubau der Kirche*. Berlin, 1933, Vichem-Verlag; p. 21.

son activité et de toute sa volonté tâche ou bien de se justifier par ses œuvres ou bien de vivre de la foi. C'est de cela seulement que dépend la bénédiction ou la malédiction réservée à ses actions. *Ce devrait être un devoir sacré pour l'Église d'insister sur cette vérité que la justice devant Dieu est encore une question sans solution, quand la révolution nationale est accomplie.* Ce serait un devoir sacré de l'Église de rappeler aussi et surtout à l'homme national qu'il lui faut se convertir à la foi, s'il veut devenir juste devant Dieu.

Dossier recueilli par le Dr. Kurt Türmer.

Les clauses religieuses de l'accord entre les Etats-Unis et les Soviets

Les États-Unis ont reconnu les Soviets. Bien des raisons, sur lesquelles nous reviendrons, les ont poussés à ce geste sensationnel. Il n'a pas été sans provoquer certaines critiques, et les catholiques américains notamment avaient mis le gouvernement en garde contre l'athéisme militant de ses nouveaux partenaires; sans doute ces avertissements ont-ils contribué à l'échange de lettres que nous allons reproduire. Dans les textes cités par M. Litvinof, on peut remarquer que la porte restait ouverte à de multiples chicanes, pour peu que, sous un prétexte d'« ordre » ou d' « hygiène publique », les autorités eussent cherché noise aux communautés religieuses. Il en ira sans doute autrement lorsque les communautés américaines auront derrière elles le prestige considérable de leur peuple. Peut-être est-ce là la brèche par où viendra s'imposer une législation plus libérale; peut-être au contraire tout espoir doit-il rester illusoire; l'avenir en décidera.

Lettre de M. Franklin Roosevelt

Washington, 16 novembre 1933.

Mon cher Monsieur Litvinof,

Comme je vous l'ai dit en nos récentes conversations, je m'attends à ce qu'après l'établissement de relations normales entre nos deux pays, maints Américains veuillent désirer résider d'une façon temporaire ou permanente sur le territoire de l'U.R.S.S., et je me préoccupe sérieusement qu'ils puissent jouir à tous égards de la même liberté de conscience et de la même liberté religieuse qu'à la maison.

Comme vous le savez bien, le gouvernement des État-Unis, depuis la fondation de la République, s'est toujours efforcé de protéger ses nationaux, ici et outre-mer, en ce qui regarde l'exercice de leur liberté de conscience et de culte religieux, et contre toute incapacité ou persécution venant à propos de leur foi ou de leur culte religieux. Et je n'ai guère besoin de souligner que les droits énumérés ci-dessous sont ceux dont jouissent aux États-Unis tous les citoyens et nationaux étrangers, et dont jouissent les nationaux américains dans toutes les grandes contrées du monde.

Le gouverneur des États-Unis, par conséquent, s'attend à ce que les nationaux des États-Unis d'Amérique, sur le territoire de l'U.R.S.S., soient autorisés à tenir, sans ennui ni molestation d'aucune espèce, des services religieux et des rites d'une nature cérémonielle, comprenant le baptême, la confirmation, la communion, le mariage et les rites funéraires, en anglais, ou en toute autre langue généralement utilisée dans la pratique de la foi religieuse à laquelle ils appartiennent, dans des églises, des maisons ou d'autres bâtiments appropriés à un tel service, qu'ils auront le droit et le moyen de louer, d'ériger ou de conserver en des lieux convenables.

Nous nous attendons à ce que les nationaux des États-Unis aient le droit de recueillir, parmi leurs coreligionnaires, ou de recevoir d'outre-mer des offrandes volontaires dans un but religieux; qu'ils soient autorisés sans restriction à donner l'instruction religieuse à leurs enfants, soit individuellement soit en groupes, ou de faire donner cette instruction par des personnes qu'ils puissent employer dans ce but; qu'on leur donne le droit d'enterrer leurs morts selon leurs coutumes religieuses, dans des places adaptées et convenables, établies dans ce but, et qu'on leur donne le droit et le moyen de louer, de bâtir, d'occuper ou de conserver de tels cimetières, en conformité avec des lois et des règlements sanitaires raisonnables.

Nous nous attendons à ce que des groupes religieux ou des congrégations (1) composées de nationaux des États-Unis d'Amérique sur le territoire de l'U.R.S.S. reçoivent le droit d'avoir leurs besoins spirituels administrés par des clergymen, des prêtres, des rabbins ou d'autres fonctionnaires ecclésias-

(1) Dans le sens protestant : Églises.

tiques qui soient nationaux des États-Unis d'Amérique, et que ces clergymen, prêtres, rabbins ou autres fonctionnaires ecclésiastiques soient protégés contre toute incapacité ou persécution, et qu'on ne leur refuse pas l'entrée sur le territoire de l'Union Soviétique en raison de leur statut ecclésiastique.

Je suis, mon cher Monsieur Litvinof, bien sincèrement vôtre,

FRANKLIN D. ROOSEVELT.

RÉPONSE DE M. LITVINOF

Washington, 16 novembre 1933.

Mon cher Monsieur le Président,

En réponse à votre lettre du 16 novembre 1933, j'ai l'honneur de vous informer que le gouvernement de l'U.R.S.S., à titre de politique bien établie, accorde aux nationaux des États-Unis dans le territoire de l'U.R.S.S. les droits suivants auxquels vous faites allusion :

1° Le droit de « libre exercice de leur liberté de conscience et de culte religieux » et la protection « contre toute incapacité ou persécution venant à propos de leur foi ou de leur culte religieux ».

Ce droit est soutenu par les lois et règlements suivants existant dans les diverses républiques de l'Union :

Toute personne peut professer une religion ou non. Toute restriction de droits liée à la profession de n'importe quelle religion, ou avec la non-profession de n'importe quelle foi, est annulée. (Décret du 23 janvier 1918, art. 3.)

Dans les confins de l'Union Soviétique il est interdit de promulguer toutes lois ou tous règlements locaux restreignant ou limitant la liberté de conscience, ou établissant des privilèges ou des droits préférentiels de toute espèce basés sur la profession religieuse d'une personne. (Décret du 23 janvier 1918, art. 2.)

2° Le droit de « tenir, sans ennui ni molestation d'aucune espèce, des services religieux ou des rites d'une nature cérémonielle ».

Ce droit est soutenu par les lois suivantes :

L'accomplissement libre de rites religieux est garanti, aussi longtemps qu'il ne nuit pas à l'ordre et qu'il ne s'accompagne pas d'immixtion dans les droits des citoyens de l'Union Soviétique. Les autorités locales possèdent le droit en pareil cas d'adopter toutes les mesures nécessaires pour préserver l'ordre et la sécurité publique. (Décret du 23 janvier 1918, art. 5.)

L'intervention dans l'accomplissement de rites religieux, pour autant qu'ils ne compromettent pas l'ordre public ni ne s'accompagnent d'empiètements sur les droits des autres, est punissable de travaux forcés jusqu'à six mois. (Code criminel, art. 127.)

3° « Le droit et le moyen de louer, d'élever ou de conserver, en des lieux convenables, des églises, des maisons ou d'autres bâtiments appropriés à des buts religieux. »

Ce droit est soutenu par les lois et règlements suivants :

Des croyants appartenant à une société religieuse, en vue de pourvoir à leurs besoins en matière de religion, peuvent louer sous contrat, gratuitement, du Comité exécutif du district et du sous-district, ou du Soviet municipal, des bâtiments spéciaux dans le but de la prière, et des objets destinés exclusivement à leur culte. (Décret du 8 avril 1929, art. 10.)

En outre, des croyants qui ont formé une société religieuse, ou un groupe de croyants, peuvent utiliser pour des assemblées religieuses d'autres bâtiments placés à leur disposition par des particuliers ou par les Soviets et comités exécutifs locaux. Tous les règlements concernant les lieux de prière sont applicables à ces bâtiments. Des contrats pour l'usage de tels bâtiments seront conclus avec des croyants individuels qui seront tenus pour responsables de leur exécution. En outre, ces bâtiments doivent observer les règlements de construction sanitaires et techniques. (Décret du 8 avril 1929, art. 10.)

[Suivent deux autres articles, le premier visant la location, le second la construction des « lieux de culte ».]

4° « Le droit de recueillir parmi les coreligionnaires... des offrandes volontaires dans un but religieux. »

Ce droit est soutenu par la loi suivante :

Les membres de groupes de croyants et les sociétés religieuses peuvent ouvrir des souscriptions parmi eux et recueillir des offrandes volontaires, tant au lieu même du culte qu'au dehors, mais seulement parmi les membres de l'association religieuse en question et seulement dans un but relatif à l'entretien du lieu du culte

et de la propriété religieuse, ainsi que pour le recrutement des ministres de la religion et pour les dépenses de leur corps religieux. Toute forme de contribution forcée en vue d'aider les associations religieuses est punissable d'après le Code criminel. (Décret du 18 avril 1922, art. 54.)

5° Le droit de « donner l'instruction religieuse à leurs enfants, soit individuellement soit en groupes, ou de faire donner cette instruction par des personnes qu'ils puissent employer dans ce but. »

Ce droit est soutenu par la loi suivante :

L'école est séparée de l'Église. L'instruction religieuse n'est pas permise dans les écoles gouvernementales et communes, ni dans les institutions privées où l'on enseigne des sujets généraux. Des individus peuvent donner ou recevoir l'instruction religieuse à titre privé. (Décret du 23 janvier 1918, art. 9.)

En outre, le gouvernement des Soviets est préparé à inclure dans une convention consulaire, qui sera négociée immédiatement après l'établissement de relations entre nos deux pays, des dispositions en vertu desquelles des droits seront garantis aux nationaux des États-Unis en ce qui regarde la liberté de conscience et le libre exercice de la religion, droits qui ne seront pas moins favorables que ceux dont jouissent en U.R.S.S. les nationaux de la nation la plus favorisée à cet égard.....

En outre, je désire spécifier que les droits mentionnés dans le paragraphe ci-dessus seront accordés aux nationaux américains immédiatement après l'établissement des relations normales entre nos deux pays.

Finalement, j'ai l'honneur de vous informer que le gouvernement de l'U.R.S.S., tout en se réservant le droit de refuser, pour des motifs personnels, les visas aux Américains désirant entrer en U.R.S.S., n'a pas l'intention de baser de tels refus sur le fait que de telles personnes auraient un statut ecclésiastique.

Je suis, mon cher Président, bien sincèrement vôtre.

MAX LITVINOF.

(*Traduit par* AUGUSTE VIATTE.)

A TRAVERS LES REVUES

Les Équipes sociales

Dans le **Canada français** de novembre, notre collaborateur M. Auguste Viatte parle à nos frères d'Amérique de la renaissance catholique dans la France contemporaine :

Cette renaissance s'amorçait dès avant guerre... Mais c'est pendant la dernière quinzaine d'années que ces aspirations se sont concrétisées. Certes, elles ont leur contre-partie... malgré tout, les optimistes ont beau jeu. L'élite n'a-t-elle pas retrouvé le sens chrétien? Ceux même, dans cette élite, à qui nos croyances restent étrangères, ne les respectent-ils pas? Et ceux qui croient, n'approfondissent-ils pas leur religion, ne la vivent-ils pas, d'autant plus sûrs d'elle qu'ils n'ignorent rien des interrogations modernes? Hier ces interrogations pouvaient se dresser contre l'Église : aujourd'hui, seule l'Église leur donne une réponse satisfaisante, et, pour la première fois depuis longtemps, nul n'osera disputer sérieusement la valeur toujours actuelle de cette réponse.

Même sur le terrain politique, le changement saute aux yeux...

Mais ne nous attardons pas sur ce terrain et écoutons plutôt M. Viatte nous parler des Équipes sociales dont il fut un des premiers animateurs :

Les Équipes sociales viennent de la guerre. Leur fondateur, leurs premiers adhérents, sont d'anciens combattants. Parmi les horreurs du conflit, ils avaient trouvé, malgré tout, une sorte de compensation dans ce qu'on a baptisé « la fraternité des tranchées »... les deuils et les joies partagés détruisaient les barrières sociales : allaient-elles renaître après la bataille, et se pouvait-il vraiment qu'au moment où la vie normale recommencerait, rien ne dût subsister de cette compréhension réciproque, et que les soldats rendus à leurs occupations civiles dussent s'en aller comme des étrangers, chacun de son côté? Robert Garric et ses amis ne l'ont pas cru... Pourquoi une collaboration de nos expériences ne nous offrirait-elle pas une occasion de nous rencontrer?... Pourquoi garderions-nous pour nous notre savoir, et pourquoi n'apporterions-nous pas à nos

frères ce qui, dans nos travaux, peut leur être utile ? Pourquoi, eux qui font plus rudement l'apprentissage de la vie, ne nous confieraient-ils pas ce que la vie leur apprend? De ces considérations est née la première équipe. Elle s'est ouverte à Paris, rue de Reuilly, en 1919. Maintenant les Équipes couvrent la France...

Elles ont, d'après Louis Charvet, dans *le Guide du chef d'Équipe*, pour base un double refus : le refus « de savoir d'autres privés de ce qui est pour nous aussi essentiel que le pain » et le refus d'être séparés « de ceux dont la peine corporelle, réalisant les voies de l'esprit, trace sur l'écorce de notre terre le témoignage de notre commune grandeur ». Leur âme est un acte de foi en la Grâce qui donnera aux enseignements de ne pas communiquer à ceux qui les écoutent une demi-culture, mais bien la totale vérité :

Et, poursuit Charvet, lorsque notre voie nous conduit vers ceux à qui notre Foi est restée ou redevenue étrangère, nous croyons — alors même que, les aidant à développer leur esprit ou leurs connaissances, nous pourrions craindre de leur donner des armes — que tout effort d'une âme pour dompter sa paresse, ses passions, ou s'ouvrir à l'amour des hommes, est un pas qu'elle fait vers Dieu.

Leur méthode tient en un mot : l'amitié :

les « enseignants » aussi bien que les « enseignés » bénéficient d'un contact mutuel. Ce contact est pour eux l'essentiel; le cours vient seulement après : ils s'y appliquent, mais ils jugeront toujours leur œuvre incomplète tant qu'ils n'auront pas créé une amitié.

Aussi l'influence des Équipes demeure-t-elle profonde :

Compréhensives, fraternelles, elles laissent dans l'âme une marque durable; la vie peut disperser leurs collaborateurs; ils se ressentiront toujours de les avoir connues et, dans les milieux, si divers soient-ils, où les transporte leur vocation, ils garderont toujours cette sympathie en éveil et ce désir de créer de amitiés durables.

Écoles protestantes

M. Alex. Westphal donne dans *le Christianisme au XX^e siècle* des conseils aux parents protestants... que les parents catholiques pourraient peut-être méditer avec quelque utilité.

Après avoir reconnu combien il est heureux pour les enfants de pouvoir aller dans des écoles confessionnelles, quand cela est possible, il se demande si les enfants protestants ne pourraient pas utiliser « les établissements scolaires du gouvernement ». Car, il faut bien le dire, « l'évangélisation, la pénétration de l'esprit réformé dans les nouvelles générations françaises perdraient beaucoup » à une mise à part de la jeunesse protestante; il ajoute :

Certes, on ne saurait trop déplorer que la France ne soit pas protestante, que les établissements huguenots : écoles, collèges, académies, aient été supprimés par la persécution, et que, lors de la création de l'enseignement laïque, les protestants qui renonçaient à leurs écoles confessionnelles n'aient pas exigé, pour assurer l'instruction chrétienne qui désormais leur incombait, des compensations plus précises, des garanties plus formelles.

Il y a pourtant des garanties, et la loi les porte : liberté du dimanche, et octroi d'un jour par semaine pour l'enseignement religieux des enfants. Si, au lieu de subir passivement les empiétements de l'État ou de rêver de retours impossibles à des temps disparus, nous prenions tous conscience de nos devoirs, tels que Dieu nous les donne dans les circonstances actuelles de notre histoire, nous pourrions constituer le dimanche et le jeudi une organisation parfaitement suffisante pour répondre aux besoins religieux des jeunes protestants.

Déjà, telles qu'elles sont, les écoles du dimanche et du jeudi font un bien immense : le méconnaître serait se montrer aveugle ou ingrat. Mais ces écoles ont besoin d'être renouvelées, enrichies, coordonnées; elles ont besoin que les familles protestantes s'intéressent directement à elles; que les corps ecclésiastiques les considèrent comme un de leurs organes les plus essentiels; d'un mot, il faut que tous les chrétiens évangéliques qui se rendent compte des lacunes et sur plus d'un point des dangers de l' « Éducation nationale », prennent à cœur d'assurer aux Écoles du dimanche et du jeudi les ressources nécessaires à leur existence et à leur développement.

Mais pour prendre une chose à cœur, il faut la connaître. La plupart des membres de nos églises ne savent rien de l'enseignement scolaire protestant, ne mesurent ni son importance ni le péril qu'il court actuellement, ni l'urgence de son redressement.

La première chose est donc d'informer les protestants...

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires... M. Westphal dit ce que l'Église répète souvent à ses enfants : combien l'âme des petits est précieuse, quels grands dangers elle court en ce moment : mais aussi que nous avons le *devoir*

d'exiger le respect des garanties qui nous furent faites et que nos catéchismes, nos patronages et toutes nos œuvres pour l'enfance doivent être le premier de nos soucis.

Memento

Revue Biblique, octobre. — R. P. LAGRANGE, *Projet de critique textuelle rationnelle du Nouveau Testament.*

Revue Thomiste, novembre-décembre. — R. P. G. RABEAU, *Sur l'origine sociale de l'idée de Dieu.*

Revue Apologétique, décembre. — G. NEYRON, *La théologie mariale de Suarez.*

La documentation catholique, 9 décembre. — *Mouvements modernes dans le protestantisme.* — *Le « Groupisme » du docteur Franck Buchman.*

Esprit, décembre. — *Argent et Religion*, lettre où M. P.-H. SIMON, en rectifiant quelques expressions de l'article dont nous avions parlé il y a un mois, maintient sa position.

Enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance

L'Hypercritique (*suite*)

Quelle est la meilleure tactique à suivre pour réagir contre le scepticisme et la crédulité de notre époque? (1) La thérapeutique la meilleure est toujours d'attaquer le mal à la racine. Puisque la *mauvaise* critique est certainement une des racines de l'incrédulité contemporaine, quoi qu'il paraisse à la surface, il faut donc s'efforcer de *réhabituer les esprits à la bonne critique*. Ce n'est pas en évitant tous les sujets qui font naître des problèmes qu'on travaillera efficacement pour la foi ; tôt ou tard, peut-être après quelques succès précaires du sens commun ou des bons sentiments, les problèmes reviendraient, d'autant plus insidieux et pressants qu'on aurait travaillé davantage à les masquer.

Tout aussi urgente, je le sais, plus urgente encore, est la tâche de rétablir une base solide d'idées générales et intellectuelles, la vraie, l'authentique, une bonne philosophie, et des exposés théologiques qui s'en inspirent. Cela va de soi, et nous n'avons pas à traiter ce point ici. Restons dans notre sujet.

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 décembre, p. 181 et s. — Dans la première partie de cet article il s'est glissé des fautes d'impression; p. 186, ligne 15, lire : « vivre leur vie », au lieu de « vivre lumière »; p. 191, ligne 24, lire : « abstrait », au lieu de « abstraite »; aux trois dernières lignes de la même page, remplacer partout « on » pour « ou »; p. 192, l. 16, lire « réductions », et non « séductions ».

Mais il est difficile à isoler. Car aujourd'hui tout se compénètre, systèmes, mentalités, pays. De là résulte la difficulté de bien délimiter le champ d'action où il faut travailler pour remettre en honneur la critique saine. On ne peut aboutir à rien que par la convergence des efforts, dans tous les domaines. Cependant, comme le même ne peut pas tout faire, il reste une besogne spéciale pour ceux qui sont voués à l'ingrate besogne de la discussion des textes et des événements passés. Ils ne gagneraient rien à oublier la division du travail, car leur travail manquerait alors de précision et d'efficacité. Les critiques catholiques peuvent être amenés occasionnellement à faire de l'action religieuse directe, à exhorter, à persuader. Mais ce qu'on attend d'eux essentiellement, et qui est plus important que jamais, c'est qu'ils présentent dans tout son jour, par leurs moyens techniques à eux, *le fait historique du Christ.*

Que le monde religieux, et les milieux qui doutent, le réclament comme une première nécessité, c'est ce qui est prouvé, à mon sentiment, par l'institution et le succès des conférences actuelles de Notre-Dame de Paris.

Voici comme je conçois notre tâche à nous, limitée, mais nécessaire.

Puisque la mauvaise critique ne s'est évertuée à rien tant qu'à obscurcir les origines surnaturelles de notre religion, et que toutes les attaques contre l'Église d'à-présent, son invariabilité, sa sainteté, son idéal, ne servent qu'à appuyer l'assaut central contre son origine divine, il importe avant tout de bien faire connaître l'Évangile et sa signification, et d'en défendre la valeur historique; l'Ancien Testament aussi, en tant qu'il achemine au Nouveau, parmi toutes les religions fausses ou inférieures de l'antiquité. En un mot, montrer le *Christ préparé — le Christ manifesté.* Si le caractère et l'autorité de l'Écriture

sont bien compris, les objections tirées de l'histoire ultérieure du catholicisme sont toutes virtuellement résolues. L'hérésie l'a bien compris, et le protestantisme, aujourd'hui, s'est vu obligé, pour ne pas reconnaître l'Église, de se libérer de l'autorité suprême du Nouveau Testament, au nom de qui pourtant il s'était séparé d'elle. Cette tactique que je propose est bien connue, bien traditionnelle ; mais on l'oublie souvent en pratique dans nos chaires, et il est bon d'y rappeler l'attention. On devra donc :

Faire voir, ce qui est facile à tout exégète informé, que l'essentiel de notre dogmatique, de *tous* nos dogmes, remonte au Christ et à l'Évangile, et que l' « évolution » qu'on nous objecte n'a été qu'accidentelle, consistant dans l'explication et l'adaptation de vérités invariables à des besoins nouveaux, sous des aspects plus précis, pour répondre à des questions nouvelles ;

Après le contenu de ces Écritures, *leur véracité* ; ne pas nier leurs lacunes et leurs divergences, mais montrer qu'elles ne sont pas des contradictions, par exemple en ce qui concerne la Résurrection, ce fait central. Il faut ici se dégager de l'esprit scolaire, de l'esprit de manuel et de baccalauréat, et tâcher de faire comprendre que les récits de la vie du Christ et les Actes des Apôtres ne sont pas des traités de théologie, ni des catéchismes complets, ni des biographies comme on l'entend aujourd'hui, mais un faisceau de souvenirs historiques que chaque auteur inspiré choisissait et groupait à sa manière, dans la masse de l'enseignement oral, pour mettre en valeur tel ou tel aspect d'une histoire et d'une doctrine connues de tous les premiers fidèles. Et tous, même les plus grands comme saint Paul et saint Jean, ne voulaient être que des *témoins*, des témoins fidèles, dont le témoignage public était facile à contrôler par les autres, concernant le message du Christ ou une partie de ce message. Ce n'étaient donc pas des

professionnels, à la moderne, de théologie ou d'histoire, qui font des écrits systématiques où rien ne doit manquer, dans un cadre chronologique ou didactique. Or, c'est faute d'avoir saisi ce caractère qu'on les met en contradiction.

Tout cours convenable d'apologétique est en mesure d'établir et de faire comprendre ces deux premiers genres de considérations.

Mais ce n'est pas assez. Il faut convaincre aussi que l'Évangile est une source religieuse d'*un ordre unique*, que le Christ est un *personnage unique* dans l'histoire, méritant la confiance au degré suprême, et que n'ont égalé ni approché les Bouddha, les Confucius, les Mahomet ou autres fondateurs de religions et d'éthiques. Cette tâche exige des connaissances qui n'étaient pas répandues autrefois, mais qui de nos jours sont indispensables, à l'égard des milieux lettrés, — sinon des autres. Elle exige, tant de la part du maître que des auditeurs et lecteurs, une culture historique, psychologique et morale assez développée. Il faut insister sur le miracle inouï du succès de l'Évangile au milieu d'un monde aussi hostile que l'était la société païenne, le miracle de sa conservation et de ses progrès à l'encontre de tous les instincts humains dominants. Cet argument insinue déjà, à qui sait comprendre, qu'il ne peut être sorti d'une source purement humaine comme d'autres systèmes religieux. J'ai lu une fois ceci, — qui prouve à quel point certains savants comptent sur l'indigence critique de leurs lecteurs : « Supposons — tout arrive — que l'Antoinisme, rencontrant d'aventure des circonstances favorables, devienne à son tour une religion mondiale ; vous pensez bien que l'authentique figure du Père et de la Mère Antoine (1) prendront de l'ampleur et se

(1) Ces mineurs belges du Borinage qui se mirent, il y a quelques années, à faire des guérisons et à réunir une secte autour d'eux.

mythiseront. » On ne nous dit pas ce que pourraient être ces « circonstances favorables », on ne le cherche pas, cela doit se rencontrer tous les jours. C'est pour expliquer que Jésus a pu être tout à fait quelconque, un illuminé entre des milliers, et que le succès de sa religion n'a rien d'extraordinaire. Cette insolente niaiserie est signée Guignebert. Quand on aura trouvé quelque part dans l'histoire un simple « antoinisme » qui aura conquis le monde, et un simple « Père Antoine » qui sera devenu Dieu pour des millions d'hommes, alors nous pourrons discuter l'argument. Il cite encore Mahomet et le quaker Fox ; mais c'étaient l'un et l'autre des hommes très peu vulgaires, et ils n'ont rien fondé de comparable ou d'assimilable au christianisme, et on n'a pas cru qu'ils étaient une incarnation de la Divinité.

Enfin, à ceux qui jugent que le christianisme a fini son temps, et qu'il faudrait le « dépasser », on peut et on doit montrer qu'aucun programme religieux, aucune ambition de l'homme, ne peut dépasser ni égaler l'espérance et le sentiment qu'il donne de l'union de l'homme à Dieu, l'assurance de l'amour d'un Dieu fait Homme et prenant toutes nos misères pour en faire un moyen de grandeur, en ne fixant à la perfection humaine d'autre limite que : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Il n'existe nulle part une telle doctrine de progrès ; ceux qui reprochent au christianisme d'être une doctrine statique, quiétiste, endormeuse, jugent le christianisme d'après des chrétiens qui n'ont justement pas l'esprit de leur religion ; il est bon d'insister contre eux de nos jours sur le « *dynamisme* », la force d'élan inouïe contenue dans le programme évangélique, telle qu'aucun saint ne peut se reposer dans sa sainteté, aucun docteur dans sa science, aucune société dans ses institutions, sans chercher à les améliorer toujours, à les rapprocher d'un Absolu toujours au-dessus de toutes les réalisations possibles.

Montrer le désaccord entre la religion rapetissée de tant de catholiques vulgaires, et l'idéal sublime, incapable de vieillir, que l'Église maintient cependant toujours devant les yeux de ses fidèles, c'est une tâche délicate, qu'on ne peut évidemment entreprendre qu'avec beaucoup de désintéressement, de tact et de charité. Pourtant elle est indispensable, pour réfuter les calomniateurs. Ce qui est au moins plus facile, c'est de dénoncer les mutilations et les confusions dont le snobisme, la mode de l'exotique, l'humanisme, le nationalisme, la sentimentalité humanitaire, etc., rendent coupables les non-catholiques ou les catholiques prétendus qui, volontairement ou non, ramènent la doctrine du Christ à la catégorie d'une autre, de n'importe quelle autre.

Présenter la « synthèse », qui n'est pas ce que tel ou tel « catholique » croit ou pratique de fait, en oubliant son catéchisme. Restaurer la vraie « critique », c'est-à-dire la sincérité, le sérieux et le bon sens, car la critique n'est que *le bon sens instruit* et sans préjugés. La tâche est belle, si elle est lourde. Et le travail qui se fait pour la Bible, c'est le même qu'il faut faire pour l'histoire de l'Église et des dogmes, pour celle des saints et des pratiques religieuses. Beaucoup d'instruction et de tact est nécessaire. On ne doit pas partir en guerre féroce contre n'importe quelle légende poétique ou sans autorité, au risque de jeter le doute sur des certitudes voisines, ou de bousculer des sentiments innocents et respectables ; mais il faudrait que le ton, ou la teneur générale, de nos exposés et de nos démonstrations fût toujours tel que, sans rien d'agressif, il ouvrît peu à peu l'esprit de nos auditeurs, et les rendit capables de reconnaître ou pressentir d'eux-mêmes, en face de points de vue nouveaux, ce que l'Église veut qu'ils croient, ce qu'elle approuve, ce qu'elle tolère simplement, et les opinions qui ne sont que celles de certains fidèles

ou de certaines époques, dont l'Église officielle ne s'occupe pas, et qui tombent ou se modifient à mesure que l'instruction profane et religieuse progresse, sans détriment pour les croyances.

Ici je dois ouvrir une parenthèse sur un sujet aussi important que délicat, l'enseignement de l' « histoire sainte » antérieure au Christ, ou, en d'autres termes, de la préparation de l'Évangile. Ceux qui le donnent se chargent d'une responsabilité très grave, et peut-être n'en ont-ils pas tous également conscience encore. Ils ont un devoir essentiel : imprégner l'esprit de leurs disciples de la croyance ferme à l'*autorité divine de l'Écriture*, son inspiration, son historicité, son inerrance. Et, d'autre part, ils ont à se garder de donner comme articles de foi les interprétations d'un littéralisme vieilli, appliqué partout sans nuances, qui seraient nécessairement rejetées par les enfants dès qu'ils auront quatorze ou quinze ans, un peu d'instruction profane et de jugement personnel, et qui pourraient entraîner dans leur ruine, à l'âge où l'adolescent tend à s'émanciper de toute règle, les articles de foi qu'on lui aurait fait croire, au catéchisme, solidaires de ces choses. Je suis persuadé qu'il existe d'excellents manuels d'histoire sainte pour diriger sûrement les catéchistes dans cette ligne. La Commission biblique a commencé à desserrer prudemment les liens où bien des instructeurs catholiques se croyaient retenus par la lettre, le littéralisme plutôt ; elle l'a fait de façon à donner graduellement du large aux gens instruits, sans favoriser aucunement les téméraires et les emballés de critique moderne, qui faute d'un frein, seraient vite arrivés à prendre toute l'histoire biblique et israélite pour une compilation de légendes du genre du Ramayana. Elle a parlé des formes spéciales et figurées du langage sémitique, de ses anthropomorphismes, du mode de transmission de l'histoire

ancienne, des « citations implicites », etc. Dire qu'il n'y a pas eu de progrès faits, ce serait souverainement injuste (1). Parler à des écoliers des genres littéraires, des modes de la tradition sémitique, etc., ce serait assurément de l'hébreu pour leurs jeunes esprits ; l'enfant, même, ne doit pas savoir avant l'âge qu'il y a des problèmes, et que les opinions des maîtres ont pu changer sur quelques points ; autrement, avec sa promptitude simpliste, il se mettra à douter de tout. Mais ce qu'on peut et ce qu'on doit faire, à mon avis, c'est éviter de lui parler de choses problématiques en les lui présentant comme résolues, sous une forme qu'il lui sera impossible d'admettre plus tard, s'il vient à y réfléchir. Et il serait à souhaiter que tout catholique, même de formation primaire, réfléchît sur sa religion. Je dis donc qu'il ne faut pas supposer, sur les bancs d'une école, des petits génies aptes à s'assimiler les opinions nuancées des exégètes et des théologiens munis de la culture historique et littéraire d'aujourd'hui ; mais qu'on peut très bien, d'autre part, sans discuter de la date et du mode de la création d'Adam, de l'universalité du Déluge, du caractère de l'historicité de Jonas ou autres questions semblables, montrer le « miracle israélite », la conservation et le progrès de la foi au vrai Dieu chez un peuple élu dont l'histoire merveilleuse est si différente de celle des païens, puis les grandes prophéties messianiques et leur réalisation, bref la préparation du Christ dans l'Ancien Testament, ce qui est l'essentiel, et ce qui peut être rendu très saisissant même pour des esprits

(1) Dans l' « Osservatore Romano », 18 mai 1930, *L'esegesi evangelica di Padre Lagrange*, on pouvait lire : « ... D'una tale critica definì i principii in conferenze famose (« *Méthode historique* ») tenute a Tolosa, dove altre famose, urgendo la questione sociale, ne aveva tenute Padre Lacordaire, per quella tradizione domenicana di mettersi nel centro dei problemi più scottanti, ma mettervisi con chiara consapevolezza dei mezzi, dei metodi e dei fini... »

enfantins. Plus tard, quand ces esprits se seront un peu formés, on pourra entrer dans les distinctions nécessaires que leur intelligence exigera alors spontanément, et qu'ils n'auraient pas comprises d'abord, mais auxquelles on n'aura pas barré le chemin d'avance, par des théories rigides qu'il faudra bien un jour ou l'autre modifier ou détruire. Je suis persuadé qu'en apologétique historique, comme en toute autre forme d'apologétique, il ne faut pas soulever de problèmes avant de pouvoir indiquer sans danger le chemin de la solution, mais aussi bien prendre garde, comme disait saint Thomas d'Aquin, aux « *irrisiones infidelium* ».

*
* *

Ma réponse, jusqu'ici, est peut-être juste, mais elle est sûrement incomplète.

Il est clair, je pense, que nous ne pourrons redresser les ruines causées par l' « hypercritique » qu'en reformant un sens critique juste, en combattant les entraînements imaginatifs, la crédulité sentimentale et mystique, comme les abus de l'intelligence sèche et chicanière ; en aidant les croyants et les autres à retrouver la double notion de *vérité absolue*, et du *développement accidentel*, mais nécessaire, de cette vérité en tant qu'elle est reçue dans nos esprits humains ; en leur faisant bien distinguer entre ce qui est l'enseignement immuable de l'Église et les préjugés ou les faiblesses humaines des croyants, même des hommes d'Église ou des docteurs ; en faisant comprendre l'adaptation, consciente ou non, du magistère, sur des points non définis, à l'état variable des civilisations, sa « condescendance », comme disaient nos anciens, à l'égard de convictions ou d'habitudes qu'on n'aurait du reste rien gagné à vouloir détruire d'un coup, comme dans les socié-

tés l'esclavage, ou, dans les écoles savantes, le géocentrisme. La Providence a permis, pour des raisons qu'Elle connaît, que les autorités y aillent parfois lentement ; mais elle les a toujours préservées, quelles que fussent leurs convictions personnelles, de porter des décrets solennels — même contre Galilée — capables de lier à une opinion périmée la foi de l'avenir.

Pour se placer résolument à ce point de vue, il faut être doué d'un *sens critique* des plus éclairés et solides, — tel que ne le possèdent pas encore nombre de savants et de critiques de profession. Un sens critique qui serve non pas seulement pour l'établissement des textes, mais dans le domaine littéraire, psychologique, social, moral... *Ad hoc quis idoneus ?*

A en juger par l'état actuel des esprits, la tâche paraîtrait désespérée. Nous avons l'air d'être enfermés dans un véritable *cercle vicieux.*

Voyez, en effet. Pour saisir l'unicité du christianisme (ce qui prépare à en reconnaître la transcendance), il est besoin de comprendre les valeurs spirituelles, morales, psychologiques, comme causes propres et nécessaires de certaines transformations mondiales ; autrement on pourra se rabattre sur des hasards, comme Guignebert, et prétendre que les récits transcendants de l'Évangile et des Actes ont été rêvés par des illuminés, ou inventés par d'habiles propagandistes. C'est une question de confiance ; il faut avoir confiance dans la sincérité et le bon sens des témoins, dans la raison des premiers groupes qui les ont crus. Nous, qui avons confiance, nous disons : La déraison et l'imposture ne produisent pas de tels effets. Mais qu'importe notre dire pour ceux à qui des préjugés indéracinables d'éducation imposent comme devoir de combattre le surnaturel, ou du moins le christianisme ou le catholicisme, comme nombre de juifs et de protestants ? à

ceux-là, encore plus, qui « n'aiment pas la lumière »? aux âmes basses, qui n'ont cure ni de sincérité, ni de progrès moral, croient à peine que cela existe, et ne voient pas à quoi la religion peut servir? C'est perdre le temps, avec ces derniers, d'apporter des arguments spirituels; et avec les premiers, les hommes à préjugés volontaires ou non, d'invoquer l'établissement de l'Église (dont ils sont décidés à voir les ombres bien plus que les lumières) en preuve de la véracité divine de ceux qui l'ont fondée.

J'ai dit : « *cercle vicieux* ». Il ne s'agit nullement de celui que beaucoup d'adversaires prétendent découvrir dans le plan objectif de l'apologétique classique, quand ils disent que nous voulons établir l'autorité infaillible de l'Église catholique par la véracité de l'Évangile, et que nous croyons à la véracité de l'Évangile parce que l'Église le proclame inspiré. Non, c'est là un calomnieux sophisme. Tout catholique instruit sait bien que nous ne nous appuyons d'abord sur la véracité de l'Évangile qu'au titre de document historique de bon aloi, justifié par les méthodes historiques ordinaires et profanes (sans parler encore d'inerrance absolue), pour assurer que l'Église a été fondée par Jésus; et qu'ensuite seulement, quand la foi nous a fait adhérer à l'enseignement de l'Église, qui se présentait à la recherche historique naturelle avec un titre si fort de « crédibilité », nous croyons, sur son affirmation, que l'Évangile, reconnu en dehors d'elle comme bon document historique, est, à la différence des autres, absolument exempt d'erreur. Ce processus est d'une logique inattaquable. Mais voici le tout autre « cercle vicieux » dont il s'agit : pour comprendre dans leur force contraignante les arguments de diverse nature qui établissent l'historicité de l'Évangile, il faudrait être expert en critique historique, psychologique, sociale, ou savoir reconnaître, du moins, qui sont les experts à qui l'on peut

se fier, d'une part ; d'autre part, comment arriver à posséder cet affinement critique, ou cet instinct sûr, sinon par une expérience religieuse que l'on ne peut guère avoir si l'on n'est déjà chrétien, et bon chrétien ?

On voit le « cercle vicieux » : *être déjà critique pour reconnaître* avec sûreté les titres de notre foi, et *posséder cette foi pour être bon critique*. Humainement, je crois qu'on ne peut le rompre ; c'est l'affaire d'un maître plus persuasif que nous tous ensemble, de Dieu.

Dieu seul agit sur les cœurs, et, par le cœur, il fixe l'intelligence, il la décide à *regarder* — ce qui est le plus difficile, — et, quand elle regarde bien, à *voir*. Ainsi, pour toute la science et le zèle des hommes, il n'y a point de pont qui mène des considérations naturelles à l'entrée du surnaturel ? Entendons-nous. Nous autres, exégètes, apologistes, historiens, nous pouvons construire de belles arches qui élèvent le voyageur à cent pieds au-dessus des systèmes grossiers construits contre la foi ; mais la dernière arche reste toujours pendue en l'air ; il faut que du ciel un avion vienne nous prendre pour que nous puissions continuer le chemin. Naturellement, l'intervention surnaturelle de Dieu est requise pour que nous produisions l'acte de foi ; aucun théologien n'en doute, sans quoi il serait hérétique. Mais je veux dire autre chose : je veux dire que, bien avant l'heure du choix qui fait le croyant, il entrait dans nos préparations à la foi quelque chose qui nous rendait plus clairvoyants, plus critiques que nous ne l'aurions été avec notre critique naturelle, même cultivée, même tenue en éveil et en état de tension par les bons désirs naturels d'un cœur honnête. Tous ceux qui se sont « convertis » le savent bien ; avant qu'ils aient franchi le pas et se soient posé l'alternative, bien longtemps avant peut-être, il y avait dans leurs esprits autre chose à travailler que des raisonnements techniques de philosophie.

de psychologie, d'histoire, ou de science sociale et morale ; quelqu'un, qu'ils ne connaissaient pas, faisait de la critique pour eux, en eux.

N'oublions pas cela, nous qui prétendons aider à la conversion des autres. Notre travail n'est pas celui d'un technicien quelconque, ni d'un savant de laboratoire. Il sera stérile, dans l'intelligence de ceux qui nous écoutent et nous lisent, ou du moins ne les mènera pas à des jugements décisifs, sans l'appui de facteurs surnaturels qui échappent à leurs prises et aux nôtres.

Et cependant nous pouvons, nous *devons*, coopérer à l'œuvre surnaturelle du Grand Maître. Comment, sinon par la valeur d'action chrétienne de notre propre vie, par notre prière qui multipliera pour notre parole ou nos écrits les chances de devenir un véhicule du Verbe? Il faudrait des saints, maintenant surtout, beaucoup de saints ! Si nous le devenions, alors nous pourrions avoir quelque confiance d'aider à la résurrection chez les autres de ce « sens critique » complet et libérateur dont je parle. Il ne s'agit pas ici de mathématiques ou de chimie. Il s'agit de provoquer des jugements « existentiels », comme dit maintenant une célèbre école protestante. Et, pour les faire porter, en réveillant le sens critique engourdi, on ne peut s'en remettre à l'intellectualisme pur.

Il s'agit, — puisque nous parlons d'histoire, — de remettre sous les yeux des contemporains le *fait du Christ*, dans sa splendeur unique. Il est d'une séduction immense, et, quand on l'a aperçu, il fait brûler bien des étapes de la critique. Saint Paul mettait toute sa confiance dans la présentation de la Croix ; c'est par elle qu'il espérait séduire Corinthe, cette ville blasée et dissolue, pour en faire « une vierge chaste à présenter à l'unique époux, le Christ » ! Si l'on cherche une méthode d'apologétique historique — en prenant cette notion dans son intégrité,

— il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu d'autre que celle qui prenait ce Fait pour centre, d'où irradiait tout le reste. Mais le fait du Christ — « existentiel » par excellence, indifférent à personne au fond, — il ne sera bien humainement présenté que par ceux qui l'ont *vu* ; qui, en s'aidant de leurs connaissances historiques, et des autres, savent revivre pour leur compte, et faire revivre pour le compte d'autrui le tableau de nos origines. Saint Paul et saint Jean, puis tous les grands théologiens, n'ont fait qu'expliquer l'Évangile, en fonction de tout ce qui intéressait leurs communautés, ou, d'une façon générale, l'intelligence et la conduite humaines. Tous les instructeurs et prédicateurs trouvent en eux leurs vrais modèles. Comme eux, ils doivent présenter ce grand Fait **nouveau** — car l'*Évangile est toujours nouveau*, une connaissance qui ne s'acquiert véritablement et profondément que d'une façon toujours personnelle, *toujours surprenante* pour le bénéficiaire — à notre société sénile qui cherche du nouveau pour ne pas mourir, et n'arrive qu'à retaper des vieilleries, faute du sens critique que l' « hypercritique » a aidé l'inintelligence des passions et des intérêts à étrangler.

***

S'il me faut, en fin de compte, essayer d'indiquer une *tactique*, ce serait à peu près celle que voici.

D'abord, ce ne sera toujours qu'une tactique *préparatoire*, comme je l'ai dit ; ensuite, chacun ne peut exécuter que d'une manière *partielle*. La division du travail est toujours nécessaire, si l'on veut faire quelque chose de propre. Et, par conséquent, elle exige la convergence des efforts de beaucoup d'ouvriers qui doivent, non seulement éviter de se gêner les uns les autres — par exemple le

critique ne doit pas gêner le prédicateur, ni inversement, — mais se tenir sympathiquement, autant qu'ils le pourront, au courant des résultats obtenus par leurs collaborateurs.

Enfin, en nous y mettant tous ensemble, chacun poussant dans sa ligne, mais jetant quelque regard, de temps à autre, sur ce que fait autrui, nous pourrions travailler ainsi qu'il suit :

Avant tout, comprendre nos contemporains et les prendre *tels qu'ils sont*, et *par ce qui les intéresse*; or ce *n'est plus, en général, de prime abord, la critique historique.*

Pourtant je n'exclus pas, même de ces premières démarches, le rôle du critique et de l'historien — Dieu m'en garde, ce serait chez moi haute trahison ! Voici où ils ont déjà leur rôle, à côté du prédicateur, du conférencier, du catéchiste, du psychologue et du philosophe moral. Les gens d'à présent veulent des exemples et des guides, des hommes qui aient su « vivre leur vie », et diriger les autres dans la vie. Il y a une renaissance du *culte des héros*, et de l'intérêt porté même aux *saints*, comme le prouve le succès de librairie de bien des publications hagiographiques. Quel héros, quel saint, du simple point de vue humain, est comparable à *Jésus notre Chef*, même si l'on n'admettait pas encore qu'Il est Dieu ? Et, après lui, *ses grands disciples* et imitateurs ! J'ai constaté plus d'une fois qu'on enthousiasme facilement un auditoire de Jeunes en lui racontant la *vie de saint Paul*, pour ne parler que d'un des plus grands. Notre formation critique nous aidera à les bien présenter, tels qu'ils sont apparus réellement dans l'histoire. Donc, des *exposés d'abord*, des exposés bien informés, bien vivants. Mais ce sont, dira-t-on, des figures du passé, qui n'ont plus grand contact avec les préoccupations modernes ? Pardon ! elles reprennent une vie éblouissante, si on sait les replacer

dans leur milieu, qui avait souvent, surtout aux premiers siècles, des ressemblances notables avec le nôtre. Aujourd'hui qu'on veut tant développer chez les jeunes l'esprit de force, d'indépendance et d'initiative, en même temps que de largeur, de solidarité et de service désintéressé — témoin le succès des scouts, des jocistes, et autres groupements, — j'estime que si on sait leur présenter de pareils « guides », ils leur feront fête ; et ainsi ils seront préservés d'en choisir d'autres, certes moins bons, dans le présent ou dans l'histoire.

Quand on a fait naître de la sympathie et de l'admiration pour nos grands hommes et nos saints, il en résulte certainement, chez plus d'un, quelque sentiment d'*attrait pour les croyances* qui ont fait ces grands caractères, ces bienfaiteurs, ces chefs éprouvés. Par conséquent, quand ils se reportent aux doutes et aux négations présentes, naît le désir que cette religion inspiratrice se démontre *vraie*, qu'elle puisse s'affirmer victorieusement en face des autres doctrines ou des autres prétendus prophètes ; et ce désir peut alors *réveiller l'intérêt pour la recherche historique*, pour les méthodes sûres qui permettront de reconnaître si nos origines sont vraiment ce que nous prétendons. Ce sera l'heure de les initier graduellement et prudemment (ceux qui paraîtront doués pour comprendre) à la défense technique, critique, de la vérité religieuse. Une fois les sympathies gagnées, leur intelligence s'y intéressera.

Ainsi je crois qu'il faut insister dans les instructions et les livres de propagande sur les grands côtés humains, bienfaisants et héroïques, du christianisme, en les représentant de préférence incarnés dans de *grandes personnalités*, en qui l'on fera voir toujours les *disciples d'un plus grand, le Christ*. Car notre époque, lasse de théories, est passionnée de figures concrètes. Naturellement, on peut

aussi présenter la grandeur des idées en elles-mêmes, en faisant plus ou moins abstraction des hommes. Mais je crois que l'autre méthode réussira, en général, plus directement.

Et alors, lorsque la curiosité critique est assez éveillée pour inspirer de faire la comparaison des hommes et des doctrines qui ont prétendu ou prétendent diriger l'humanité, c'est alors que la science, la critique historique, la critique morale, peuvent intervenir largement, dans leur rôle propre, pour empêcher la recherche de s'égarer, d'aboutir *à un aspect fragmentaire*, exclusif ou déformé, de l'Évangile, qui ferait un faux christianisme, ou de *dévier vers des ombres et des rêves*, tels que la théosophie, l'hindouisme, que sais-je ? *Ici l'histoire des religions*, qui pénètre maintenant partout, qu'on le veuille ou non, a son mot important à dire. Après avoir été longtemps une érudition indigeste, un simple plaisir imaginatif pour dilettantes, ou un prétexte utilisé par les incroyants pour mettre de la confusion dans les idées, elle a trouvé sa méthode, et commence à rendre de grands services ; elle montre que tous les peuples et les races, dès l'origine la plus haute connue, ont toujours cru devoir s'occuper de l'invisible, que la théorie d'une évolution qui aurait fait sortir peu à peu l'idée de Dieu d'une superstition grossière d'esprits ou de fétiches n'a été qu'une invention de savants mal informés et ennemis de la foi, et que la croyance rationnelle à l'Être suprême apparaît plus antique que les erreurs dont on aurait voulu la faire dériver ; que la *magie* des païens et notre croyance au Saint-Sacrifice et aux sacrements n'ont absolument rien de commun ; et que tous les « prophètes » et fondateurs ne se valent pas, qu'on ne peut assimiler Jésus à un Çakya-Mouni ou à un Mahomet. Donc cet arsenal dont on a tiré tant d'objections contre notre foi ne doit pas rester un monde fermé aux

instructeurs religieux ; eux ils doivent savoir aider leurs disciples à faire les différences.

On voit comme les circonstances rendent de plus en plus impérieuse la nécessité de *connaître notre histoire*, dans tout ce qu'elle a de plus *distinctif*, afin de la « revivre », et de pouvoir la faire revivre aux autres. C'est dire que l'*importance des études les plus critiques*, les plus techniques en vue de l'apostolat, *loin d'avoir baissé, ne fait que grandir.*

Enfin, comme sommet, couronnement, quand les esprits sont gagnés ou à demi gagnés, vient l'exposé de nos dogmes en leur détail et la justification de nos pratiques. L'exposé net, harmonieux, et par conséquent théologique, a certainement plus d'efficacité que les controverses. Car la synthèse de notre foi, la plus belle que l'homme ait jamais connue, et où s'harmonise tout ce que les moralistes et les penseurs religieux ont cherché, trouvé ou pressenti en d'autres systèmes, elle parle à l'âme entière, raison et cœur. Que ces exposés soient clairs et théologiques, mais faits en langage qu'on comprenne, ni abstraits comme une géométrie, ni hermétiques comme une kabbale. Toutes les définitions de l'Église ont été faites pour répondre à des problèmes très actuels et passionnants pour la vie religieuse des sociétés et des individus ; il ne faut pas les traiter comme une science détachée de la vie, un système de propositions purement intellectuelles, et se souvenir d'ailleurs, (particulièrement en un temps aussi sensible qu'est le nôtre, au fond, à la mystique), que toute clarté dans la Révélation n'est qu'une fenêtre ouverte sur un infini de Mystère où l'union avec Dieu fait pénétrer bien plus avant que la spéculation. — J'ai tracé là un *schéma théorique* ; il est évident que, dans la pratique, il peut y avoir mélange ou interversion de ces stades, selon les circonstances.

Il est évident aussi que cette connaissance concrète, personnelle, communicative, du Christ et de sa doctrine et de son œuvre dans l'humanité, est grandement favorisée par une formation historique sérieuse, à laquelle on ne parvient qu'en se résignant à suivre les sentiers arides des méthodes, pour distinguer la critique vraie de l'hypercritique et de la critique d'imagination ou de préférences.

*
* *

En admettant que le programme indiqué soit bon en soi, comme je l'espère, et approprié à nos devoirs actuels d'instructeurs religieux pour toutes les classes, il ne vaudra cependant rien, ne produira rien, ne convaincra personne, si nous ne rencontrons des interlocuteurs qui ont le goût de la vérité, l'envie courageuse de la connaître pour la suivre. Avec les autres, les résultats positifs seront certainement médiocres, et trop souvent, hélas! nous nous verrons réduits en face d'eux aux polémiques défensives. Cependant, si la tactique dont j'ai parlé était bien arrêtée, bien répandue partout, les élucubrations de ces autres-là s'en trouveraient au moins gênées ; les adversaires de parti-pris seraient obligés peu à peu de remettre les questions sur leur vrai terrain, et d'essayer d'y réfuter directement nos assertions, au lieu de les ignorer ou de passer à côté comme ils font encore d'habitude. Leur parti-pris éclaterait alors, ils auraient de la peine à prendre l'avantage devant des yeux impartiaux. Le pire qui pourrait nous arriver serait d'être renvoyés dos à dos avec eux, le verdict étant remis à des jours meilleurs, après supplément d'instruction. C'est ce qui arrive déjà de temps en temps. Au moins on saurait dans un public élargi que nous sommes gens capables de nous défendre, et d'attaquer quand la nécessité l'impose. Question de

prestige? Mais notre prestige, pourvu que nous le cherchions humblement, en l'ordonnant à celui de notre cause, n'est nullement indifférent à cette grande cause. Montrons à tous que nous avons le souci d'être des hommes qui voient, et ne se paient pas de mots. Ignore-t-on que la critique catholique, depuis qu'elle est organisée et ferme, et qu'elle ne combat plus en ordre dispersé, inspire déjà au monde protestant scientifique un sentiment qui, s'il n'est pas encore du respect, commence déjà bien à y ressembler? On nous discute, on nous cite bien plus qu'autrefois, et on ne refuse plus d'examiner nos opinions pour la seule raison qu'elles sont celles de catholiques. Il y a encore énormément à faire, car ce monde est plein de préjugés ; et enfin il veut se maintenir, ce qu'il ne pourrait faire s'il reconnaissait que notre science vaut la sienne. Pourtant, depuis plus d'un quart de siècle que ce milieu m'est familier, j'ai constaté bien des progrès. Or on sait l'influence très grande, quoique indirecte, que le monde protestant, par l'intermédiaire de l'exégèse et de l'histoire religieuse, a toujours exercée sur nos laïques.

Le travail dont j'ai cherché à tracer les grandes lignes, ne peut s'exécuter qu'au moyen de beaucoup de collaborations attentives et dévouées. Cette complication m'excusera peut-être, en partie, de n'avoir dit que des choses si générales et si vagues. On ne chiffre pas en statistiques les méfaits de l' « hypercritique », car l'influence en est diffuse et parfois presque insaisissable. Mais très réelle pourtant. Elle a été l'un des facteurs capitaux de la crise des esprits, donc des consciences, par les jugements qu'elle a inspirés sur nos origines ; elle est encore, ne fût-ce que par la réaction de crédulité qu'elle a provoquée, un facteur capital de l'incroyance ou de la mauvaise croyance. C'est pourquoi nous devons travailler *à restaurer la vraie critique*, mener la Croisade pour le bon sens, l'Évangile,

la Croix et l'Église, car tout cela va maintenant de pair, plus visiblement encore qu'autrefois. Et compter sur Notre-Seigneur. *Stat Crux dum volvitur orbis.* Le grand paradoxe du christianisme est toujours son grand moyen de conquête, toujours nouveau, comme au temps de saint Paul. Ceux qui le croient vieilli ne l'ont jamais vu en face. Mais il faut que la Croix de la Bonne Nouvelle soit pour tous autre chose que deux vieux morceaux de bois quelconques joints à angle droit, qui auraient servi de symbole à une société d'autrefois, et qu'il faudrait aujourd'hui changer en croix gammée, ou en faucille et marteau. Pour en rendre le sens à nos contemporains, *le critique a un rôle*, un rôle important, indispensable, quoique la lassitude de l' « hypercritique » l'ait momentanément obscurci dans bien des milieux. C'est tout ce que j'ai voulu rappeler.

E.-Bernard Allo, O. P.,
Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Réponse concernant l'enseignement primaire féminin

Voici la réponse très intéressante et très franche que nous a adressée M. l'abbé Y..., directeur des Œuvres d'un de nos diocèses, et qui connaît particulièrement bien le milieu primaire de l'enseignement féminin :

Nous n'envisageons pas, dans cette réponse, la mentalité des sectaires mesquins et de mauvaise foi. Nous essayons de décrire l'état d'esprit de l'incroyante, intelligente et droite, mais mal informée des choses religieuses, telle qu'on la rencontre si souvent dans les jeunes générations de l'enseignement public.

De son incroyance, nous étudierons les raisons d'ordre spéculatif et les raisons d'ordre pratique.

A. — Raisons d'ordre spéculatif

Attitude opposée à la foi

L'anticléricalisme grossier a perdu son prestige. Il a fait place à un *scepticisme profond, souvent nuancé de sympathie* à l'égard de toute forme de vie religieuse. La jeune incroyante que nous avons en vue s'intéressera, pour peu que l'occasion se présente, à l'Evangile, à saint François d'Assise ou au P. de Foucauld. Elle pourra même se montrer curieuse des Poésies de saint Jean de la Croix ou de tel ou tel auteur mystique, soit par mode soit par goût. Mais son admiration n'entamera pas son scepticisme. La religion catholique lui apparaîtra comme une des formes du sentiment religieux. Elle dira peut-être : « C'est beau. » Elle ajoutera aussitôt : « Mais nous ne pouvons rien savoir de tout cela. » Et son attitude, sceptique et sympathique, lui semblera la meilleure pour juger des choses religieuses ; elle se croira seule impartiale, entre le croyant et le sectaire. Une professeur d'École Normale disait à ses élèves : « *Je vous montrerai*

le parti-pris qui déforme, aussi bien chez Bossuet à cause de sa foi, que chez Voltaire à cause de sa haine. Puis nous demanderons à Renan, compréhensif et critique, de nous indiquer le juste milieu. »

La foi, ainsi accusée de parti-pris, apparaît encore à notre jeune incroyante comme une limitation. « *Choisir, c'est exclure.* » Le mot de Gide pourrait caractériser son état d'esprit. Elle ne veut pas se « river » à une foi, de peur de se priver d'autres richesses. Elle se nourrira aujourd'hui de *saint Paul* et demain de *Ramakrisna.* Avec son souci de tout comprendre et de tout goûter, elle rejettera l'adhésion à notre *Credo*, sans apercevoir le danger de dispersion qui la menace, et sans soupçonner — ou sans vouloir admettre — ce que sont les exigences de la vérité. C'est ainsi que tel professeur, après avoir étudié l'Évangile de saint Jean avec le commentaire du P. Lagrange, « s'empressait de se replonger dans Gœthe ».

Est-il besoin de souligner comment cette mentalité se ressent de l'influence de Renan et de Gide?

Principales sources de difficultés

Cette attitude est renforcée par diverses catégories d'objections empruntées :

— soit à la *Philosophie* : un subjectivisme, plus ou moins teinté de kantisme, semble le résultat inévitable de l'étude superficielle des théories philosophiques.

— soit à *l'Histoire.* Les Cours et les Manuels de sociologie insinuent que le catholicisme n'est qu'une résultante — et un stade — de l'évolution religieuse de l'humanité. Le développement de ses dogmes est présenté comme une série d'innovations : tel manuel pose et résout de façon très tendancieuse le problème de la confession aux origines chrétiennes; tel autre rattache la Messe aux Mystères païens.

— soit aux *Sciences* : tantôt on opposera tel point de science à tel dogme de foi, par exemple au sujet de la

création ou de l'origine de l'homme. Plus souvent ce sera la mentalité scientifique elle-même qui éloignera du christianisme : de l'univers sans cesse révélé comme plus vaste et plus riche, il semblera que le Christ ne puisse plus être le centre : « Les phénomènes n'ont pas l'air chrétien. » De plus, un esprit habitué aux certitudes mathématiques en arrivera souvent à méconnaître les certitudes morales et à ne plus comprendre ce qu'est la foi. Une étudiante de sciences disait : « Je ne sais plus me fier à autre chose qu'à une évidence mathématique, à tel point que, pour moi, je ne conçois pas plus le mariage que la foi. »

Une *ignorance* parfois déconcertante des vérités catholiques ou leur *interprétation erronée* renforcent puissamment ces diverses catégories d'objections. On ignore, par exemple, le témoignage rendu par des exégètes rationalistes comme Harnack à l'antiquité des Évangiles et on en reporte la composition à une date dérisoirement tardive (« au III[e] siècle », disait en classe une professeur d'École Normale, qui ne trouvait personne pour la contredire).

A propos de la conception chrétienne de Dieu, on table sur telle représentation artistique pour parler d'anthropomorphisme, sans soupçonner ce que dit saint Thomas de la « connaissance négative », ou bien encore on parle de l'absurdité de la Trinité.

On juge la morale chrétienne par trop pessimiste, mais on ne l'a étudiée que chez les Jansénistes ; ou on la range, sans autre forme de procès, parmi les morales « de l'intérêt ».

On imagine les Sacrements comme un mécanisme qui dispense de tout effort moral ; etc...

Enfin et surtout on ignore comment le catholicisme satisfait, en les dépassant, les aspirations les plus profondes et les plus diverses de l'âme humaine, comment se retrouvent en lui, purifiées et enrichies, toutes les valeurs éparses dans les autres religions.

— Si nous voulions signaler ici les auteurs qui contribuent, dans le milieu que nous étudions, à éloigner les âmes de la foi, il faudrait citer, avec Renan, — et entre beaucoup d'autres, — Alain, Gide, Romain Rolland, R. Martin du Gard (*Jean Barois*), Estaunié (*L'Empreinte*), Couchoud et la collection *Christianisme*, Schuré (*Les grands initiés*), les livres sur le *Bouddhisme*, etc...

B. — Raisons d'ordre pratique

Si la jeune incroyante dont nous esquissons le portrait méconnaît la valeur de vie du Catholicisme, c'est souvent parce qu'elle est, *elle-même*, *en marge de la vie réelle*. Se nourrissant d'idées, de systèmes ou de rêves, elle n'a pas l'expérience concrète des réalités humaines, qui pose les vrais problèmes et appelle les solutions chrétiennes. Après le heurt, parfois brutal, avec la vie quotidienne, la religion apparaît sous un autre jour.

Pour le moment, ce qui contribue à éloigner du catholicisme notre jeune intellectuelle, c'est d'abord l'*aspect administratif de l'Église*, qui dissimule à ses yeux l'aspect spirituel. Ne voyant l'Église que du dehors, n'étant en relation avec elle que pour des démarches qu'elle considère comme des formalités (enterrements, mariage avec dispenses de bans, etc...), elle ne peut guère soupçonner les sources de vie spirituelle, où s'alimente la piété des croyants. Exposée à méconnaître, en tout ordre de choses, le rôle de la discipline et la nécessité de l'ordre, il lui est difficile de saisir la vraie fonction de la hiérarchie ecclésiastique, la raison d'être des Commandements de l'Église, etc...

Quant aux *chrétiens*, elle reconnaît bien la valeur exceptionnelle de quelques-uns d'entre eux, mais elle ajoute qu'on trouve, dans tous les milieux, croyants ou non, des âmes remarquables. Puis, examinant l'ensemble des catholiques, elle leur reproche :

— d'abord de *manquer souvent de vertus naturelles* :

qu'il s'agisse de franchise, de droiture, de discrétion, de respect du secret ou encore de charité, il faut reconnaître que, sur ces différents points, trop de pratiquants n'ont pas la conscience aussi délicate que beaucoup d'incroyants. Il y a là un fréquent sujet de scandale.

— puis d'être des *attardés*, au moins pour la plupart, attachés de parti-pris aux formes anciennes de la vie politique, sociale ou internationale, s'intéressant peu aux progrès de la science, plus soucieux de leur tranquillité que des améliorations sociales, en retard même sur les directives pontificales : un incroyant disait : « Nous ne vous reprochons pas les Encycliques de vos Papes ; nous vous reprochons de ne pas en tenir compte. »

— enfin d'être trop peu chrétiens, en particulier de *manquer de charité*, soit dans la vie privée, quand il s'agit de rendre service, soit dans la vie civique, pour promouvoir entre les classes ou entre les peuples des relations plus équitables et plus cordiales. Parfois même de belles considérations sur la Providence ou sur la vie éternelle sont « utilisées » par les catholiques pour justifier leur inertie ou pour légitimer leurs préjugés, ce qui est spécialement odieux.

Quant aux *prêtres*, inutile de dire qu'on les juge, d'abord, sans les connaître. Il y a malheureusement trop peu de contact entre le prêtre et les différents milieux de l'enseignement public. Rien de pire que cet éloignement pour accréditer, de part et d'autre, mille préjugés. De même que tel prêtre rendra chaque instituteur responsasable d'une motion votée par quelques meneurs, de même les membres de l'enseignement public prêteront à tous les ecclésiastiques les excès de langage reprochés à tel d'entre eux.

Souvent, on accusera le prêtre d'être l'homme d'un parti, au lieu d'être le pasteur de tous.

Parfois le prêtre lui-même s'attirera des critiques au moment où il cherche la sympathie de l'incroyant : que de prédicateurs du 11 novembre ont lancé, pour plaire à

un auditoire mêlé, des déclarations nationalistes qui ont scandalisé, alors que des paroles plus évangéliques étaient attendues par les moins catholiques de l'assistance!

Souvent aussi on sera choqué de voir la *routine* pénétrer dans les fonctions sacerdotales — et on conclura, à tort, que tel prêtre n'a plus la foi. Une professeur d'École normale disait à ses élèves, après avoir étudié le cas de Renan : « Voyez-vous, il arrive souvent que des prêtres, après l'enthousiasme de la jeunesse, s'aperçoivent de l'incertitude de leur foi. Comprenant que certaines âmes faibles ont besoin de consolations religieuses, ils gardent leurs fonctions ; cependant, à la manière dont ils les accomplissent — honnêtement mais par routine —, à la manière dont ils prêchent — de façon orthodoxe mais sans aucune flamme —, vous vous apercevrez bien qu'ils ont perdu la foi. » On devine comment de telles paroles accentuent le scandale d'une messe célébrée sans dignité.

Enfin, il est un autre reproche que l'instituteur ou l'institutrice, croyants ou incroyants, murmurent contre le prêtre ; ils ont souffert d'avoir parfois été traités par lui avec dédain comme des « *primaires* ». Là, comme partout, la *question sociale* se mêle à la question religieuse. Essayons de préciser ce point. L'instituteur honnête et dévoué, que nous envisageons ici, croit en sa mission et comprend son rôle d'éducateur ; il sent le poids de son labeur ; le rude travail constant au milieu des petits, dans l'isolement d'une campagne ; il juge, non sans raison, qu'une telle fonction lui mérite une place de choix dans la vie sociale, qu'il a bien le droit d'être considéré ; il réclame aussi une certaine aisance. Or voici qu'il trouve parfois en face de lui, pour lui reprocher, non plus son athéisme ou son socialisme, mais... son traitement, son auto, son prestige, le prêtre qui, par ailleurs, admet les revenus... et l'auto du médecin ou du notaire, qui même sera facilement leur ami. L'instituteur a souffert et s'est aigri d'être méprisé en tant que « *primaire* » par les autres notabilités du village... qui ont fait du « secon-

daire ». Il a souffert aussi de sentir qu'on voulait le rabaisser. Un curé de paroisse rurale disait récemment : « Le Maire et le Curé, voilà les deux autorités de la commune ; l'instituteur n'est qu'un fonctionnaire. » En traitant, au contraire, avec le maître d'école comme avec une autorité de la commune, ce curé n'aurait-il point apaisé l'anticléricalisme qu'il excitait et mieux répondu au vœu implicite de la population qui respecte spontanément l'instituteur ?

— On remarquera que nous n'avons pas parlé des raisons « *morales* » qui peuvent éloigner de la foi. Il n'est pas besoin de signaler la pierre d'achoppement que les passions furent, de tout temps, pour la vie chrétienne. Nous voulons seulement souligner les ravages accomplis dans les esprits par les auteurs qui légitiment les pires instincts, tels que les P. et V. Margueritte, Lawrence (*L'amant de Lady Chatterly*), Gide et autres auteurs, trop lus par les normaliens et les normaliennes.

Conclusion

Pour essayer de rendre le catholicisme plus accessible aux incroyants, il semble souhaitable que nous le présentions d'une façon

— plus *positive*. Trop souvent le souci de répondre à une obligation nous fait perdre de vue l'exposé de la vérité. Une incroyante disait à un prêtre : « Je n'aurai pas de peine à admettre la solidarité dans la faute par le péché originel, maintenant que j'ai compris la solidarité dans la rédemption, par le corps mystique du Christ. » L'exposé du dogme dans son merveilleux ensemble est la meilleure réponse à toutes les objections. — Mais quand nous jugeons opportun de réfuter une objection spéciale, n'allons pas minimiser la difficulté qu'elle soulève pour en triompher plus facilement ; ce triomphe qui pourrait satisfaire les simples irriterait et scandaliserait les esprits exigeants. Souvent, d'ailleurs, il suffit de reconnaître la force de l'objection pour rassurer celui

qu'elle troublait, en lui montrant que nous le comprenons et que nous ne sommes pas pour autant ébranlés.

— plus *historique* et plus *concret*. Notre temps aime les faits. Montrons le catholicisme comme un fait : fait du peuple juif, fait du Christ, fait des Apôtres, fait des martyrs... C'est sur cette « conspiration de faits » que repose notre doctrine. Une institutrice de l'enseignement public disait : « Étant enfant, je prenais la religion pour un conte de fée, jusqu'au jour où un prêtre me montra sur une carte d'Asie l'endroit où le Christ est né, et là où il est mort. » C'est en montrant concrètement la personne vivante de Jésus-Christ dans l'*Évangile*, puis l'exemple des Saints dans l'*Église*, puis le sens spirituel des rites dans la *liturgie*, que nous guiderons les âmes vers la foi.

— plus *religieuse*. Nous avons peur parfois d'être trop mystiques, alors que beaucoup attendent précisément de nous une mystique et nous reprochent d'être trop « administratifs ». Que de catéchismes, que de sermons ou de conférences se bornent à un froid exposé abstrait où on ne sent pas la vie spirituelle qui devrait au moins « fuser » de temps à autre ! Un jeune instituteur regrettait de ne pas entendre plus souvent d'instructions sur la doctrine du Corps mystique. Un normalien, après des causeries qui n'étaient qu'apologétiques, demandait à un prêtre de lui parler du Saint-Esprit. Une jeune institutrice se rencontrait avec quelques compagnes « d'abord, disait-elle, pour nous aider à prier en commun ».

Les âmes ont faim. Il s'agit, avant tout, de ne pas les décevoir.

— plus *en liaison* avec les autres domaines de l'activité humaine. L'histoire, la science, la philosophie, l'économie politique, la vie internationale, ont ouvert devant nos contemporains des perspectives immenses. Il ne faut pas que le catholicisme apparaisse en marge de tous les problèmes vitaux de l'heure actuelle ; il doit être présenté comme le couronnement divin de tout l'effort humain : *Christus... in quo omnia constant.*

Abbé Y.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Finances.*

La solution serait trop simple...

E. JORDAN. de l'Institut. *La lutte contre le taudis : le problème moral.*

Hygiène et dépopulation. Les deux termes vont de pair, si étrange qu'il paraisse. Dilemme paradoxal, qu'un éminent spécialiste des questions familiales s'attache à résoudre.

E. HUMEAU. *Le sens de l'affaire Victor-Serge.*

Grandeur et misère de l'intellectuel révolutionnaire.

A.-D. TOLÉDANO. *Société des Nations ou politique de pactes ?*

Question vitale, qui commande la guerre ou la paix.

J. FOLLIET. *Sur le travail forcé.*

Un pis-aller qu'il ne faut point ériger en droit.

DOCUMENTS

Capitalisme et Corporation. Discours prononcé par Mussolini le 14 novembre.

A travers les revues. Travail et prolétariat.

Billet de Civis

Finances

Depuis plusieurs années, le problème de nos finances publiques nous hante comme un refrain lancinant. A peine sommes-nous prêts à l'oublier qu'un nouveau débat parlementaire s'annonce à l'horizon : il s'agit du prochain budget, ou du déficit chronique, ou de la déflation, ou des aménagements fiscaux ; les journaux reprennent sans cesse ces mots obscurs, qui semblent inventés pour n'être pas compris. Là où jadis on écrivait simplement économies ou réduction des dépenses, on met déflation ; on ne dit plus impôts nouveaux, mais aménagements fiscaux, regrèvements ou même retour sur les dégrèvements. L'impression vient alors d'une question fort complexe que les seuls techniciens — encore un mot à la mode — peuvent entendre et suivre.

En réalité, rien n'est plus simple à comprendre, sinon à obtenir, que les conditions d'un redressement financier. Sans doute, la France est à cet égard une des nations les plus difficiles à conduire, par suite de ce préjugé séculaire qui veut qu'on donne le moins possible à l'État et, si peu que ce soit, en grognant toujours. Mais notre histoire n'en offre pas moins de beaux exemples d'assainissements, réalisés avec prudence et méthode : Sully, le baron Louis et, quoi qu'en disent les partisans hostiles, M. Poincaré en sont témoins. La recette est simple, toujours la même : fermeté, persévérance et économies. Il n'y en a pas d'autres. Que la persévérance ou la fermeté soit fléchissante, et plus rien n'est possible.

Ubu-Roi pour restaurer son trésor ne connaissait que le crochet à phynances. Il était mauvais financier, puisque brutal. Mais la méthode répond à la nécessité : il faut et il faudra toujours un crochet à phynances, le plus discret, le moins

douloureux et le moins exigeant possible. Et, lorsque la situation du Trésor public est devenue mauvaise, il faut et il faudra toujours que le crochet travaille des deux côtés, pour maintenir les recettes et pour diminuer les dépenses. Contre quoi une abondante sophistique ne vaut rien. On dit bien que la partie « compressible » des dépenses publiques ne dépasse pas 18 ou 20 milliards, et qu'on ne saurait la réduire assez pour annuler un déficit incertain que les uns estiment à 6, les autres à 8 milliards ; il suffit, pour répondre, de considérer que l'État français inscrivait à son budget 33 milliards en 1925 et 53 en 1932, encore dépensait-il 13 milliards de plus il y a 8 ans et 15 l'an dernier, qu'il portait à d'autres comptes. On nous dit encore que l'État ne sait jamais sur quoi il peut compter, puisqu'il règle ses dépenses en fin d'année, sur des recettes à venir, mais on ne prend pas garde qu'un État avisé pourrait fort bien se tenir, pour une année déterminée, au-dessous des recettes, connues, de l'année précédente. On dit aussi... mais il suffit : comme le monde entier, comme les animateurs du système capitaliste, les États ont cru à la prospérité illimitée, toujours croissante et sans fin ; ils dépensaient sans compter, et, pas plus que les fervents du capitalisme, les gouvernements n'ont encore très bien compris que le monde n'est pas entré dans une crise grave, mais qu'il est sorti, douloureusement ainsi qu'à l'ordinaire, de la crise commencée le 1er août 1914 et terminée au début de 1930, la crise du gaspillage imposée par la guerre et des folles illusions qui ont suivi. Qu'ils le veuillent ou non, par prévoyance ou sous la pression des événements, les États, gouvernements et nations, reviendront à plus de mesure et de sagesse. Nous étions trop pressés, nous rapprendrons le prix du temps.

Il reste, direz-vous, qu'une crise financière est là, qui exige solutions immédiates. Il est vrai. On doit même convenir que, s'il est malaisé à un chef de famille de réduire considérablement son train de maison, il est plus difficile encore à un État moderne qui porte un petit peuple dans les flancs de ses administrations de se restreindre ; au moins cela exige-t-il du temps. Mais, comme d'autre part les nations vont enfin connaître, par expérience, qu'elles sont sorties d'une guerre totale profondément anémiées et appauvries, comme les gouvernements devront bien se résoudre coûte que coûte à tenir compte de ce fait certain et cesser d'attendre de

leurs peuples plus qu'ils ne peuvent donner, les restrictions, les économies, la déflation si l'on veut, s'imposeront par la force des choses.

C'est ici que la fermeté et la persévérance seront reines. Car, les difficultés propres à un État moderne, en cette matière, l'impossibilité où il se trouve de changer son train d'existence en un an, comme pouvait opérer un Sully, ne prouvent nullement qu'il n'y a rien à faire, mais simplement qu'un plan de redressement financier devrait être étudié et mis en œuvre, pour 3, 5 ou 6 ans, sans qu'il soit permis ensuite de le modifier, hormis le cas de force majeure. Les recettes fiscales propres au budget sont actuellement tombées à 45 milliards au maximum, ce devrait être le chiffre à rejoindre par étapes. Il y a, nous assure-t-on, de nombreuses fraudes : qu'on les réprime justement, mais que le gain serve d'abord à franchir ces étapes, ensuite à dégrever une économie toute déséquilibrée.

En réalité, l'État français s'acharne, depuis 1931, à maintenir ses dépenses budgétaires à 5 milliards au-dessus des recettes correspondantes. Il comble la différence par recours continuel à l'emprunt — plus de 30 milliards en deux ans, en y comprenant les chemins de fer déficitaires et les P.T.T. —, mais en même temps il augmente sans répit la charge annuelle de sa dette et s'enferre peu à peu, comme l'homme qui préfère les dettes aux restrictions. L'État français contribue ainsi à anémier une économie déjà bien malade et dont il vit, en la chargeant trop d'abord, en lui empruntant une partie des capitaux qu'elle a mis en réserve, en l'accablant plus encore pour assurer le service de ces emprunts.

Tout deviendrait simple avec la fermeté et la persévérance requises. Le système parlementaire, faible devant ses innombrables clients, n'a pas de persévérance financière et recule devant les actes énergiques. C'est ainsi que notre situation financière paraît si obscure et que nous n'en sortons pas.

CIVIS.

La lutte contre le taudis : le problème moral [1]

Il existe un minimum de bien-être qui est la condition nécessaire de la moralité. Cette idée est aujourd'hui communément admise, et il n'y a pas lieu d'y insister. En particulier il est inutile de dénoncer une fois de plus la malfaisance morale du taudis. Pour nous en tenir à l'ordre d'idées qui préoccupe ce Congrès, aucune moralité sexuelle ou familiale n'est possible dans la promiscuité de certains logements. C'est chimère d'espérer y préserver la pudeur et la pureté des enfants. Qu'on médite cette anecdote que j'emprunte au livre de Max Hodann, *Geschlecht und Liebe in biologischer und gesellschaftlicher Beziehung*. Un jeune homme raconte comment il a commencé à être initié aux questions sexuelles. « J'avais quatorze ans : une fillette de sept ans me fit monter dans la chambre où elle avait l'habitude de coucher en même temps que ses parents et sa grande sœur. Elle me dit : « Nous allons faire comme ma sœur fait avec son fiancé. » C'est le cas de se rappeler le mot du poète anglais Francis Thompson : « Si le Christ s'en allait dans les taudis, pourrait-il encore nous conseiller de devenir semblables à ces petits enfants ? »

(1) Cet article est un remaniement, un peu développé, d'un rapport présenté à la Commission Catholique du dernier Congrès de la natalité (Le Havre, septembre 1933).

Mais lutter contre le taudis, et pour l'hygiène, c'est lutter contre une forme du vice, et risquer d'en encourager une autre. C'est combattre un fléau social, la dégénérescence de la race, mais non pas, il s'en faut, la stérilité volontaire. Pas plus qu'ouvrir une école n'est fermer une prison, créer un logement salubre n'est préparer un foyer pour une famille belle, nombreuse et morale. L'illusion opposée est séduisante, et, pour ce motif, très répandue, mais fort dangereuse. Au contraire, tandis que le taudis est souvent grouillant, parce que d'une part il est le basfond où finissent par tomber les familles vicieuses et les familles malchanceuses, dont le poids des enfants, s'il ne la cause pas toujours, du moins précipite la chute, et parce que, d'autre part, il inspire à ses habitants un fatalisme et une inconscience bornés, qui les portent à jouir du seul plaisir qui leur reste, sans s'inquiéter des conséquences ; — la maisonnette rêvée des philanthropes, gaie, claire, reluisante de propreté, est souvent vide d'enfants.

Pourquoi? Par la raison bien simple qu'une maison coûte, qu'il s'agisse de la louer, ou de l'acheter, ou de la faire construire. Or, toutes choses égales d'ailleurs, la famille nombreuse a plus de charges de nourriture, de vêtement et autres, et donc moins de ressources à consacrer à son logement, alors que justement il lui en faudrait un plus grand. Et ce logement reviendra d'autant plus cher qu'il satisfera davantage aux exigences de l'hygiène.

Voici quelques lignes que j'emprunte à un obscur petit journal (elles ont paru dans le *Réveil de Chelles et des environs*, le 23 mai 1930, sous la signature de M. Liébert) ; elles n'en sont pas moins très dignes d'attention. L'auteur a mis les quatre doigts et le pouce sur la vérité.

Des statistiques précises ont prouvé, sans que les raisons en aient été recherchées, que les nombreuses familles se rencontrent surtout chez les peuples où le confort et l'hygiène n'ont pas encore

pénétré. Dans les villes où les taudis abondent, les sujets prolifèrent comme des crabes.

Au contraire le nombre des naissances tombe dans les cités où les installations modernes permettent une hygiène rationnelle. C'est là une indication fort précise, dont on pourrait, si on le voulait, tirer des enseignements utiles. Puisque le cabinet de toilette et la salle de bains font reculer le lapinisme et tous les dangers qu'il engendre, la parole reste en dernier ressort au plombier, ou plutôt à ceux qui, par des lois ou des règlements bien établis, permettront de lui fournir de la besogne.

N'en déplaise d'ailleurs à M. Liébert, les raisons du fait qu'il signale sont trouvées depuis longtemps : elles sautent aux yeux. Une chambre de plus, l'eau aux étages, un *water-closet* avec chasse d'eau, un cabinet de toilette avec eau courante, une salle de bains, tout cela augmente le prix de revient de l'immeuble et le rend encore plus inaccessible aux familles nombreuses. En sorte que le logement sain exclut celles-ci. Osons aller plus loin : peut-être ne leur donnerait-il pas seulement de bons conseils. Le souci de l'hygiène n'est qu'un cas particulier, le plus justifié, de la recherche du niveau de vie ; il suppose et il développe une certaine dose de prévoyance et de calcul, que l'on porte partout et même là où il ne faudrait pas en abuser. D'où l'angoissante difficulté, bien connue de tous ceux qui se sont occupés, si peu que ce soit, mais autrement que sur le papier, du logement populaire : il semble que l'on soit condamné à concilier les inconciliables, il semble que la morale elle-même se dresse contre la morale, ou en tous cas l'hygiène contre la fécondité. La salle de bains ou la chambre d'enfants, faut-il donc choisir ?

Bien des choses ont été faites qui tendaient à remédier à cette situation. Il suffit de rappeler, d'une part, les allocations familiales et l'encouragement national aux familles nombreuses, qui augmentent les ressources et donc le

pouvoir d'achat ou de location des familles chargées d'enfants, et d'autre part les avantages considérables, en matière d'habitations à bon marché, que la loi Loucheur, notamment, accorde aux familles nombreuses. Mais, tout en rendant hommage à ces mesures, peut-on se flatter qu'elles aient rétabli l'égalité entre les familles nombreuses et les autres? Est-il possible de la rétablir?

Voici, à ce sujet, un sondage. Nous l'empruntons au livre de M. l'abbé Henri Moreau (1), *Un essai de politique familiale*, p. 67. Il s'agit de Limoges.

Les Sociétés de Crédit immobilier, constituées pour la mise en vigueur de la loi Loucheur, pouvaient espérer faire une bonne politique familiale. Malheureusement, dans l'ensemble des cas, seule la famille sans enfant ou d'une moyenne inférieure a bénéficié des avantages de la loi. Le prix d'une maison n'a cessé d'augmenter, et le père d'une famille nombreuse, travailleur non spécialisé, ne pouvait ni faire le premier appoint, ni payer l'annuité, même lorsqu'elle était réduite par des subventions de 5 à 15.000 francs.

A Limoges, la Société *Ma Maison* a fait un gros effort, puisqu'elle a consenti 165 prêts qui s'élèvent à 5.539.876 fr. 52. Sur ces 165 prêts, il n'y a eu que 41 subventions pour familles nombreuses. Les statistiques démontrent que la plupart des bénéficiaires sont des familles sans charge. Sur 165 ménages, 35 sont sans enfant, 59 en ont un, 29 en ont deux, soit 123 ménages ayant 117 enfants, ce qui donne une moyenne de 0,95 enfant pour les trois quarts des bénéficiaires. Un quart seulement des familles arrive au chiffre de 164, soit une moyenne de 3,90. La loi Loucheur a multiplié, parmi les fonctionnaires ou employés fonctionnarisés, le nombre des petits propriétaires, mais n'a pas atteint un des buts essentiels qu'elle s'était proposés, servir la famille. On ne peut s'étonner, dans ces conditions, du rôle si effacé que les Sociétés d'Habitations à bon marché ont joué dans une action familiale d'ensemble.

Force est de constater tristement que ces deux biens incontestables que sont la vie saine et l'accession à la pro-

(1) Impr. Guillemot et de Lamothe, Limoges, 1933.

priété, étant beaucoup plus à la portée des familles restreintes, tendent à devenir une prime à la restriction des naissances.

Insistons encore par quelques exemples.

Voici d'abord les confidences d'un homme qui a été pendant plusieurs années, dans une grande ville de province, à la fois secrétaire d'une Société de construction d'habitations à bon marché, et secrétaire du Comité départemental de patronage des habitations à bon marché, chargé entre autres choses de délivrer les certificats de salubrité nécessaires pour obtenir les dégrèvements d'impôts accordés aux constructions nouvelles.

1) L'immense majorité, soit des clients de la Société d'habitations à B. M., soit des candidats aux certificats de salubrité, étaient des époux sans enfants ou des parents de familles très restreintes.

2) Au sein du Comité de patronage, on saisissait nettement deux tendances. Les théoriciens et les techniciens, fonctionnaires, médecins, architectes, étaient enclins à se montrer très exigeants en fait de salubrité et à dire : « A l'exemption d'impôts que nous accordons devraient correspondre des conditions plus rigoureuses que celles que les règlements municipaux imposent au commun des mortels. » A quoi les gens d'expérience sociale répondaient : « Prenez garde, à force d'élever les prix de revient, de rendre les constructions impossibles : n'oubliez pas que la loi est faite pour les *habitations à bon marché.* »

3) Une sous-commission déléguée par le Comité de patronage faisait la visite des immeubles pour lesquels les constructeurs sollicitaient le certificat de salubrité. Elle tombait souvent sur des maisons occupées par des ménages sans enfant. Tenue du logement parfaite, propreté méticuleuse, presque de l'élégance, salubrité incontestable. Plus rarement il s'agissait d'une famille nombreuse.

Le ménage avait sans doute été fait le matin, mais dans l'intervalle on s'était chargé de le défaire. Sur le plancher, la trace de petits pieds crottés ; sur les portes et les murs, la marque de petites mains sales ; les enfants viennent de goûter, et il traîne par terre des miettes de pain et des pelures de pommes. Bref un air négligé qui ne prévient pas. Il faut se raisonner pour se dire que tout cela n'est pas malsain. Seulement tout le monde n'est pas également disposé à ce petit effort. L'architecte — la commission compte un architecte — mesure les pièces. Elles ont le cube d'air réglementaire. Mais le médecin — il y en a un, comme de raison — fait remarquer qu'on trouve deux ou trois lits par pièce. « Ce n'est pas en soi, dit-il judicieusement, mais en fonction du nombre des habitants, que le cube d'air devrait être calculé. » Le moyen de contester cela ! En fin de compte le certificat est accordé, mais en rechignant un peu. Et tout en retournant chez eux, les membres de la commission échangent leurs réflexions : « Pourquoi diable ces gens-là ont-ils tant d'enfants ? » Et l'on agite l'idée d'établir des visites périodiques. Que fera-t-on si les indices de négligence constatés chez la famille X... viennent à s'aggraver, ou si la famille Y... se permet d'avoir encore deux ou trois enfants, qui viendront disputer à leurs aînés la place et l'air ?

Ce qu'on fera ? On fera comme en Angleterre. Il y a quelques années, dans ce pays, la *National Birthrate Commission* ou Commission de natalité a procédé à une vaste enquête sur les causes de la baisse des naissances, très accentuée, alors déjà, chez nos voisins d'Outre-Manche, et de laquelle on s'inquiétait. Les résultats en ont été publiés sous le titre : *The declining Birth-rate and its causes* (1). On s'est, bien entendu, occupé du logement. La

(1) Londres, Chapman and Hall, 1917.

Commission a interrogé entre autres les représentants de deux des principales entreprises de logements à bon marché de la région londonienne : le *London County Council* et le *Guinness Trust*. Ces messieurs ont expliqué qu'ils ont des règlements très stricts contre le surpeuplement. Il ne peut y avoir plus de deux habitants par chambre, deux jeunes enfants comptant pour un adulte. Rien de plus raisonnable, étant donnée la dimension modeste des chambres : pas un hygiéniste qui voudrait critiquer ce souci du cube d'air. D'autres règles, également très sages, sauvegardent la décence en prévenant le mélange des sexes : il faut des chambres distinctes pour les parents, les garçons et les filles. Mais la conséquence? D'abord qu'une famille qui se présente est impitoyablemeut exclue, si elle est trop nombreuse pour le logement qu'elle désire. Ensuite qu'une famille qui s'accroît au delà du chiffre que comporte son logement est invitée à le quitter. Sans doute on applique cette règle avec humanité et bon sens. On donne aux intéressés un délai et, en attendant, un droit de préférence sur les logements plus grands qui viendraient à vaquer dans les immeubles de la Société. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a des familles qu'un enfant de plus fait expulser; et cela non par des « propriétaires répugnants », mais par des philanthropes, désireux et convaincus de faire pour le mieux.

On le voit par ces traits pris sur le vif : bien loin que la lutte contre le taudis et la lutte contre la dépopulation se confondent presque et ne soient que les deux aspects d'une même campagne, il est extrêmement difficile de dresser un programme d'action contre le taudis sans côtoyer le danger de proposer des mesures, excellentes en effet pour l'hygiène, mais très dangereuses pour la natalité. Dilemme duquel ne pourront sortir — à peu près — que des personnes capables d'héberger à la fois deux idées

dans leur tête, et de comprendre qu'on ne serait guère avancé d'avoir une population belle et saine, mais toujours décroissante, si tant est que ce fût possible, mais pas davantage une population nombreuse, mais étiolée, misérable et arriérée. C'est l'esprit de système qui est ici le grand danger. La campagne contre le taudis doit être menée sans relâche, mais avec un sens aigu de la complexité de la vie et le souci constant des répercussions possibles.

Un autre problème est soulevé par le service social. En pratique, les groupements qui se sont efforcés de multiplier les logements populaires : sociétés privées de caractère philanthropique, grandes sociétés industrielles, organismes publics, ont presque toujours envisagé la création, soit de cités-jardins, soit de vastes immeubles à nombreux étages et nombreux appartements. Les avantages de ces solutions sautent aux yeux. Elles sont économiques et permettent de réduire le coût du loyer ou le prix de vente du logement. Et elles facilitent l'installation des services généraux d'éclairage, d'adduction d'eau, de tout à l'égout, de viabilité.

Surtout depuis la guerre, la nécessité de faire grand et vite pour parer à une immense crise ; — les exigences croissantes en fait de confort et d'hygiène ; — la difficulté de trouver et de rémunérer, si modestement que ce soit, les capitaux nécessaires ; — pour toutes ces causes le souci de pourvoir au logement populaire retombe de plus en plus, surtout dans les grandes villes, surtout à Paris, sur les puissantes organisations, plus ou moins officielles, travaillant plus ou moins directement avec l'argent de l'État ou des villes et moins obligées de compter de près. En face d'elles, les entreprises particulières font moins grande figure. Plus d'une parmi celles-ci est dans une

situation difficile, victime notamment de grosses pertes sur les loyers qui ne rentrent pas. Ce n'est d'ailleurs pas déprécier celles qui existent, bien au contraire, que de constater qu'elles étaient beaucoup moins nombreuses qu'il n'eût fallu. Nulle part peut-être la bourgeoisie, hélas! n'a mieux montré son manque de sens social que lorsqu'elle a négligé de prendre en main la question du taudis, au temps où elle aurait pu la résoudre. Aujourd'hui, il ne manque pas de gens, d'un certain côté de l'horizon, qui se félicitent que le peuple doive son logement à l'État, à la collectivité. On devine pourquoi.

De cette concentration des occupants des habitations à bon marché résultent, à côté des avantages qu'on a vus, de sérieux inconvénients. Tenons-nous-en à ceux qui sont de l'ordre moral ou qui y touchent.

Dans son livre, *l'Agonie d'un Monde* (1), Ludwig Bauer a décrit le logement de l'avenir :

> On dispose de tous les progrès de la civilisation... Il est prévu que chaque individu aura droit à tant de mètres cubes d'air. Tout est calculé au plus juste. On ne peut pas se remuer, mais précisément il ne faut pas qu'on puisse se remuer. Cent personnes ou deux mille sont parquées ensemble. Elles ont un toit au-dessus de leur tête, un lit, peut-être aussi de quoi se laver et faire la cuisine, un droit de participation à la fenêtre et aux *water-closets*, dans le mur une excavation où elles conservent un petit nombre d'objets, un coin meublé de quelques chaises, où elles peuvent s'asseoir et bavarder. Mais elles ont, à un degré supérieur encore, la morne habitude de cet entourage, le sentiment que les autres, eux aussi, sont obligés de se serrer de la même façon entre ces murs, et le tourment de cette obligation rend les hommes insupportables les uns aux autres... Chacun d'eux est soumis aux autres, et cependant placé au-dessus comme un surveillant et un policier. L'âme ne peut se réserver ici aucune chasse gardée. Il n'y a place ni pour les souvenirs ni pour les témoignages du passé.

(1) Trad. R. Henry (Bernard Grasset), p. 150.

Ceci est une « anticipation », c'est-à-dire, suivant la loi du genre, l'énorme exagération de certains traits pris dans la réalité d'aujourd'hui. D'accord ; toutefois certaines cités ouvrières — nous ne parlons pas des cités-jardins — donnent un peu cette impression de termitières (1). Ce n'est pas le meilleur cadre pour la vie familiale.

Et les hommes qui y vivent ? Ici les choses ont été si bien décrites par une personne qui les voit de près, par Mlle Elisabeth Dupeyrat, dans des articles récents de la revue *Assistance Éducative et Service Social* (juillet et août 1933), que nous pouvons presque nous borner à citer ou à résumer. Si heureusement choisi que soit l'emplacement de la cité, elle groupe des travailleurs nombreux et très divers dans un lieu qui ne peut être également rapproché de toutes les usines et de tous les bureaux. Il est souvent impossible pour le père de famille de rentrer chaque jour déjeuner à midi. D'où de lourdes dépenses et la tentation du café. Il arrive que la cité elle-même se charge de pla-

(1) Nous lisons dans un rapport de Mlle de Lalieux sur *Les Causes et les Conséquences du Travail professionnel des Mères*, présenté au Congrès international de juin 1933, publié dans *Le Travail industriel de la Mère et le Foyer ouvrier*, p. 27 (Union féminine civique et sociale), les lignes suivantes (elles s'appliquent à des pays étrangers, mais dans ce domaine il n'existe pas de frontières durables) : « Il y a une tendance actuelle basée sur les principes collectivistes et qui consiste (on ne s'en cache guère) à construire des blocs à appartements ou des habitations « minimum », qui, certes, valent en elles-mêmes mieux que le taudis, mais dont l'exiguïté est si grande qu'elles peuvent servir tout au plus aux ménages sans enfant dont l'homme et la femme travaillent au dehors, s'amusent au cinéma, et ne rentrent que pour dormir. L'organisation d'une vie de famille est d'ailleurs impossible, puisque des garderies d'enfants sont installées pour ceux qui, par hasard, s'y seraient égarés. De grandes villes, comme Francfort et Vienne, ont appliqué déjà ce principe, qui nous vient de Russie. »

cer le débit à la portée de ses habitants. Dans celle où Mlle Dupeyrat dépense son activité, il y a une quinzaine de cabarets pour deux cent trente maisons ! — Il est très difficile de faire un choix sérieux parmi les candidats aux logements. Contre certaines recommandations on ne peut rien. Il n'est pas plus facile d'expulser après coup les locataires qui se révèlent indésirables. « Porte à porte, on voit une famille rangée, sérieuse, bien élevée, à côté d'une autre dont la maison, la liberté d'allures et de langage, l'éducation des enfants, indiquent clairement le milieu. » D'où promiscuité dangereuse, dans une vie « presque commune ». « Telle famille, dit Mlle Dupeyrat, que j'estimais tout particulièrement, a quitté volontairement la cité à cause d'un voisinage par trop insupportable. Telle autre maman me confiait dernièrement qu'elle n'osait plus laisser ses enfants jouer au jardin de crainte de mots ou de gestes déplacés de la part des enfants voisins, qu'elle avait surpris un jour en contact équivoque avec les siens. » A côté de cela une autre visiteuse sociale me signale d'admirables exemples de mères de famille qui, non contentes de s'acquitter à merveille de leur tâche propre, trouvent encore le moyen d'exercer sur d'autres mères de leur entourage une influence très puissante et très moralisatrice. Il reste que le mélange est grand, et que la vie de la cité resserre les rapports, pour le mal comme pour le bien. On éprouve la plus grande peine à inculquer à certaines familles des habitudes élémentaires d'ordre, d'hygiène et de propreté. Il y en a pour lesquelles le logement le plus salubre devient rapidement un taudis ; d'autres, malades, qui se refusent à toute hygiène, à toutes précautions, à toute prophylaxie. — Pères et mères enfin sont souvent, d'après Mlle Dupeyrat, de mauvais et de très faibles éducateurs.

C'est justement devant ces évidences que dans beau-

coup de cités ouvrières on a créé un service social, en chargeant des assistantes de visiter les familles, de gagner leur confiance, de les conseiller, de les guider dans l'utilisation, souvent difficile, de lois qui sont faites pour elles, mais forcément compliquées et changeantes, au point qu'elles n'y comprennent rien, de se charger, en leur nom, des démarches requises, bref, disons le mot, de faire leur éducation, hygiénique et morale. Peu de tâches plus nobles et plus utiles s'offrent au dévouement féminin. Il y a là une des idées les plus belles et les plus fécondes de notre temps.

On n'y songeait guère il y a vingt ans. Aujourd'hui on ne concevrait pas un groupe important de logements sans une visiteuse. L'idée a été suggérée, la réalisation très facilitée par la réunion des familles en cités nombreuses. C'est encore un bon côté de ce système à mettre en regard du passif. Mais il y a autre chose ; l'organisation du service social implique, en somme, un aveu : la reconnaissance du fait que le logement salubre n'est pas éducateur et moralisateur par lui-même. Il est une condition nécessaire, mais non suffisante, d'une vie physiquement et moralement saine.

Seulement... Comment sera compris, dans quel sens sera orienté le service social ?

On commence à dire (1) que beaucoup d'assistantes, croyant sincèrement très bien faire, justement frappées d'ailleurs des incontestables défauts de nombreux pa-

(1) Cf. un article d'un médecin, bien placé pour savoir, le Dr R. Duval-Arnould, dans le *Bulletin de l'Union Catholique du Service de Santé* (nov.-déc. 1930) : l'auteur montre comment les divers organismes sociaux, et ceci comprend non seulement l'Etat, mais les œuvres sociales, « se substituent progressivement à la famille, la déchargeant des soins et des soucis, et croient ainsi pouvoir la remplacer ».

rents, au lieu d'éduquer la famille, tendent à se substituer à elle, à se passer d'elle, à lui imposer en quelque sorte leurs solutions : elles organisent par exemple le placement d'enfants à peu près sans consulter les parents et en viennent au point de trouver surannée et presque scandaleuse, faute de vouloir faire l'effort nécessaire pour la comprendre, l'idée que ceux-ci ont des devoirs et des responsabilités à l'égard des enfants qu'ils ont appelés au monde, et par conséquent, non pas des droits *sur* eux — là est l'expression trop elliptique qui prête à un malentendu un peu volontaire — mais le droit de veiller à leurs intérêts. Des côtés les plus divers, on signale cette tendance du service social à éliminer les parents. Les uns s'en félicitent, d'autres le constatent, comme un fait à leur avis inéluctable, d'autres enfin le déplorent. Qui a raison ?

Sans se faire, encore une fois, la moindre illusion sur la valeur d'un trop grand nombre de familles, il est permis d'être de l'avis de ces derniers.

Mais qui l'emportera de ces deux mots d'ordre : *Par et pour la famille*, ou *Sans et au besoin contre la famille* ? Au dernier congrès international du Service social à Francfort-sur-le-Main, ils se sont nettement opposés.

Et en particulier — là est le point auquel on est toujours ramené — quelle attitude prendront les assistantes sociales en face de l'eugénisme néo-malthusien ? Car il faudra bien qu'elles se décident. Elles le rencontreront partout sur leur chemin ; nous avons vu pourquoi.

On notera deux points :

1° Dans la *Tribune libre* du *Petit Démocrate*, du 20 août 1933, Mlle Germaine Chapuis a publié un article sur ou plutôt contre le vote familial :

Quant aux braves gens, y dit-elle, qui s'en vont racontant que le suffrage familial relèverait le niveau de la représentation parle-

mentaire, parce que les familles nombreuses sont les plus morales et les pères de famille nombreuse d'un niveau, à cet égard, supérieur à celui des célibataires ou des pères de peu d'enfants, — ces gens-là, je m'attendris sur leur ingénuité. Il faut vraiment n'avoir jamais quitté la tour d'ivoire d'un cabinet de travail ou de quelque idéal foyer, pour s'imaginer que dans tous les cas fécondité et moralité vont de pair. Que ces doux rêveurs aillent plutôt demander aux travailleuses sociales ce qu'elles en pensent! Les statistiques de ces mêmes visiteuses sociales renseignent, quand on consent à les examiner, sur la valeur morale et physiologique — ce qui compte aussi, lorsqu'on veut, en définitive, travailler pour la race — de certaines familles qui ne sont pas toujours des familles illégitimes. Exceptions? Certes! Toutefois assez nombreuses pour mettre en garde contre le danger des généralisations absolues, génératrices d'illusions.

On peut regretter que Mlle Chapuis n'ait pas montré assez vigoureusement la contre-partie : ce qui se cache d'égoïsme et de vice sous la bonne tenue sociale et la respectabilité extérieure du ménage néo-malthusien (1). Mais ce qu'elle dit est vrai. J'ai reçu, j'ai même publié jadis, des témoignages de prêtres qui sont formels (2). Je serais étonné qu'elle fût démentie par les visiteuses sociales. Et si on la trouve trop dure, qu'on lise la Revue *Assistance Éducative et Service Social*. Celle-ci publie chaque mois sous la rubrique : *La détresse des Familles Nombreuses*, des monographies de familles, rédigées après des enquêtes très sérieuses, avec une chaude sympathie et un très vif et très équitable souci de faire ressortir tout ce que l'on trouve encore de vie morale dans les bas-fonds sociaux. Je connais, et j'ai eu l'occasion, comme directeur de *Pour la Vie*, de recevoir

(1) Sur ces qualités très réelles, cf. l'abbé Dermine, *La doctrine du Mariage Chrétien*, p. 220.

(2) *Religion et natalité*, dans *Revue du Clergé Français*, décembre 1918, janvier 1919.

leurs confidences et d'y répondre ; je connais des personnes de sens social averti et de grande valeur morale, que la lecture de ces enquêtes fait hésiter à condamner le néo-malthusianisme.

A moins donc de principes de morale très solides et d'une ampleur d'esprit qui lui permette de voir tous les aspects du problème, et pour peu qu'elle soit de ces personnes qui décident de tout par une impression, la visiteuse sociale risque d'être séduite par la solution facile : au lieu de lutter contre la misère, prévenons la naissance du misérable.

2° D'autant que cette solution a grande chance de lui être conseillée et peut-être imposée.

Par la force des choses, le service social dépend des conditions qui lui ont donné naissance et permis de fonctionner. Fait pour des groupes nombreux, il tend à être centralisé. L'État commence à le contrôler. De là à diriger, il n'y a pas loin. Une bonne direction ne peut-elle pas décupler les résultats? Mais l'exemple de l'étranger est là. En Allemagne comme en Angleterre, on a vu dans ces derniers temps la législation sociale devenir le prétexte et le moyen d'une propagande en faveur des méthodes anti-conceptionnelles et de la stérilisation. Le prétexte, parce que la méthode paraît bien tentante de réduire les charges sociales très lourdes en diminuant le nombre des bénéficiaires ; le moyen, parce que l'application des lois sociales fournit à un personnel imbu des idées de « réforme sexuelle » mille occasions de les répandre. En Angleterre, les Centres de Protection de la Maternité et de l'Enfance (*Maternity and Child Welfare Centres*) enseignent officiellement le néo-malthusianisme. L'Allemagne était récemment couverte d'un réseau de Bureaux de consultation prénuptiale, qui ne faisaient guère autre chose. La caisse d'Assurances-Maladies de

Berlin subventionnait la propagande néo-malthusienne ; elle calculait froidement qu'elle y gagnait : moins de malades, et, pour commencer, moins d'avortements. Et il ne manquait pas de gens pour exhorter les autres caisses à suivre cet exemple. « C'est leur rôle indiqué », disait-on. Dans quelle mesure tout cela va-t-il changer avec l'avènement de Hitler ? On sait à quel point ses idées sont troubles, et comment il prétend à la fois imposer aux uns la stérilisation, exiger des autres la fécondité, sans jamais être dans la moralité véritable. Qui pèsera le plus, son eugénisme brutal, ou son désir de rendre à l'Allemagne la force du nombre ?

En tous cas il aura montré quelle est la puissance de la propagande, et combien il importe de savoir qui tient les leviers de commande. Tout porte à croire, les signes précurseurs abondent, que ce qui s'est passé à l'étranger se passera chez nous. Les cités d'habitations à bon marché sont un admirable terrain de lutte. Nul doute qu'il ne s'y livre une des phases de la bataille du proche avenir, entre ceux qui opposent l'hygiène à la morale, et ceux qui veulent les concilier.

E. Jordan,
Membre de l'Institut.

Le sens de l'affaire Victor-Serge

Le 8 mars 1933, Victor-Serge était arrêté à Léningrad, emprisonné jusqu'au début de juin et déporté pour deux ans à Orenbourg, sans qu'aucun jugement intervienne, par simple mesure de police administrative. Un acte aussi arbitraire que les illustres lettres de cachet commande ainsi toute cette affaire et explique l'émotion de ceux qui auraient voulu prendre au sérieux les procès de saboteurs étrangers que la justice soviétique organisait avec éclat.

Quel crime contre-révolutionnaire a donc commis ce citoyen soviétique? Écrivain révolutionnaire, Victor-Serge mérite amplement ce titre par sa vie et son œuvre. Né de Russes proscrits à Bruxelles, anarchiste dès quinze ans, il fut condamné à cinq ans de réclusion, lors du procès Bonnot, parce qu'il avait refusé de dénoncer des camarades dont les actes lui répugnaient mais qu'il ne voulut pas livrer. Libéré en 1917, Victor-Serge est typographe à Barcelone quand la Révolution russe éclate : il cherche à regagner son pays, est interné en France, échangé contre des officiers en 1919. Là-bas, Victor-Serge adhère au parti de Lénine, il participe à la lutte révolutionnaire, occupe des postes importants dans l'Internationale Communiste, défend les idées de Trostky, est exclu en 1927 et désormais se consacre à des traductions, à des ouvrages personnels dont les principaux sont : *L'An I^er^ de la Révolution russe*, *Naissance de notre force*, *Ville conquise*, *Littérature et révolution*, etc. Mais la vie lui devenait difficile en Russie : on refusait de l'éditer, on savait sa liaison avec Panaït Istrati, on soupçonnait

son silence accablant à l'égard des staliniens, on l'écartait de tout contact avec l'Occident. Sa femme, née Roussakov (1), devenait malade de ces tourments et de la persécution qui entourait sa famille : elle tentait de se suicider. A deux demandes de passeports pour rentrer en France, il lui était répondu par deux refus sans motif. Finalement, on l'arrêta pour taire sa protestation.

La déportation de Victor-Serge n'est donc pas une exception fatale et ignorée, l'erreur d'un cas isolé. Des démarches furent tentées auprès de l'ambassade soviétique en France. Mais on répondit à Georges Duhamel, Luc Durtain, Léon Werth, Paul Signac, Magdeleine Paz, Henry Poulaille, Marcel Martinet, Charles Vildrac, Firmin Gémier et autres écrivains ou artistes qui sollicitaient une intervention : qu'il fallait deux mois avant d'être renseignés. Les mois s'écoulent. La *Révolution Prolétarienne* proteste et publie les documents que d'autres reproduiront : la correspondance de Victor-Serge avec ses amis de France et le magnifique « testament (2) » politique et humain qui semble à l'origine de la répression criminelle dont il est l'objet :

Sur trois points essentiels, supérieurs à toutes les considérations de tactique, je reste et resterai, quoi qu'il puisse m'en coûter, un objecteur, un non-consentant avoué, net, et qui ne se taira que contraint.

I. — Défense de l'homme. Respect de l'homme. Il faut lui rendre des droits, une sécurité, une valeur. Sans cela pas de socialisme. Sans cela tout est faux, raté, vicié. L'homme, quel qu'il soit, fût-ce le dernier des hommes. « Ennemi de classe », fils ou petit-fils de grand bourgeois, je m'en moque. Il ne faut jamais oublier qu'un être humain est un être humain. Ça s'oublie tous les jours, sous mes yeux, partout; c'est la chose la plus révoltante et la plus antisocialiste qui soit...

II. — Défense de la vérité. L'homme et les masses y ont droit. Je

(1) Panaït Istrati, *L'Affaire Roussakov*, Éditions Rieder.

(2) *La Révolution Prolétarienne*, 54, rue du Château-d'Eau, Paris-X^e^, n° 152 et sq.

ne consens ni au tripatouillage de la littérature, ni à la suppression de toute information sérieuse dans la presse (réduite à un rôle d'agitation). Je tiens la vérité pour une condition de santé intellectuelle et morale. Qui parle de vérité parle de sincérité. Droit de l'homme à l'une et à l'autre.

III. — Défense de la pensée. Aucune recherche intellectuelle, dans aucun domaine, n'est permise. Tout se réduit à une casuistique nourrie de citations. Il a fallu, l'an dernier, que Staline s'en mêlât et fît écrire dans la *Pravda* qu'on a tort de vouloir imposer à la gynécologie les formules marxistes! La peur intéressée de l'hérésie aboutit au dogmatisme bigot le plus paralysant. Je tiens que le socialisme ne peut grandir dans l'ordre intellectuel que par l'émulation, la recherche, la lutte des idées; qu'il n'y a pas à craindre l'erreur, toujours réparée, avec le temps, par la vie même — mais la stagnation et la réaction : que le respect de l'homme sous-entend pour l'homme le droit de tout connaître et la liberté de penser. Ce n'est pas *contre* la liberté de penser, contre l'homme que le socialisme peut triompher, mais au contraire *par* la liberté de penser en améliorant la condition de l'homme.

Malgré la protestation énergique d'intellectuels dont la responsabilité sociale ne s'atténue jamais par une vague confiance dans un parti que l'on ne veut plus discuter, malgré les démarches plus secrètes d'autres intellectuels qui craignent de blesser les susceptibilités de l'U.R.S.S. — comme si la révolution russe était un bloc extérieur à leur vie, quelque grand Tout historique, inhumain et incontrôlable —, le gouvernement de Staline n'a pas encore compris le sens et la portée de cette injure faite aux droits élémentaires de la personne humaine, le discrédit sentimental que la dictature prolétarienne encourt par le fait de son « appareil » bureaucratisé. On raconte maintenant que Victor-Serge serait bientôt « isolé » dans la région de Smara et qu'on lui donnerait même quelque gagne-pain. De toute façon, il reste le fait qu'on n'ose instruire ouvertement un procès contre Victor-Serge ni faire droit à sa demande de passeport. Ce seul fait montre l'équivoque de la situation et condamne le silence de l'hebdomadaire *Monde*, si prompt à

protester de sa liberté à l'égard de tous les partis que M. Barbusse prétend unir dans ses comités de lutte...

Il est dur à certains hommes d'écrire que les intellectuels non-conformistes ignorent en France les mesures arbitraires dont ils seraient victimes en U. R. S. S. Si Victor-Serge avait été un de ces ingénieurs anglais sabotant l'exécution du Plan, on aurait eu plus d'égards à son endroit, là-bas : procès, condamnation, amnistie et libération. Mais puisqu'il s'agit d'un écrivain révolutionnaire en opposition idéologique avec la marche d'une révolution qu'il prétend aimer aussi bien que d'autres, nouvelles recrues du temps où les risques sont passés, la procédure change : des chuchotements calomnieux salissent l'audacieux qui demande raison à son parti d'abandonner ses promesses. La brochure que Marcel Martinet a publiée sur l'*Affaire Victor-Serge* (1) porte en sous-titre : Où va la Révolution russe? Évidemment, son auteur n'a pas prétendu en quelques pages esquisser la portée et le sens de l'U. R. S. S., mais il éclaire le trouble d'un vieux révolutionnaire qui se refuse à tricher avec les hommes et les faits, témoin probe et irrécusable. On pourrait ajouter : le pouvoir soviétique n'agirait-il pas mieux que Mussolini, quand le tribunal d'exception condamne aux îles Lipari Curzio Malaparte, écrivain fasciste cependant, mais dénoncé comme suspect par les services secrets de propagande à l'étranger? Les « communistes » occidentaux s'indigneront de ces allusions blessantes : ils feraient mieux de réfléchir sur le destin des dictatures. Comment peut-on prendre, disent-ils, la défense d'un révolutionnaire contre la dictature prolétarienne? Ils avouent ainsi que le sort des hommes est à la discrétion d'un État contre lequel nul contrôle n'a droit de s'exercer réellement. Du moment que la fiction du « prolétariat » tient le pouvoir politique, les lois scélérates du tsarisme et la Raison d'État changent de valeur, puisque leurs noms se

(1) Marcel Martinet, *L'Affaire Victor-Serge* (Librairie du Travail).

modifient ou sont disparus. Cette hypocrisie hasardeuse, qui se prétend dialectique, ne semblera-t-elle pas absolument injustifiable à ceux qui la professent, désespérante et absurde pour la simple propagande ?

Le sens de cette affaire Victor-Serge dépasse amplement le phénomène d'une erreur bureaucratique, toujours possible. Évidemment, on peut trouver étonnant qu'un ordre de police suffise pour incarcérer à volonté un homme dont les idées et les propos ne plaisent pas. Le souvenir des luttes épiques contre les espions, les gardes-blancs, les armées alliées, les « verts » des soulèvements agrariens, les anarchistes, toutes les nuances de la contre-révolution, couvre encore les procédés sommaires de la dictature menacée et les odieuses mesures préventives que le directoire du Guépéou perpétue. Mais dans les circonstances où la détention arbitraire de Victor-Serge se produisit, l'erreur bureaucratique est plaisante : les protestations publiques, les démarches secrètes à l'ambassade, rencontrent le silence gêné des oppresseurs et leurs procédés d'intimidation. L'arbitraire devient alors une leçon de fait qui découvre un pitoyable cas humain et une mauvaise volonté évidente.

Il me semblerait indigne de vouloir attendrir sur la misère de l'intellectuel révolutionnaire. Brimé pour sa foi, Victor-Serge accepte pleinement la responsabilité d'actes qu'il aurait pu désavouer devant les conséquences tragiques de son attitude. Il y a eu des Zinoview en U.R.S.S... Ici, tant de pseudo-révolutionnaires s'en tiendraient à l'exemple de M. Aragon que le Parquet français poursuivait pour un appel surréaliste au *Front Rouge* (où l'auteur demandait aux ouvriers de faire feu sur Léon Blum et les chefs socialistes) et que des pétitions d'écrivains couvrirent jusqu'à obtenir un non-lieu en sa faveur. L'exemple de Victor-Serge vient charger ces snobs de l'A.E.A.R. et leur rappeler que la dignité personnelle n'a décidément rien de commun avec l'honneur littéraire.

Mais le sens crucial de l'affaire Victor-Serge est de

montrer, dans un fait humain, l'évolution profonde que la notion de liberté effectue en U.R.S.S. Karl Marx prévoyait que le prolétariat, victorieux du capitalisme, créerait « une association où le libre développement de chacun soit la condition du libre développement de tous ». Assistons-nous donc à l'avènement d'une nouvelle *caste* de parias, les intellectuels qui n'acceptent pas de vendre leur conscience de la liberté personnelle? Couramment, les brochures de propagande soviétique exaltent la liberté des travailleurs en U.R.S.S. Dans un documentaire excellent : *Des ouvriers dans leur usine* (1), Léon Moussinac raconte la vie des ouvriers aux chantiers de constructions navales et mécaniques « André Marty » à Léningrad et tente de montrer qu'un homme nouveau — l'*oudarnik*, travailleur de choc — se crée, que cet homme est libre, heureux et en mesure de se développer intellectuellement. Hors de doute, il y a du nouveau en U.R.S.S. Mais ce « nouveau » se réduit à aimer le travail d'usine, à pouvoir étudier la technique industrielle, à améliorer les conditions d'existence et aussi à se sacrifier en faveur de la production qui rendra prospère et respectée l'Union soviétique, dans la certitude que la voie est juste. La « seule liberté vraie » c'est la conscience de la tâche solidaire, rien d'autre. Les brigades de « calcul économique » sont des équipes de tâcherons qui « passent un contrat avec l'administration à qui elles achètent les matériaux nécessaires à la fabrication et à qui elles vendent les pièces une fois fabriquées ». Après l'accélération des « normes » dans la rationalisation, la renaissance du tâcheronnat présentée comme une conquête de l'égalitarisme prolétarien, quel démenti au syndicalisme et même à cette conscience de la solidarité dont Moussinac se montre si fier!

Moussinac parle cependant de la « liberté créatrice » des ouvriers dans la production dont leurs soviets contrô-

(1) Bureau d'Éditions, 132, Faubourg Saint-Denis, Paris-10e.

lent l'accroissement, proposent des améliorations, prennent des responsabilités. On songe fatalement que la religion du Travail se perfectionne : jusqu'ici les patrons demandaient aux ouvriers de suggérer des inventions dans l'usine, et des primes récompensaient leurs bons serviteurs. En U.R.S.S., les primes et les décorations se continuent, mais les ouvriers eux-mêmes se passionnent pour leur esclavage, comme le prévoyait Paul Lafargue. Pas une allusion à la liberté de pensée qui consisterait à évaluer librement l'orientation de la politique générale, l'esprit de la culture et de la civilisation. De l'auto-critique dans les réalisations de l'usine, le droit de dénoncer la direction, le droit de critiquer le logement, la nourriture et la mauvaise qualité des distractions. Mais l'autocritique se fige en respect superstitieux dès qu'il s'agit de prendre une réelle liberté d'esprit.

On exalte le nouvel individualisme russe, celui que M. André Gide a découvert : égalité de départ pour tous. On parle d'une « collaboration qui fait appel à la personnalité de chacun » et des « qualités originales nécessaires à la collectivité », mais on cache que la collectivité est juge absolu de ces qualités et que les réfractaires, les audacieux qui n'acceptent pas la « Ligne », n'ont plus droit à l'expression de leur personnalité. A quoi bon insister sur le fait que des centaines d'anarcho-syndicalistes, des centaines de prétendus trostkystes, sans compter les menchévicks et les démocrates, expient aux bagnes, dans les « isoloirs », sont amenés pratiquement au « suicide » par le retrait de la carte de travailleur qui donne droit au pain et à la vie normale, parce qu'ils n'ont pas « les qualités originales nécessaires à la collectivité » ?

Quinze ans après Octobre 1917, il faut constater que la lutte pour le pouvoir politique continue, souterraine ou à découvert. En outre, le sens de la lutte s'est obscurci aux yeux des travailleurs : la mobilisation permanente pour le Plan absorbe les énergies clairvoyantes qui devaient libérer les ouvriers de l'esclavage économique,

inviter tous ses ouvriers à se développer spirituellement et à conquérir la démocratie réelle dans les mœurs politiques et dans l'expression de la culture. Un monde imprévu se dessine : au nom du prolétariat qui peut bien critiquer le rendement et les modes de production ou même la ligne générale des entreprises, un système d'appareil bureaucratique a pris le cerveau de ce même prolétariat et lui mystifie le sens de son travail, sans aucun respect de la vie intellectuelle et des conditions de liberté nécessaires à l'expression de cette vie. Victor-Serge ne pouvait consentir à ce prodigieux détournement de la révolution prolétarienne : abolition de la condition prolétarienne et libération de l'esprit humain. Le sens des poursuite engagées contre lui jusqu'à la persécution qu'il subit s'éclaire tristement à cette décadence.

Il resterait à chercher pourquoi cette décadence s'est produite. Dès janvier 1928, Victor-Serge avait constaté l'élimination d'une génération par une autre et ses conséquences :

Ceux qui ont fait la révolution sont éliminés par ceux qui montent. La nouvelle génération n'a pas connu la lutte de classes sous ses formes nettes et directes, ni le joug de l'ancien régime; on lui a, au contraire, répété qu'elle était victorieuse, elle finit par le croire, sans avoir le moindre moyen de se rendre compte qu'elle se met ainsi dans l'impossibilité absolue de remporter la victoire sur soi-même qui est la condition de tout progrès. Elle n'a pas fait non plus la guerre civile dont elle ignore les héroïsmes — et les chefs. Tout ce dont nous avons vécu auparavant, l'élaboration difficile et périlleuse des convictions, la trempe du militant par le dévouement et l'effort individuel, le courage d'être en minorité, l'intelligence théorique scrupuleuse, le lyrisme révolutionnaire, lui est étranger. Elle est nourrie d'une science officielle, elle a une mentalité simplifiée, avide et pratique, de parvenu qui veut monter. Elle déforme naturellement au gré de ses intérêts les notions les plus claires, quitte à garder les vieilles étiquettes prestigieuses en y versant un contenu nouveau. Comme les hérédités pèsent, comme le pays est de petite propriété paysanne, comme la pression de l'entourage capitaliste est énorme — on a beau le nier, ce qui est risible —, il

y a là tout un nouveau bourgeoisisme virtuel, latent, plus tout à fait latent, déjà poussant et grandissant parfois, mais infiniment habile à se travestir (1).

Depuis 1928, le travail d'édification socialiste, comme ils disent, a certainement aggravé un bourgeoisisme latent : le lyrisme des chiffres du Plan, la satire contre les sabotages, sont la forme nouvelle d'une culture où il ne demeure du bourgeoisisme que le sentiment d'une fonction technique à bien remplir, réalisant l'*essentiel* selon Staline, « une technique supérieure, un accroissement de la productivité, un abaissement du prix de revient ». Comment la liberté est devenue la seule conscience d'une fonction professionnelle, un sacrifice stoïcien au sort de la communauté sans que ce sacrifice parvienne à dépasser le stade de la production économique, perdant la réalité qu'elle promettait aux hommes? C'est un avertissement grave pour ceux qui n'ont pas la foi dans une dialectique matérialiste chargée de faire la synthèse entre la « réalité » concrète et l' « illusion » spirituelle par une négation toute relative qui ne transcende pas le plan économique. Le mépris des intellectuels et le règne des techniciens vont de pair : les ingénieurs sont autrement précieux à la production et aux pouvoirs que les écrivains et les artistes indépendants, dévoués entièrement à la liberté, à la justice sociale et à la recherche de la vérité, en contradiction vivante avec l'inertie, le mensonge et l'habitude. Que les intellectuels aient souvent préféré l'honnêteté tranquille à cette lutte continue contre la société et contre eux-mêmes, c'est l'excuse de la rupture apparente entre les intellectuels et le prolétariat. Mais le cas de Victor-Serge, justement fidèle à la mission des intellectuels et persécutée pour cette mission même, n'est pas un sacrifice inutile à la cause de l'Esprit.

EDMOND HUMEAU.

(1) Correspondance de Victor-Serge, *La Révolution prolétarienne*, n° 156.

Société des Nations ou politique de Pactes ?

Conversations germano-polonaises ; conversations de M. Litvinof à Washington, puis à Rome, de M. Survich à Berlin, de M. Bénès à Paris ; début des conversations franco-allemandes. Sans compter les nombreuses conversations entre hommes d'État de l'Europe centrale et des Balkans. L'activité politique et diplomatique est donc grande dans cette Europe encore épuisée par la dernière guerre, et qui, voyant se dresser à nouveau le spectre annonciateur de carnages possibles, besogne pour l'exorciser.

Cependant, jamais la paix n'eut tant de zélateurs. *Et dixerunt Pax*... A M. Mussolini, M. Hitler et M. Litvinof font écho. Et les uns comme les autres dénoncent à l'envi les méthodes inopérantes de Genève, ses prudences excessives, voire son pharisaïsme. Si la Société des Nations ne recueille plus leurs faveurs, ce n'est pas qu'elle cherche à instaurer la paix, c'est qu'elle s'y prend mal pour ce faire, disent-ils.

Tout peuple possède le gouvernement qu'il mérite ; le monde eut la Société des Nations qu'il méritait. En dernière analyse, qu'est-ce que la S.D.N.? Une réunion annuelle des représentants des gouvernements, ses membres ; trois ou quatre réunions par an des délégués des grandes puissances, et d'une dizaine d'autres États élus de façon à tenir compte des ensembles continentaux et des groupements régionaux ou linguistiques ; un secrétariat permanent, qui n'est qu'un simple organe d'exécution et non un corps délibérant.

La règle d'unanimité et l'absence de tout pouvoir coer-

citif imposent l'obligation de négocier sans cesse, de louvoyer afin d'arriver à des compromis acceptables pour tous. La Société des Nations, c'est le règne du compromis qui ne satisfait personne. On aurait mauvaise grâce à se plaindre des atermoiements de Genève et de ses solutions floues. Un jour, elle a voulu heurter de front une politique dangereuse pour la paix : celle du Japon ; le Japon donna sa démission. Un autre jour, elle a cherché à résoudre le problème du désarmement ; l'Allemagne donna sa démission.

Les vaincus de la guerre dénoncent son vice congénital : d'être issue des actes juridiques internationaux de 1919. Reportons-nous à la situation politique d'alors ; les peuples frémissaient encore de passion guerrière ; si le Pacte n'avait pas été incorporé au traité de Versailles et aux autres traités de paix, jamais sans doute nous n'aurions eu de Société des Nations. « Alliance de vainqueurs », répète-t-on à satiété en Allemagne, en U.R.S.S., et même en Italie. En vérité, étrange « alliance de vainqueurs » que celle où manque la République américaine initiatrice du Pacte, et qui admet successivement parmi ses membres les pays vaincus, l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie, et, six ans à peine après sa formation, l'Allemagne !

C'était là sans doute le point faible de cette politique. Ouvrir toutes grandes les portes de l'Assemblée, et même du Conseil à une nation dont la dite Assemblée et le dit Conseil tiennent sous tutelle deux territoires — Dantzig et la Sarre — dont une partie du sol est encore occupée par des forces étrangères, dont les armements sont soumis à des limitations sévères, quel étrange et dangereux paradoxe ! Oui, mais, en entrant à la Société des Nations, le Reich souscrivait librement aux vingt-six articles du Pacte, c'est-à-dire aux *vingt-six premiers articles du traité de Versailles*. Il s'engageait, sans contrainte aucune, à

accepter certaines obligations de ne pas recourir à la guerre, entretenir au grand jour ses relations internationales fondées sur la justice et l'honneur, observer rigoureusement les prescriptions du

Droit international, faire régner la justice et *respecter scrupuleusement toutes les obligations des Traités*... (Préambule du Pacte de la Société des Nations.)

Mieux valait, n'est-ce pas? avoir le Reich « dedans », que « dehors »; alors que « dehors » restaient encore deux grands pays, les U.S.A. et l'U.R.S.S. Et « dedans » le climat favorisa l'éclosion de Locarno, confirmation solennelle par l'Allemagne, avec garantie anglo-italienne, de notre frontière d'Alsace-Lorraine; l'éclosion aussi du Pacte mettant la guerre hors la loi, que notre voisine a signé avec une cinquantaine d'autres nations.

J'en conviens, mais l'entrée du Reich à la S.D.N. portait en germe la revendication de l'égalité des droits. A devoirs égaux, droits égaux. Un grand pays ne pourrait souffrir à la fois de dépendre d'un traité scellant sa défaite, et de voir consacrer sa place éminente dans l'aréopage international.

Alors, toute la politique de ces quatorze dernières années n'aurait-elle été qu'une série d'erreurs? en porte-à-faux sur des sanctions issues de la victoire — traité de Versailles — et sur les postulats d'un monde nouveau — Société des Nations — n'aurait-elle su ni faire la guerre ni faire la paix? affaiblissant les vainqueurs en renforçant la position des vaincus, ne sachant ni rester délibérément énergique, ni pratiquer à fond la méthode de collaboration, ni vouloir, ni ne pas vouloir, cette politique, après s'être enlisée dans les marécages de Genève, finirait-elle dans le sang?

Question angoissante, tragique même. Un traité qui n'est plus qu'une façade, un désarmement du Reich qui ne serait plus qu'une farce, malgré l'engagement de « respecter scrupuleusement toutes les obligations des traités », une Société des Nations dont quatre grandes puissances sur sept sont absentes... *Et non erat Pax.*

Le principe de l'équilibre européen, avec son corollaire le système des alliances, nous a valu depuis le XVII[e] siè-

cle des guerres sans nombre. Le principe de la collaboration de toutes les nations du monde sur un pied d'égalité va peut-être nous valoir une guerre plus effroyable encore qu'aucune de celles que nous avons connues. Échec sur échec; que reste-t-il à tenter? peut-on même encore tenter quelque chose.

***

Nous l'avons montré : la collaboration internationale n'a pas été pratiquée *à fond*. L'eût-elle été, qu'elle n'aurait pas nécessairement fait la paix. Entraînés encore par le courant de la guerre *universelle*, les négociateurs du Pacte ont élaboré un système de paix *universelle*. Ils ont oublié que si la guerre jeta tour à tour une partie des pays d'Asie et d'Amérique dans la tourmente, elle eut *une cause européenne*, et se déroula essentiellement *en Europe*. C'était donc à l'*Europe* qu'il fallait d'abord songer. Les règles de la méthode exigent qu'on aille du particulier au général, et non du général au particulier.

En Europe même, le problème dominant était le problème franco-allemand. Certes, on a tenté de le résoudre, mais par la méthode universaliste — combinée d'ailleurs avec celle des alliance : France-Pologne, France-Petite-Entente, ou celle des blocs : bloc revisionniste, bloc antirevisionniste. On a même essayé une *troisième méthode, et c'est peut-être elle qui apportera le salut : celle des pactes de non-agression*. C'est en tout cas la seule qui nous reste aujourd'hui, et dont Locarno donna le modèle.

Au lieu d'opposer à des alliances d'autres alliances, ou d'associer le monde entier à des conventions sans effets pratiques, parce que trop vastes et ne portant pas sur des points précis, le système des pactes bilatéraux de non-agression adopte hardiment la méthode contraire : celle qui consiste à rapprocher les adversaires par des conversations directes et à *les lier non contre un ou des tiers mais contre eux-mêmes*. Il ne s'agit plus de s'entendre

contre quelqu'un, mais de s'entendre *avec* ce quelqu'un ; non plus de s'assurer l'aide de nations le plus nombreuses possible en vue d'un conflit éventuel, mais de *faire disparaître les causes mêmes de ce conflit.*

Déjà des pactes de ce genre ont été signés entre l'U.R.S.S. et ses voisins de l'Ouest : Pologne, Roumanie ; entre la France et l'U.R.S.S. ; entre l'U.R.S.S. et l'Italie. Un pacte est en négociations entre la Pologne et l'Allemagne. Le système s'étend peu à peu à tous les points de friction les plus sensibles de notre continent.

A première vue, il peut sembler superflu d'envisager, après Locarno, la signature d'un nouveau pacte entre la France et le Reich. D'ailleurs les actes de Locarno nous ont coûté l'évacuation anticipée de la Rhénanie ; de quel prix devrions-nous payer un second Locarno ?

Mais la situation n'est plus la même en 1933 qu'en 1925. Une nouvelle Allemagne, qui à bien des égards est plus redoutable que celle de Locarno, demande instamment une conversation sans témoins avec nous. La méthode des conversations bilatérales, la seule qui reste — à part la guerre —, vaut la peine d'être essayée, à condition cependant que l'on cause cette fois-ci en toute franchise, et qu'au lieu de biaiser avec les problèmes, on les aborde de front et les traite avec fermeté et courage.

De ces conversations peut sortir la guerre ; mais il peut en sortir aussi un nouveau pacte, et la Paix.

André-D. Tolédano.

Sur le travail forcé

Qu'un étudiant en droit consacre une thèse de doctorat au travail forcé, comme vient de le faire M. René Mercier (1), c'est un signe des temps. Cela prouve que l'opinion des métropoles commence à s'émouvoir et qu'approche le jour, je ne dirai pas des décisions définitives, mais de solutions un peu moins provisoires que celles prises jusqu'à maintenant. Il est vrai que, par une pudeur un peu saugrenue, le nouveau docteur n'ose pas appeler un chat un chat ni le travail forcé par son nom. Sous prétexte que les mots de travail forcé évoquent faussement les chiourmes et les bagnes, il préfère employer l'expression : travail obligatoire, qui, elle, évoque l'idée de l'obligation purement morale au travail, ce qui s'éloigne certainement plus de la vérité que l'expression précédente. On parle encore mou. Tout de même, ne nous plaignons pas, puisque, si les vocables n'y sont point, la chose y est.

Le travail de M. Mercier est sérieux, bien informé, bien charpenté. L'auteur a tiré le meilleur parti des sources officielles, qu'elles proviennent du B. I. T. ou du gouvernement français. On regrette un peu qu'il n'ait point fait appel à des documents moins connus et plus vivants, avec toute la prudence et la critique nécessaires. Mais on ne saurait tout avoir.

Une première partie expose les modalités actuelles du travail obligatoire aux colonies : régime de la contrainte directe et de la contrainte indirecte. La part faite aux colonies étrangères est un peu réduite, mais tout l'essentiel s'y trouve ; et la synthèse de M. Mercier sera fort utile à tous ceux qui veulent connaître la législation

(1) René Mercier, *Le travail obligatoire dans les Colonies Africaines*. Paris, Larose, éd.

coloniale française. La deuxième partie énonce les principes directeurs d'une politique du travail obligatoire. Elle s'ouvre par deux chapitres remarquables sur la psychologie des noirs et sur les conséquences du travail obligatoire par rapport à la vie de l'indigène. Elle se continue par des considérations toujours intéressantes, mais dont le détail est plus critiquable, sur la limitation du recours au travail obligatoire, sur la protection physique et morale des réquisitionnés et sur l'amélioration du rendement économique du travail. Elle se clôt par une section concernant la protection et l'éducation de la main-d'œuvre. La troisième partie, enfin, est emplie par l'historique, l'analyse et la critique de la Convention Internationale sur le travail forcé.

C'est ici que l'auteur perd pied. Adoptant sans nuances la position du gouvernement français, il fait preuve d'une extrême sévérité pour la Convention et pour l'organisme international dont elle émane. Disons plus : il est nettement injuste. Nous ne pouvons ici entrer dans le détail de son argumentation. Que la convention soit œuvre sans reproches, qu'elle ne gêne pas le gouvernement français aux entournures, nous ne le prétendrons pas. Mais de là à s'opposer à toute ratification, il y a un espace, qu'il vaut mieux ne pas franchir. Où et quand trouvera-t-on une convention internationale qui ne gêne personne? (1) Et M. Mercier semble ne pas s'apercevoir que l'article 26 de la convention laisse aux États la faculté d'une ratification sous réserve, en vertu de l'article 421 de Traité de Versailles.

C'est que M. Mercier — et voilà la cause initiale de ses incompréhensions — donne dans le panneau du travail forcé éducateur. Extrêmement loyal, voire rigoureux dans ses exposés et ses critiques de travail forcé — nous nous plaisons à le reconnaître —, il croit que ces abus sont

(1) Pour une bonne critique de détail sur ce point, voir l'article de M. Joseph Danel, dans la *Chronique Sociale* d'octobre 1933.

essentiellement séparables du régime, lequel, purifié et rectifié, constitue le seul moyen adéquat d'éduquer les indigènes à la pratique du travail. Il présente sa thèse avec modération et intelligence. N'empêche que toute l'histoire et la moindre psychologie lui donnent tort. Pour nous, le travail forcé, même quand nous en admettrons l'emploi, ne sera jamais qu'un pis-aller, une triste nécessité. Seule la liberté, contrôlée et dirigée, est vraiment éducatrice.

M. Mercier se réclame de ma thèse sur le *Droit de Colonisation* — et l'on comprend que je ne puisse l'en blâmer. Mais il eût dû comprendre que les vues qu'on y trouve aboutissent à des positions peut-être voisines des siennes *de facto*, mais diamétralement opposées aux siennes *de jure*.

On regrette d'avoir tant de réserves à faire sur un ouvrage dont beaucoup de chapitres font aimer l'esprit et dont, par ailleurs, la présentation est fort attrayante.

Sed magis amica veritas... Et quand la vérité a des conséquences pratiques d'une telle importance, on ne peut la défendre avec trop d'énergie. La question sociale peut se résumer en la lutte du *sursum* chrétien contre l'immortelle exploitation de l'homme par l'homme. Nous sommes du bon côté.

Joseph Folliet.

DOCUMENTS

Capitalisme et corporation

Nous publions ci-dessous les principaux passages du discours que Mussolini a prononcé le 14 novembre à Rome, à l'assemblée du Conseil des Corporations.

Après avoir marqué que la crise actuelle est une crise du système capitaliste lui-même, une maladie constitutionnelle, il trace un tableau synthétique de l'histoire du capitalisme au XIX^e^ siècle :

Mais avant tout, qu'est-ce que le capitalisme? Il ne faut pas confondre capitalisme et bourgeoisie. La bourgeoisie est autre chose. La bourgeoisie est comme une façon d'être qui peut être grande et petite, héroïque et philistine. Le capitalisme, lui, est un mode spécifique de production, c'est un mode industriel de production. Parvenu à son expression la plus parfaite, le capitalisme est un mode de production de masse pour une consommation de masse, financé en masse par des émissions de capital anonyme, national et international. Le capitalisme est donc industriel, et il n'a pas eu dans le domaine de l'agriculture de manifestations de grande portée.

Il distingue alors dans le capitalisme trois périodes : la période dynamique, la période statique et la période de décadence. La première dure environ quarante ans, entre l'apparition de la machine à vapeur et le percement de l'isthme de Suez :

La sélection dans cette première période de vie du capitalisme est vraiment agissante. Il y a aussi des guerres. Ces guerres ne peuvent être comparées à la guerre mondiale que nous avons vécue. Ce sont des guerres courtes...

Ces guerres, oserais-je dire, excitent dans un certain sens l'économie des nations; et cela est si vrai que, après huit ans à peine, en 1878, la France est déjà de nouveau debout et peut organiser l'Exposition universelle, événement qui fit réfléchir Bismarck.

Ce qui se passa en Amérique, nous ne le qualifierons pas d'héroïque. C'est là un mot que nous devons réserver aux choses d'ordre exclusivement militaire ; mais il est certain que la conquête du Far-West a été dure et difficile, et qu'elle a eu ses périls et ses morts comme une grande conquête.

Cette période dynamique du capitalisme peut être comprise entre l'apparition de la machine à vapeur et le percement de l'isthme de Suez. Quarante ans. Durant ces quarante ans, l'État observe, il est absent, et les théories du libéralisme disent : « Vous avez, vous État, un seul devoir, c'est de faire en sorte que votre existence ne soit même pas sentie dans le domaine de l'économie. Vous gouvernerez d'autant mieux que vous vous occuperez moins des problèmes d'ordre économique. » L'économie, par suite, dans toutes ses manifestations, est uniquement délimitée par le code pénal et par le code du commerce.

Après 1870, c'est la deuxième période et la disparition de la libre concurrence. L'ère des cartels, syndicats, consortium commence. L'orateur en donne une énumération et conclut :

On peut dire qu'il n'est pas de secteur de la vie économique des pays d'Europe et d'Amérique où ne se soient formées ces forces qui caractérisent le capitalisme. Mais quelle en est la conséquence? La fin de la libre concurrence. La marge des bénéfices s'étant réduite, les entreprises capitalistes trouvent que, plutôt que de lutter, il vaut mieux s'accorder, s'allier, se fondre, pour se partager les marchés et se répartir les bénéfices. La loi même de l'offre et de la demande n'est plus un dogme, car à travers les cartels et les trusts on peut agir et sur la demande et sur l'offre : enfin cette économie capitaliste

coalisée, trustée, se tourne vers l'État. Que lui demande-t-elle ? Une protection douanière.

Voici enfin la troisième période :

Après la guerre et en conséquence de cette guerre, l'entreprise capitaliste s'hypertrophie (*s'inflaziona*). L'ordre de grandeur de l'entreprise passe du million au milliard. Les constructions dites verticales, vues de loin, donnent l'impression du monstrueux et du babélique. Les dimensions mêmes de l'entreprise surpassent les possibilités de l'homme. Jusque-là c'était l'esprit qui avait dominé la matière, maintenant c'est la matière qui ploie et soumet l'esprit. Ce qui était physiologique devient pathologique, tout devient anormal.

Deux personnages — car dans toutes les affaires humaines des hommes représentatifs surgissent à l'horizon — deux personnages peuvent être identifiés comme les représentants de cette situation : Kreuger, l'allumettier suédois, et Insull, l'homme d'affaires américain. Avec la vérité brutale qui est dans nos habitudes de fascistes, ajoutons qu'en Italie également il y a eu des manifestations du même genre, mais, dans l'ensemble, elles n'ont pas atteint ces cimes.

Arrivé à cette phase le super-capitalisme tire son inspiration et sa justification d'une utopie : l'utopie de la consommation illimitée. L'idéal du super-capitalisme serait une standardisation du genre humain, du berceau à la tombe.

Le super-capitalisme voudrait que tous les hommes naquissent avec la même taille, de façon à pouvoir faire des berceaux standardisés ; il voudrait que les enfants désirassent les mêmes jouets, que les hommes allassent vêtus du même costume, qu'ils lussent tous le même livre, qu'ils aimassent tous les mêmes films au cinéma, que tous enfin désirassent la même petite cinq-chevaux.

Ce n'est pas par caprice, c'est dans la logique des choses, car c'est seulement de cette façon que le super-capitalisme peut établir des plans.

Quand l'entreprise capitaliste cesse-t-elle d'être un fait économique ? Quand ses dimensions l'amènent à devenir un fait social. Et c'est le moment précis où l'entreprise capitaliste, dès qu'elle se trouve en difficulté, se précipite dans les bras de l'État. C'est le moment où commence et devient toujours plus nécessaire l'intervention de l'État. Et ceux qui l'ignoraient la recherchent anxieusement. Nous en sommes à ce point : si, dans toutes les nations d'Europe, l'État s'endormait vingt-quatre heures, cette parenthèse suffirait pour déterminer un désastre. Désormais, il n'y a aucun domaine économique où l'État ne doive intervenir. Si nous voulions céder — pure hypothèse — à ce capitalisme de la dernière heure, nous arriverions directement au capitalisme d'État qui n'est autre que le socialisme d'État renversé. Nous arriverions, d'une façon ou d'une autre, à la fonctionnarisation de l'économie nationale !

Telle est la crise du capitalisme. Mais elle prend une forme spéciale en Europe :

L'Europe n'est plus le continent qui dirige la civilisation humaine. Telle est la constatation dramatique que les hommes qui ont le devoir de penser doivent faire devant eux-mêmes et devant les autres. Il y a eu un temps où l'Europe dominait le monde, politiquement, spirituellement, économiquement. Elle le dominait politiquement à travers ses institutions politiques. Spirituellement par tout ce que l'Europe a produit avec son esprit au cours des siècles. Économiquement, parce qu'elle était le seul continent fortement industrialisé. Mais au-delà de l'Atlantique s'est développé la grande entreprise de l'industrie et du capitalisme. En Extrême-Orient, il y a le Japon qui, après avoir pris contact avec l'Europe durant la guerre de 1905, avance à grandes étapes vers l'Occident.

Après avoir souligné le caractère propre de la crise en Italie, Mussolini ajoute :

L'Italie, à mon avis, doit demeurer une nation à écono-

mie mixte, avec une forte agriculture, qui est la base de tout. Et cela est si vrai que le petit réveil des industriels qui s'est produit ces derniers temps est dû, selon l'opinion unanime des gens compétents, aux récoltes satisfaisantes de l'agriculture, ces dernières années. L'Italie doit avoir d'autre part une petite et une moyenne industrie saines, une banque qui ne spécule pas, un commerce qui remplisse son rôle irremplaçable, lequel est d'apporter rapidement et rationnellement les marchandises aux consommateurs.

Mais voici le point capital et l'apport positif de son discours. Il s'agit de la corporation :

L'État et la corporation. — Dans la déclaration que j'ai présentée hier soir, la corporation était définie telle que nous l'entendons et voulons la créer; ses objectifs y sont également définis. Il y est dit que la corporation est faite en vue du développement de la richesse, de la puissance politique et du bien-être du peuple italien. Ces trois éléments se conditionnent l'un l'autre. La force politique crée la richesse, et la richesse renforce à son tour l'action politique. Je voudrais appeler votre attention sur l'autre objectif : le bien-être du peuple italien. Il est nécessaire qu'à un moment donné les institutions que nous avons créées soient directement senties et éprouvées par les masses comme des instruments grâce auxquels ces masses améliorent leur niveau de vie. Il faut qu'à un moment donné l'ouvrier, le travailleur de la terre puisse se dire à lui-même et dire aux siens : Si aujourd'hui je vis effectivement mieux, cela est dû aux institutions qu'a créées la révolution fasciste.

Dans toutes les sociétés nationales, il y a une misère inévitable. Il y a un pourcentage de gens qui vivent en marge de la société : des institutions spéciales s'occupent d'eux. Mais ce qui doit angoisser notre esprit, c'est la misère des hommes sains et valides qui cherchent avec acharnement et en vain du travail. Mais nous devons vou-

loir que les ouvriers italiens, qui nous intéressent en qualité d'Italiens, d'ouvriers et de fascistes, sentent que nous ne créons pas des institutions simplement pour donner forme à nos schémas doctrinaux, mais que nous créons des institutions qui doivent donner à un certain moment des résultats positifs, concrets, pratiques et tangibles.

Je ne m'arrête pas à la tâche de conciliation, que la corporation peut remplir, et je ne vois aucun inconvénient à la mise en pratique de sa tâche consultative. Déjà actuellement, toutes les fois que le gouvernement doit prendre des mesures d'une certaine importance, il fait appel aux intéressés. Si demain la chose devient obligatoire pour des questions déterminées je n'y vois rien de mal, car tout ce qui rapproche le citoyen de l'État, tout ce qui le fait entrer dans l'engrenage de l'État est utile aux buts sociaux et nationaux du fasciste.

Notre État n'est pas un État absolu, et moins encore absolutiste, éloigné des hommes et uniquement armé de lois inflexibles, comme les lois doivent l'être. Notre État est un État organique, humain, qui veut adhérer à la réalité de la vie.

... Mais le paragraphe qui a le plus passionné cette Assemblée est celui qui entend donner au conseil national des corporations des pouvoirs législatifs. Quelques-uns, anticipant sur le temps, ont déjà parlé de la suppression de la Chambre des députés actuelle. Expliquons-nous.

... Il est parfaitement concevable qu'un conseil national des corporations se substitue totalement à la Chambre des députés actuelle. La Chambre des députés ne m'a jamais plu. Au fond cette Chambre des députés est un anachronisme jusque dans son titre, c'est une institution que nous avons trouvée, et qui est étrangère à notre mentalité, à notre passion de fascistes. La Chambre présuppose un monde que nous avons démoli : elle présuppose plusieurs partis, et elle présuppose souvent et volontiers l'attaque à la diligence ministérielle. Du jour où nous avons annulé la pluralité des partis, la Chambre des

députés a perdu la raison essentielle qui lui avait donné naissance. Dans leur quasi-totalité les députés fascistes ont été à la hauteur de leur foi, et il faut croire que leur sang était particulièrement sain, car il ne s'est pas corrompu dans ces milieux où tout respire le passé. Tout cela aura lieu prochainement, nous ne sommes pas pressés. L'important est d'établir le principe, du principe se déduisent les conséquences fatales.

Quand, le 13 janvier 1923, fut créé le grand Conseil, les gens superficiels auraient pu penser : On vient simplement de créer un nouvel organisme. Non, ce jour-là fut enterré le libéralisme politique.

... Aujourd'hui nous enterrons le libéralisme économique.

La corporation joue sur le terrain économique comme le grand Conseil et la milice jouèrent sur le terrain politique. Le corporativisme est l'économie disciplinée et par conséquent contrôlée, car on ne peut penser à une discipline sans un contrôle. Le corporativisme dépasse le socialisme et dépasse le libéralisme, il crée une nouvelle synthèse. Un fait est symptomatique, un fait sur lequel on n'a peut-être pas suffisamment réfléchi, et c'est que la décadence du capitalisme coïncide avec la décadence du socialisme ! Tous les partis socialistes d'Europe sont en miettes! Je ne parle pas de l'Italie, ni de l'Allemagne, je parle aussi des autres pays. Je ne dis pas que les deux phénomènes étaient conditionnés par un point de vue strictement logique ; pourtant il y avait entre eux une simultanéité d'ordre historique. Voilà pourquoi l'économie corporative naît à un moment historique déterminé, au moment où les deux phénomènes concomitants, capitalisme et socialisme, ont déjà donné tout ce qu'ils pouvaient donner. De l'un et de l'autre nous héritons ce qu'ils avaient de vital. Nous avons repoussé la théorie de l'homme économique, repoussé la théorie libérale, et nous nous sommes cabrés toutes les fois que nous avons entendu dire que le travail est une marchandise. L'homme économique n'existe pas, il existe l'homme intégral qui

est politique, qui est économique, qui est religieux, qui est saint, qui est guerrier.

Nous faisons aujourd'hui à nouveau un pas décisif sur la route de la révolution.

... Posons-nous, pour terminer, la question que voici : le corporativisme peut-il être appliqué dans d'autres pays ? Il faut nous poser cette question parce qu'on se la pose dans tous les autres pays, partout où on étudie et où on s'efforce de comprendre. Il n'est pas douteux, que, vu la crise générale du capitalisme, des solutions corporatives s'imposeront partout, mais pour réaliser le corporativisme plein, complet, intégral, révolutionnaire, trois conditions sont nécessaires. Un parti unique grâce auquel, à côté de la discipline économique, entre en action également la discipline politique, et qu'il y ait au-dessus des intérêts divergents un lien qui unisse tout le monde : une foi commune. Ce n'est pas suffisant. Il faut, outre le parti unique, l'État totalitaire, c'est-à-dire l'État qui absorbe en soi pour les transformer et leur donner toute leur puissance, toute l'énergie, tous les intérêts, toutes les espérances d'un peuple. Ce n'est pas encore suffisant. Troisième et dernière condition, la plus importante : il faut vivre une période de très haute tension idéale.

Nous vivons cette période de haute tension idéale. Voilà pourquoi, degré par degré, nous donnerons force et consistance à toutes nos réalisations, voilà pourquoi nous traduisons en faits toute notre doctrine.

Comment nier que notre période fasciste soit une période de haute tension idéale ? Personne ne peut le nier. Voici venu le temps où les armes ont été couronnées par la victoire. Voici maintenant le temps de rénover les institutions, de régénérer la terre, de fonder les cités.

A TRAVERS LES REVUES

Travail et prolétariat

Dans son numéro de novembre, **Esprit** publie un chapitre de *La Révolution nécessaire*, le dernier livre auquel travailla Arnaud Dandieu.

Une simple étude politique ou économique, donc purement technique, ne pourra résoudre la crise actuelle : elle soulève un problème autrement grave, un problème humain.

Toute solution purement technique, donc abstraite, ne peut prétendre à une efficacité durable; seules seront donc vraiment durables et efficaces les solutions portant sur des domaines communs à l'économique et au spirituel et en premier lieu sur le domaine du travail.

Le point de vue sous lequel sera étudié le travail s'impose donc :

Il s'ensuit que l'étude du travail, que nous devons aborder, doit être avant tout psychologique ou humaine, avec tout ce que cela comporte d'irrationnel. Nous chercherons à réintégrer le travail dans la totalité de l'activité humaine. Au lieu d'envisager simplement ses résultats ou ses produits, c'est la nature même de l'effort ou de la peine que nous étudierons; c'est elle qui nous dictera les solutions possibles au problème du chômage, problème plus spirituel que matériel ou technique.

Il ne s'agit point de juger l'homme d'après son travail, mais bien au contraire de déterminer la valeur du travail par la vraie nature de l'homme. Cette nature, Dandieu ne la voit ni dans la fabrication ni dans la connaissance, mais dans l'acte et dans la création :

A l'*homo faber* bergsonien, homme ouvrier et laborieux que M. Tilgher prend pour l'homme réel, nous n'opposerons certes pas

l'*homo sapiens*, le penseur théoricien, l'intellectuel de l'idéalisme classique, mais l'*homo agens*, l'homme en action, l'homme créateur.

Aussi ne saurait-il être question d'une religion du travail. En parler, c'est afficher un grossier matérialisme, ou, plus souvent, confondre dans ce mot « travail » deux notions qui demandent à être distinguées et même opposées :

Les conditions historiques relatives à l'évolution du travail sont d'ordinaire viciées par un malentendu ; on néglige de définir précisément le travail. On néglige aussi de distinguer entre les diverses formes du travail, entre le travail-besogne et le travail-créateur.

Il est bien entendu que ces deux formes d'activité se compénètrent en toute œuvre humaine, et cependant elles s'opposent radicalement :

Mais du fait que dans presque tous les actes de l'homme un certain résidu technique coexiste ainsi avec les facultés créatrices, il ne s'ensuit pas que la différence de nature entre ces deux formes d'activité humaine ne soit pas absolue. Entre le travail servile et l'activité créatrice au contraire, il y a un *seuil*, une différence de nature, qui sentimentalement ne peut être ignorée.

De cette opposition qui est une véritable loi : *la loi dichotomique*, découlent deux conséquences :

La première est que ce travail quantitatif, où nous avons vu comme le déchet de l'activité humaine, devient de plus en plus machinal, homogène et abstrait. La seconde est l'élimination de plus en plus complète et de plus en plus rapide, du moins dans le domaine de l'industrie proprement dite, des formes intermédiaires entre le travail quantitatif et l'activité créatrice.

Et ce sont précisément ces formes intermédiaires qu'il nous faudrait créer plus nombreuses, afin d'étendre ces zones où l'ouvrier participe à la joie de l'œuvre totale. Sans doute,

celui qui connaît la joie de bâtir, ce n'est pas le maçon, mais l'architecte.

Mais dans une même œuvre *il y a plus d'un architecte* ; ou plutôt les auxiliaires, jusqu'à celui qui transporte *ce* matériau et non point un autre, peuvent deviner dans la matière manipulée le but de leur activité et se réjouir de la beauté de l'œuvre totale :

En réalité, dans la hiérarchie du travail qui va du travail indiffé-

rencié au travail créateur, du travail du manœuvre à celui de l'ingénieur, il est une zone où l'ouvrier, sans cesser d'exécuter en fait un travail parcellaire, participe cependant à l'ensemble ou à la totalité de l'œuvre. C'est justement dans cette zone, que l'on pourrait appeler *zone de communion professionnelle*, que se réfugie aujourd'hui l'esprit de l'artisanat; c'est cette communion d'essence corporative qui a fait les cathédrales, et qui donne aujourd'hui encore, en dépit de tous les déchirements de notre société, naissance à tant de grandes œuvres sans signature (avions, navires, voies ferrées) qui font oublier par moment les affreuses tares de notre industrialisme.

Car tout l'effort de notre temps a été de détruire cette activité équilibrée, au moins partiellement, et de la remplacer par un travail parcellaire, dont les effets sont funestes de quelque côté que l'on regarde :

Du côté créateur, le travail de laboratoire, qui devrait être le plus personnel et le plus libre, tend au contraire à devenir tributaire de l'entrepreneur ou de l'État... Et du côté de l'ouvrier, comme du côté de l'ingénieur, le désordre actuel empêche de tirer le bénéfice essentiel des inventions techniques.

Pour remédier à cette étrange situation et à cette crise grave, il faut nous proposer quatre buts :

1° Supprimer la condition prolétarienne, ce qui en termes humains signifie supprimer des destinées consacrées entièrement à un travail abêtissant et borné;

2° Remplacer le plus possible la main-d'œuvre humaine disqualifiée par la machine, ce qui assure le libre jeu de la loi dichotomique, au point de vue de l'économie de l'énergie;

3° Rattacher de plus en plus le travail technique ou artisanal au travail créateur dans le cadre des corporations, ce qui assure le libre jeu de la loi dichotomique au point de vue de la libération du travail créateur. Au lieu de prolétariser le laboratoire, il faut rendre à la corporation son caractère spirituel;

4° Organiser une force de travail indifférencié assez souple et homogène pour pouvoir être utilisée proportionnellement aux besoins, sans provoquer ni chômage ni disette de main-d'œuvre.

En lisant ces pages, on entrevoit la pénétration et la force de distinction apportées par l'esprit de Dandieu dans cette étude, et du même coup la perte que nous avons pu faire au jour de sa mort. Mais parce que nous pensons que la parution de cet ouvrage sera une date dans l'élaboration d'une théorie du

travail, nous nous devons de dire nettement que cette nouvelle doctrine demande à être achevée par une vision plus chrétienne de la destinée humaine.

C'est une vue pénétrante — aux conséquences sociales infinies — d'avoir nettement distingué les deux éléments du travail : *peine* et *création* ; mais il faut ajouter que leur rencontre en toute œuvre humaine est nécessaire : c'est un fait que l'homme n'est pas pur esprit, mais esprit incarné et qu'en conséquence toute action entraîne une souffrance, sous la réaction de la matière ; et en outre notre foi nous enseigne que nous vivons dans l'état de péché depuis la faute d'Adam, et qu'il nous a été dit : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.

Mais que l'on y prenne bien garde : le dogme du péché originel doit faire naître en nous plus de joie que de tristesse. Car s'il nous a mérité la peine de pâtir sous le choc en retour de la nature qui se défend contre notre action, s'il l'aggrave même, il n'en est pas la raison d'être radicale : l'aspect douloureux de tout travail vient de ce que notre âme humaine est plongée dans la matière. Et si l'Église nous rappelle que c'est là une peine, du même coup elle nous dit que l'amour de notre créateur voulait et veut encore nous en dispenser ; seulement désormais le remède ne sera pas totalement trouvé ici-bas : il nous faut regarder au delà.

Ce serait stupidité de voir dans ce rappel un découragement et de redire l'infamie : La religion est l'opium du peuple. Encore moins devons-nous ménager nos efforts, si nous savons que l'enjeu de notre combat terrestre n'est plus temporel mais, en exacte vérité, éternel : cette béatitude infinie qui achève notre vie humaine réclame ici-bas au moins l'éveil de l'esprit. Jamais un chrétien ne peut accepter qu'un seul de ses frères ait vie si dure que cette naissance lui soit interdite.

Mais en même temps l'Église apprend à l'ouvrier le plus humble à découvrir dans la tâche même qui l'accable l'assurance d'un épanouissement prochain : il savait déjà que cette peine n'est que passagère ; et le Christ est venu lui dire que son Dieu a voulu connaître sa misère au point d'avoir besoin de gagner, comme lui, au jour le jour, sa nourriture et celle de sa mère. Non, le Christ ne diminue pas.

Il ne diminue pas parce qu'il permet de vivre dans le tra-

vail le plus méprisé et le plus accablant cette vie qui est la vraie vie de l'âme et la vraie vie de l'homme : la connaissance et l'amour des réalités divines. Et ici, la pensée de Dandieu ne demande pas seulement à être achevée, mais aussi corrigée. L'homme n'est pas l'*homo faber*, nous en sommes d'accord, et si l'on entendait par sagesse la pure intellectualité abstraite, nous accorderions aussi qu'il n'est pas l'*homo sapiens*, mais en aucune façon il n'est d'abord l'*homo agens*. Car pour agir, il faut être, et Dieu lui-même, qui est cependant son Action, vit en lui-même avant de répandre sa richesse. Mais l'homme, c'est à un second titre qu'il doit connaître et aimer avant d'agir : en lui-même, il n'est rien et il doit recevoir d'un autre, de son Dieu, connu et possédé, son achèvement. Le primat de notre contemplation découle aussi de notre pauvreté.

Telles sont, sans doute, les raisons des réserves faites par Mounier en tête de cet article. Remercions-le de l'avoir publié quand même : cette remarquable étude en valait la peine ; et quant aux erreurs qui nous ont fait protester, nos amis d'*Esprit* et de l'*Ordre Nouveau* savent que nous leur reconnaissons le droit de se tromper à une époque où la réflexion énergique qui nous est demandée entraîne nécessairement des erreurs. Et sans être toujours d'accord avec eux, on peut estimer, comme nous le faisons, que leur effort, s'il ne s'achève pas toujours dans une pensée chrétienne, l'indique le plus souvent dans son prolongement.

Memento

L'Illustration, 9 décembre. — Ludovic Naudeau, *La France devant l'énigme allemande.* — Frédéric Hirth, *Le chancelier Hitler devant l'« énigme française ».*

Dossiers de l'Action populaire, 10 décembre. — J. Catry, *La philosophie de l'influence sociale d'après Gabriel Tarde.*

Rivista internazionale di scienze sociali e discipline ausiliarie, novembre. — Agostino Gemelli, *Capitalismo e corporativismo.*

La vie socialiste, 25 novembre. — *Une très importante session du conseil général du parti ouvrier belge. — L'exposé et le plan du travail d'Henri de Man.*

LES LETTRES ET LES ARTS

M. BORDERIE. *Salavin à la recherche du salut.*

Un personnage émouvant et piètre, ce héros de Duhamel.

« Tel que je suis et pourtant tel que je ne m'accepte pas. »

« J'accepte avec un calme désespoir de n'être pas ce que je suis. »

C'est tout le chemin de cette âme. Une vie ratée pour ne s'être point perdue en Dieu.

DANIEL-ROPS. *Hors de France.*

— Chantiers américains.
— Quand Israël n'est plus roi.
— Saint Bernardin de Sienne.

PAUL CATRICE. *Orient et Occident.*

Quelques essais psychologiques sur les mariages exotiques...

HENRI GOUHIER. *Théâtre.*

La « Polka des chaises ».

B. M. *Disques.*

Violon, pianos, violoncelle, cloches, chorale du Plateau Central et... pédophonie.

A travers les revues.

France et Barrès. — Pour que les enfants restent artistes. — La ligne de cœur.

Salavin à la recherche du salut

Je ne suis pas absolument sûr que Georges Duhamel voie dans cette recherche l'attitude essentielle de son Salavin (1). A vrai dire, je ne me le suis pas sérieusement demandé. Salavin est une création de bon aloi, et comme tel il a sa vie propre. Il vient à nous, c'est à nous qu'il se confesse un soir d'abandon, il est ce compagnon de travail qui nous a si longtemps intrigué, nous avons laissé bavarder ses amis, nous nous sommes assis un instant entre sa mère et Marguerite. Il est lui et il est un peu tous les hommes que nous avons rencontrés ; il est un homme, un pauvre homme à la recherche du salut, et c'est là ce qui donne aux volumes qui racontent sa vie cette étonnante densité. Faits humbles, retentissements infinis, c'est l'épopée de Salavin, riche de sens, poignante, parce que dans le lecteur elle atteint essentiellement l'homme et la quête et le tourment qui sont spécifiquement siens. Vivre quelques heures avec Salavin c'est enrichir la connaissance qu'on peut avoir de l'âme humaine, c'est éclairer ses souvenirs, ses observations, mille choses vues et entendues puis oubliées et qui avaient besoin de cette lecture pour porter tous leurs fruits. Rendons-

(1) *Confession de Minuit*, *Deux Hommes*, *Journal de Salavin*, *Le Club des Lyonnais*, *Tel qu'en lui-même*, par Georges Duhamel (Mercure de France).

en grâce à l'auteur, qui nous fit là un don merveilleux, rendons-lui grâce même si la conclusion qui s'imposera peu à peu à nos esprits n'est pas la sienne. Serait-il le premier qui, pensant nous donner beaucoup, nous donne infiniment davantage ?

Dès les premiers pas que nous faisons en compagnie de Salavin, une conviction s'impose à nous : avec la connaissance aiguë qu'il a de lui-même, connaissance d'ailleurs orientée dans un seul sens, celui de ses faiblesses, il ne peut pas vivre si quelque chose ne vient pas le relever à ses propres yeux d'une manière totale, profonde, irréfutable, si quelque chose ou quelqu'un ne vient pas le sauver. Rien de plus net que cette affirmation de son Journal : « Tel je suis et, pourtant, tel je ne m'accepte pas. Je ne prends pas mon parti d'être Salavin pour l'éternité. Il faut que l'on m'aide et que ça change. » Toute son aventure est dans ces quelques lignes. Toute la nôtre. Toute celle de l'être humain qui, placé en face de sa misère avec une cruelle lucidité et n'apercevant rien de sa grandeur, ne peut pas vivre si quelque secours ne lui est apporté. Mais d'où lui viendra-t-il? Où le cherchera-t-il ? La recherche de Salavin est ardente, ingénieuse, inlassable, vaine. Le salut, il ne le trouve ni dans le meilleur de lui-même, ni dans l'amour, ni dans l'amitié, ni dans l'action, ni dans le sacrifice de sa vie. Il ne pourrait le trouver qu'en Dieu, et dans l'épopée de Salavin il n'y a pas Dieu parce qu'il n'y a, monstrueusement, que lui-même. Salavin ne peut penser la seule chose qui le sauverait : « Tel que je suis, mais avec Vous. »

* * *

L'histoire de Salavin est heureusement composée, d'ail-

leurs sans aucune raideur. On peut dire, en gros, que *Confession de Minuit* est une présentation fort complète du personnage et par là même une démonstration de son impuissance à vivre. Les autres volumes sont le récit de ses tentatives pour trouver le salut : tentative de l'amitié (*Deux hommes*), de la sainteté (*Journal de Salavin*), de l'action (*Le Club des Lyonnais*), du sacrifice (*Tel qu'en lui-même*).

Si nous voulons comprendre l'impuissance à vivre dans laquelle se débat Salavin, l'ingéniosité, la force et l'échec de ses tentatives, il nous faut d'abord le bien connaître.

D'autant que quelques-uns de ces traits, amoureusement mis au jour, et longuement contemplés et méditésés par lui, aboutissent à la manie, à ce qu'on pourrait appeler, d'un mot juste mais peut-être un peu fort, « les maladies » de Salavin.

Il est bien évident que le portrait de Salavin n'est achevé qu'au dernier volume ; cependant le plus grand nombre des traits de son caractère et les traits essentiels, c'est dans *Confession de Minuit* que nous les trouverons, sans nous interdire, bien entendu, d'aller chercher dans les autres volumes telle précision, telle touche plus subtile qui nous donnera du personnage une vue plus nette et plus sûre.

Après une de ses crises de bizarrerie — il n'a pu résister à la tentation de toucher du doigt l'oreille de son directeur qui l'a pris pour un fou — Salavin perd sa place d'employé de bureau. *Confession de Minuit* est le récit de sa vie pendant les mois qui suivent. Vie d'engourdissement, de recherches, de déceptions, de dégoûts, traversée de quelques élans, et, surtout, immense saoûlerie de lui-même, débauche d'introspection, enfoncement goulu dans le sentiment de sa propre déchéance, de son incommensurable indignité. Comme sa mère lui

propose d'épouser leur voisine, Marguerite, qu'il aime d'ailleurs, Salavin quitte la maison et erre dans Paris depuis trois jours quand s'achève le livre.

Salavin est avant tout un hyper-sensitif. Sa sensibilité fonctionne comme une balance de précision qui serait devenue folle. Une ombre l'émeut, une allusion l'affole le plus petit événement le jette pour de longs jours dans la honte ou dans l'exaltation. Et c'est un humble, un pauvre ; il vit avec sa mère dans un tout petit appartement de la rue du Pot-de-Fer ; il est employé dans un bureau, puis ayant perdu sa place il fait les mille lassantes démarches qui pourraient lui en procurer une autre. Peut-on imaginer situation meilleure pour souffrir et une meilleure occasion de martyre pour une sensibilité aussi délicate ? On imagine aisément les mille et une petites choses qui tout au long de ces tristes jours viennent irriter Salavin et le remplir d'amertune. Le moindre incident provoque le frémissement, le coup au cœur qui prélude au drame, puis tout est envahi et la tempête intérieure fait rage pendant de longues heures, tandis que Salavin hagard et torturé erre à travers les rues de la Montagne Sainte-Geneviève ou le long des quais, en proie à lui-même. Tout ce qui pénètre dans cette âme y devient démesuré. Il n'en paraît à peu près rien au dehors, et cette contrainte augmente encore le bouleversement intérieur. Dans cet esprit entièrement occupé de lui-même il n'y a jamais de repos. La tension, l'usure, sont extrêmes. Aux crises succèdent les abattements, les mortelles langueurs, les rêveries informes qui sont la seule détente. Cet homme, si extraordinairement sensible, manifeste peu d'impatience. Il n'y a là aucune contradiction, mais au contraire une terrible logique. Salavin n'a que des colères avortées. Il se monte et lui-même sent confusément que c'est artificiel. Ces fureurs n'aboutissent pas. Il s'en

accuse comme d'une lâcheté et conclurait volontiers toutes ses crises du même accent découragé : « *Au dernier moment je n'en eus pas le courage.* » C'est qu'en réalité la vie intérieure est son seul champ d'action : c'est là que le drame se joue tout entier. Les hommes ou les choses ne sont jamais que le prétexte de ses émotions : la cause profonde c'est toujours son propre cas. Plus encore que dans ses colères cela est frappant dans ses affections. C'est ainsi qu'il peut faire, en parlant de la jeune fille qu'il aime, cet étonnant aveu :

J'évitais de regarder Marguerite, la vraie, la vivante. C'est en moi seulement que je la contemplais, en moi seulement que j'élevais vers elle une oraison silencieuse.

Uniquement occupé de ce qui se passe en lui-même, cela seul lui paraît important, digne d'intérêt, tout à fait réel ; cela seul vaut la peine qu'on lui consacre des soins et du temps. Il ne ménage ni l'un ni l'autre. Il mange à peine, ne dort que rompu par la fatigue. C'est autant de gagné pour l'impitoyable analyse ! « *Je passai la nuit à me mépriser et à me haïr.* » Quel corps supporterait sans faiblir cet esprit dévorant ?

Et après ces nuits atroces, ces journées de veulerie sur le vieux canapé :

J'étais allongé, tout droit, comme une pirogue au fond d'une crique. Je flottais, j'attendais les courants et les brises. Le démon de mes nuits nouait autour de ma poitrine une étreinte souveraine et, enlacés, face à face, nous nous enfoncions tous deux dans l'autre monde.

Salavin fuira à l'approche du bonheur, et pourtant c'est un corps délabré, un esprit incliné au penchant de la folie que la triste Marguerite sauvera un instant de lui-même.

Et tout cela Salavin le sait, et c'est parce qu'il connaît

d'une connaissance aiguë et sûre toutes ses faiblesses, toutes ses misères, qu'il souffre et qu'il se débat. Mais pas un instant il ne cesse de savoir que sa souffrance même est vaine et misérable, il ne perd jamais qu'en surface la conscience douloureuse de sa vie « si creuse et si médiocre ». En dépit de son orgueil qui le voudrait misérable et déchu d'une manière unique et qui, en tant d'occasions étale sa grotesque prétention, il sait d'une science profonde, froide et claire, qu'il n'est « qu'un petit pécheur de rien du tout », l'un quelconque de ces hommes dont il a horreur : « Des lâches, des désossés, des mollusques. » Mais il ne sait pas qu'il est une espèce de monstre d'égoïsme. Entendons-nous. Salavin sait bien que, comme nous tous, il préfère sa tranquillité à celle du voisin, qu'un service à rendre le dérange et l'ennuie, que la peine des autres le gêne plus qu'elle ne l'afflige vraiment, qu'en toute occasion c'est à lui qu'il pense d'abord et qu'il est assez ingénieux à se procurer quelque avantage. Cela, il le sait ; cet égoïsme-là, il le connaît et le combat avec plus de générosité et d'efficacité que beaucoup d'entre nous. Sur ce point il est un bon, un honnête homme, sans rien de monstrueux. Mais il porte en lui, plus intimement mêlé à sa substance que l'air qu'il respire ou le sang qui coule dans ses veines, la pensée, le souci, l'intérêt primordial de son moi, de son âme, de son développement, de sa vie intérieure. Sa vraie vie est un cercle, au centre duquel il y a Lui ; tout le reste, exactement tout le reste est à la périphérie, dans les ténèbres et la confusion d'une semi-existence. Et cela il ne *peut* pas le savoir. Voilà le drame de Salavin. Que l'ampleur et le fini du personnage ne nous fassent pas perdre pied. Salavin n'est pas unique, si étrange que puisse nous paraître ce mélange de lucidité froide et d'ignorance essentielle. Rien n'aveugle l'homme, rien ne l'enflamme

et ne l'enfièvre comme les fumées de son amour-propre et le délire de sa seule volonté. N'oublions pas aussi que Salavin révèle, au long de son histoire, ce que tout homme cache soigneusement, et parfois à lui-même. Enfonçons-nous avec lui dans ce dédale et ne soyons pas trop surpris si par endroits quelque miroir nous renvoie soudain notre propre image.

Rien ne peut mettre mieux en lumière l'égocentrisme total de Salavin que son attitude avec sa mère et sa femme au cours de cette « tentative de la Sainteté » sur laquelle nous reviendrons en son temps. Salavin aime vraiment Marguerite et il a pour sa mère une espèce de vénération. Son extrême sensibilité le rend très perspicace, comme le sont en général les vrais, les purs, les délicats égoïstes. Il a résolu de vivre seul aussi longtemps que le recueillement sera nécessaire à son perfectionnement ; il sait que cette décision torture les deux femmes, il le voit, il les plaint, mais l'allégresse de la libération reste entière en lui. Il y a là en quelques lignes un drame affreux, désespérant :

C'est fait, en principe. Premier arrachement. J'ai plaidé ma cause, sans rien dire d'essentiel, naturellement, et même en dérobant toutes mes vraies raisons, car, ce qu'il y a de paradoxal dans mon cas, c'est qu'il me faut mentir, et chaque jour davantage. La version officielle est, à peu près, celle-ci : surmenage nerveux, cure d'isolement, solitude absolue, nécessaire aux recherches que je poursuis, dans les livres, pour le compte de mon directeur, M. Mayer.

Cette petite délibération avait l'air d'un conseil de famille. Ma mère et Marguerite étaient assises, non loin l'une de l'autre. Ma mère avait les deux mains posées à plat sur ses genoux. Marguerite, le front penché, tordait et détordait un pli de sa jupe. De temps en temps, elles échangeaient un bref regard en hochant la tête, et je sentais que ma mère exhortait ainsi Marguerite à la patience. Moi je marchais, de-ci, de-là, dans la chambre étroite. Je parlais beaucoup, beaucoup trop. J'avais l'air d'un collégien qui demande à découcher. Quelle ironie ! Je n'osais pas regarder le visage de Marguerite.

J'ai vu que les deux femmes se prenaient les mains, et ma mère a dit alors :

— Puisque c'est pour ton bien, Louis.

Nous avons tout décidé séance tenante. Je vais chercher une petite chambre garnie, dans le quartier. Je viendrai, deux fois la semaine, prendre du linge et déjeuner. Je n'emporterai d'ici qu'une valise. Elle est à moitié faite, déjà. Un espoir immense me gonfle le cœur, Il me semble que je tiens, cette fois, la victoire. Je pars pour un beau voyage, le grand, le seul voyage de ma vie.

S'il arrive que la souffrance qu'il impose frappe Salavin comme un coup au visage et que ses larmes débordent, il s'en étonne, tant est clair en lui le sentiment que sa transformation, son élévation, son salut, sont la seule chose qui compte, non pas seulement pour lui, mais dans l'absolu. Il ne se résout pas à infliger la souffrance, en désespoir de cause, non, il s'étonne, comme d'une mystérieuse faiblesse, que cette agonie de Marguerite puisse l'atteindre de quelque manière.

Mon emménagement s'est fait aujourd'hui dimanche. Rien de plus simple. Ma mère et Marguerite sont venues m'accompagner jusqu'ici. Je ne reconnais plus Marguerite. Ce visage blanc, immobile. De la porcelaine. Pourtant sa lèvre inférieure tremblait. Au moment de me quitter, elle a pris sur elle-même de sourire. Alors il s'est produit quelque chose de mystérieux : je me suis mis à sangloter. Affaire de nerfs. Je devrais être heureux, soulagé, libre! Je suis tel, en effet, pourquoi donc ces sanglots?

Bien mieux. Le dévouement admirable des deux pauvres femmes, il le tourne en désaffection dans une espèce de tentative inconsciente pour se le cacher à lui-même et parce qu'il sent confusément qu'elles n'accordent pas assez d'importance à sa décision :

Je me sens comme au bout du monde. Marguerite! ma mère! Je ne saurais douter de leur affection. Et cependant elles m'ont laissé partir tout de suite, sans résistance sérieuse. Elles n'ont vraiment rien fait pour me garder. Étrange.

D'ailleurs, dans son esprit, si Marguerite et sa mère souffrent, c'est qu'elles ne comprennent pas. Elles seraient, autrement, bien consolées de leur sacrifice si elles pouvaient comprendre que leurs tortures sont nécessaires pour que Salavin devienne un héros. Que Marguerite puisse avoir elle aussi une personnalité qui se révolte sous l'écrasement, voilà qui l'étonne, le choque, le blesse. Il ne faut rien de moins que l'état de grâce dans lequel il se trouve présentement pour qu'il accepte avec grandeur d'âme le cri de révolte de sa malheureuse femme.

Après le déjeuner, je me suis assis dans notre chambre, comme un invité, pour y fumer une cigarette. Marguerite me faisait face, dans le fauteuil Voltaire, ses mains croisées sur un genou. Pendant une heure, nous sommes restés là, sans rien dire. J'avais le sentiment que les pensées de Marguerite tournaient en rond devant elle, sur le plancher, comme des prisonniers dans une fosse. Je me suis mis à genoux et j'ai murmuré : « Tu sais bien qu'il le faut! » Elle s'était dressée, m'abandonnant ses mains. Elle se tenait là, toute raidie, presque renversée en arrière, et semblait, au-delà des murailles, regarder une chose illimitée. Elle n'a d'abord pas répondu, puis son visage s'est décomposé, presque enlaidi. Enfin, d'une voix méconnaissable :

— Et moi?

C'est la première fois que j'entends d'elle ces mots que tous les hommes crient cent et cent fois par jour. Comme elle devait souffrir! Moins pour les dire que pour les avoir dits.

J'ai pensé qu'il fallait m'ouvrir, si peu que ce fût, verser quelque baume sur cette blessure.

— Marguerite, Marguerite, pardonne et patiente. Tu comprendras, plus tard, si je réussis.

Elle attendait... n'en avais-je pas déjà trop dit? Alors elle a fait, des épaules, un mouvement indéfinissable. J'y songe encore et cherche à saisir. Un mouvement de commisération, peut-être, et, bien plutôt, d'incrédulité.

Soit! Soit! que Marguerite doute donc de moi, comme les autres!

Et c'est alors la grande solitude. C'est tout *Le Journal de Salavin*, particulièrement le chapitre VII qui s'ouvre

sur cet aveu : « A compter de ce jour une période commença qui m'a laissé un souvenir indéfinissable, un souvenir plein de douceur et de honte. » Mais nous y reviendrons. Il importait, tandis que nous essayons de bien connaître l'homme que nous voulons accompagner dans sa recherche du salut, de voir à plein jusqu'où va chez lui l'obsession de lui-même, de contempler une fois l'amour-propre à son sommet, car c'est là le maître-mot du drame de Salavin.

Parfois l'horrible tête-à-tête prend une grandeur tragique, une sorte d'affreuse beauté. Le plus souvent c'est un grouillement indistinct, une frange à demi obscure de stupidités, de petits événements, d'obsessions et de superstitions puériles. Quelque chose comme le bafouillement d'une passion qui, un moment lassée de tendre au sublime, bêtifie lamentablement.

Poser les pieds avec une certaine régularité sur les blocs de granit qui bordent le trottoir ; attacher à cette régularité, jointe à la rencontre d'un certain nombre de becs de gaz, le bonheur ou le malheur de toute sa vie ; imaginer qu'un précipice flanque de part et d'autre la bordure du trottoir et qu'à la manquer on risque sa vie ; l'imaginer jusqu'à la sueur, à l'angoisse, au tremblement, au pied soudain posé dans le ruisseau tandis que l'obsession abandonne enfin sa victime : voilà Salavin quand son tourment est las de faire rage et quand il est lui-même trop rompu pour lui donner grandement la réplique. Une fois il est saisi en pleine rue par l'idée que sa mère est morte. Il ne peut fuir cette certitude qui le torture. Il imagine l'enterrement, il organise sa vie solitaire, use des petites rentes recueillies en héritage, s'affole de ces basses pensées, se repaît longtemps de chagrin, de honte, de dégoût, sans songer à retourner chez lui où il serait délivré.

C'est qu'il ne souhaite pas vraiment sa délivrance. Le bonheur paisible dont on jouit sans avoir rien fait pour le gagner lui paraît une anomalie et ne laisse pas de l'inquiéter. Il est heureux parfois, il n'est jamais en paix. Il se regarde être heureux. Et tout de suite le grignotement commence ; il se trouve puéril, grotesque, imprudent ; il tend l'oreille vers les premiers grondements de l'orage, il voit pâlir sa joie, il la défie, il s'en moque, il la gâche à plaisir, et soudain le ciel est noir, la pluie fait rage, le vent est glacé, Salavin est affreusement malheureux, l'ordre horrible règne à nouveau, tout est mal, tout est bien !

Et Salavin, farouchement lucide, a noté l'instant précis où la débâcle a commencé. Il dîne chez son meilleur ami, Lanoue. La femme de Lanoue est charmante, et leur enfant, un bel enfant dont Salavin est parrain. Soudain :

La nuit était venue depuis longtemps, et la lampe, et la fraîcheur, quand, sans la moindre raison apparente, sans la moindre raison intelligible, une chose nouvelle apparut en moi.

Il y eut un instant précis où je m'aperçus que j'étais un peu moins heureux qu'à la minute précédente. Voilà! Je ne peux vous exprimer cela plus clairement.

Cette précision, cette minutie pour tout ce qui le touche, la fréquence des mots *mystérieux*, *étrange*, *singulier*, s'appliquant toujours à un de ces petits événements qui ne peuvent avoir qu'en lui une pareille résonance et qu'il ne considère d'ailleurs jamais que de ce point de vue, c'est un des côtés les plus puérils, les plus déplaisants du caractère de Salavin, ce très humain Salavin qui nous choque par ses petitesses sans importance et force notre étonnement et presque notre sympathie par ce qu'il y a en lui d'horrible et de mortellement dangeureux. C'est que Duhamel et ses meilleurs lecteurs sont, eux aussi, très humains !

Au nombre de ces traits choquants, un peu répugnants,

il faut ranger les attachements bizarres et obstinés de Salavin pour tout ce qui touche à lui, même si c'est ignoble : le couloir malodorant, l'escalier sombre et sale de sa maison, son « vieux complet noisette... humilié et malheureux », le canapé délabré témoin de ses débauches de rêveries. Ces affections tristes, un peu honteuses mais obstinées et qu'on sent délectables, c'est l'aspect innocent, pourrait-on dire, d'un trait essentiel du caractère de Salavin : le goût, l'amère délectation de la souffrance. Naturellement Salavin connaît ce goût, et naturellement aussi il l'entretient. Vitet, un de ses camarades de régiment, a un caractère exécrable : c'est une ressource pour Salavin :

> Quand nos heures de liberté concordent, il vient me voir, s'il lui prend fantaisie de torturer quelqu'un, ou bien je vais moi-même le chercher, si j'éprouve le besoin de souffrir, ce qui m'arrive de temps en temps, comme à tout le monde, quoi qu'on pense.

S'il fuit quand sa mère lui laisse comprendre qu'elle serait heureuse de lui voir épouser Marguerite, qu'il aime, c'est qu'il lui en veut étrangement de songer à le rendre heureux, de le priver de cet amour malheureux dont il commençait à tirer de si amères jouissances.

Il éprouvera la même colère chaque fois que ses amis essayeront avec quelque succès de l'arracher à sa misère matérielle et morale. Il fera un jour à ce brave homme d'Édouard, qui n'y peut rien comprendre, cette terrible confidence : « Il y a, dans la déchéance, une douceur que vous ne pouvez imaginer. »

Et même il n'est pas sans en tirer une curieuse vanité. Le priver de sa souffrance ou de sa honte c'est le dépouiller d'une espèce de supériorité, tant il est persuadé que personne ne souffre autant que lui ni, surtout, comme lui, et qu'il est le plus vil des hommes. Ne suffit-il pas pour

le mettre hors de lui que Marguerite lui affirme qu'il est meilleur que ce qu'il dit :

Bon! Moi? Je suis bon? Moi! Ah! par exemple! Tout de suite les propos amers reprirent leur cours, jusqu'au moment où, complètement écœuré de moi-même, je mis mon chapeau pour sortir.

Il ne faut pas pardonner trop vite à Salavin.

Les exemples abondent de cet acharnement à se prendre pour le rebut de l'humanité. A la base il y a toujours cette curieuse lucidité, ce regard à la fois aigu et partiellement aveuglé qui voit à plein les misères et aucune richesse. D'où l'accent désolé, la sincérité passionnée — trop passionnée pour que la vérité n'en souffre pas — d'aveux semblables :

Et moi, que suis-je?

Un petit employé de bureau, seul dans une ville monstreuse, un être infime, usé jusqu'à la fibre, rompu par une vie ingrate. Étoffe médiocre, ressorts douteux. Un désir dans la poitrine, plus pesant qu'une tumeur. Il espère, le pauvre homme, sans même, certains jours, savoir exactement quoi, il espère, oui, de désespérer, pour finir, et d'avoir ainsi la paix.

Quelle amertume! Mais aussi quelle grandeur! Pourquoi faut-il que s'y mêle si souvent une vanité puérile. Dramatique, aussi, quand on sait de quelle terrible lucidité elle s'accompagne. Il y a quelque chose de grotesque dans cette jactance de Salavin : « Moi, si je me confessais, ce serait extraordinaire. » Mais il y a aussi quelque chose de poignant : il a tant besoin de se persuader de cela pour vivre et, au fond, il s'en persuade si peu! Seulement cette vanité de défense n'est pas la seule que pratique Salavin. Cette délectation qu'il trouve à s'avouer qu'il est un misérable ne saurait aller sans vanité. Salavin se méprise, oui, et sincèrement, mais il est bien entendu que c'est pour des raisons connues de lui seul et que ce mépris intime est justement le signe de sa supériorité :

Car moi, je suis sans doute méprisable, mais pour des raisons que je reste seul à connaître, je vous prie de le croire, pour des raisons que ne sauraient imaginer ni Oudin, ni Jacob, ni même Lanoue...

Et à Édouard, qui, timidement, essaie de comprendre :

Non... il n'y a que moi pour comprendre ce qui se passe en moi. Et ce n'est pas beau.

Tel est Salavin : entièrement replié sur lui-même, n'accordant de pleine réalité qu'à une seule chose au monde : sa vie intérieure. Effaré, tremblant, un peu falot dans le courant des événements journaliers, mais, pour tout ce qui concerne cette vie intérieure, d'une puissance d'investigation, d'une lucidité froide et claire, d'une capacité de souffrance vraiment étonnantes. Avec une frange de prétentions puériles, de vanités grossières ou subtiles, de goût de souffrir et d'habileté à torturer, tel est Salavin en proie à son tourment : comment vivre, c'est-à-dire s'élever, prendre possession de soi-même, assumer sa propre direction et vivre droitement, hautement, en paix ?

*
* *

L'amitié peut-elle être le chemin, le moyen du salut ? Sans doute ; si elle est, entre deux hommes, quelque chose qui les dépasse et à quoi ils se donnent et s'abandonnent l'un et l'autre avec simplicité, avec joie, en toute certitude. Le chemin qu'on parcourt ainsi, épaule contre épaule, il est souvent raboteux, il demande un esprit pacifique, un cœur chaud, du tact, de la bonté, surtout beaucoup de simplicité. Il demande tout cela, et aussi il le donne, il l'affermit. Ce n'est pas un chemin de plaine qu'on puisse suivre avec négligence, mais il est sûr, et il monte. C'est le chemin que cherchait Salavin.

« *Deux hommes* » nous raconte sa tentative et son échec. Marié, et père d'un petit garçon chétif qui mourra bientôt, Salavin pense trouver le salut dans l'amitié d'Édouard Loisel, un homme solide, simple, heureux. Après six ans d'une amitié absorbante et torturante d'où Édouard sort comme d'une terrible maladie, Salavin est toujours lui-même, amer, déchu avec volupté, toujours tendu vers la délivrance qui recule à chaque pas.

Étranges amis que ceux de Salavin ! Lanoue, de la *Confession de Minuit*, est un franc médiocre, un grotesque. Édouard, le héros de *Deux hommes*, est un brave homme, pas bête, mais pas malin non plus, sans passions et sans pensées ; tout à fait affolé devant Salavin en proie à son tourment. De tous les amis de Salavin ce sera le plus durement atteint. Plutôt qu'un ami, Max Aufrère, qui se donne lui-même avec autant de précision que de modestie pour « le spectateur pur », est, quelque temps, un modèle pour Salavin, et on imaginerait difficilement un modèle qui lui convienne moins ! Chez Aufrère, Salavin rencontre Devrigny, qu'il supporte plus qu'il ne le recherche mais dont l'importance est grande dans sa vie puisque c'est en lui prêtant assistance d'un cœur généreux que Salavin entrevoit le salut, si bien que cet animal déchaîné et hâbleur de César Devrigny détermine la dernière tentative de Salavin à la recherche du salut : la tentative du sacrifice. Ces hommes peuvent paraître à l'abord très divers, mais un trait commun les rassemble inexorablement : leur médiocrité, l'évidente supériorité de Salavin sur eux tous. Ce n'est point un hasard. C'est en amitié, peut-être, que l'égoïsme de Salavin atteint son maximum de raffinement, jusqu'à prendre l'apparence du désintéressement le plus délicat.

— Mère, dit Marguerite, Louis a un ami, un vrai, un bon, un fidèle ami.

— Mieux que ça, dit Salavin doucement, un ami que j'aime.

Non, Salavin n'aime pas ses amis pour les qualités qu'ils peuvent avoir ; il aime l'émotion qu'il éprouve à leur sujet, il s'aime lui-même capable d'aimer. Ses amis, Salavin ne les trouve pas : il les crée, puis, après un plus ou moins long temps d'illusion, sa lucidité les lui montre tels qu'ils sont, et sa passion, qui les avait exaltés, les ravale avec la même ardeur. En tout cela il n'y a toujours que Salavin : son impression première, sa joie, sa prétendue découverte, son admiration. Salavin espère, aime, s'élance. Salavin voit clair, il est déçu, il se sent trahi, il est amer, hautain, impitoyable, injuste, puis il se retrouve seul et plus misérable. Mais l'ami, en tout cela? Lanoue, Édouard, Max Aufrère, Devrigny, les Dargoult? l'ami? un simple prétexte, et qui ne sort pas indemne de l'aventure! En définitive d'ailleurs, c'est Salavin le plus durement frappé : comment espérer qu'un prétexte sera assez puissant pour l'arracher à lui-même? comment attendre d'un fantoche le salut?

Dès le premier pas la tentative de Salavin est vouée à l'échec par son refus inconscient mais souverain de rien donner, de rien abandonner de lui-même, de se prêter, de se plier si peu que ce soit. Avoir Salavin pour ami c'est vivre avec le caprice incarné. Séduisant et attachant dans ses beaux jours, il a aussi ses jours noirs pendant lesquels il faut le traiter comme un grand malade.

Voici, par exemple une fin de « crise » très caractéristique de l'atmosphère tendue, angoissée, épuisante, que le monstrueux amour-propre de Salavin peut créer autour d'une amitié :

Et voilà que, soudain, au détour d'une rue, Salavin ralentit son allure. Il s'arrête même tout à fait, regarde un passant, émet une réflexion sarcastique, en souriant du coin des lèvres.

Édouard se sent le cœur réchauffé d'espoir, tel le voyageur égaré dans une tourmente et qui voit tout à coup sa route sous un rayon

clément. Les projets de révolte tombent en poussière. Édouard répond avec empressement à Salavin, l'approuve, l'encourage. Serait-ce la fin du noir accès? Fasse le ciel qu'il en soit ainsi!

L'orage ne s'éloigne pas tout de suite. Il rôde à l'entour du cœur souffrant. Édouard brave les dernières bourrasques. Il sait qu'il n'y en a plus pour longtemps.

Il multiplie les invites et les petits soins. Il tâche à précipiter la convalescence. Son besoin de paix est plus pressant que son orgueil.

Salavin redevient lui-même. Il parle, il plaisante, il vit. Édouard oubliera tout. La joie qu'il éprouve est en tous points comparable à la gratitude.

Il sera récompensé. Le troisième matin, ayant sifflé la diane sous les fenêtres de la rue du Pot-de-fer, il verra descendre un Salavin souriant et purifié : le Salavin des jours heureux.

La crise est finie. Édouard pense avec un soupir de soulagement : « Nous sommes tranquilles pour une petite quinzaine. »

Et toute l'humble patience, et tous les efforts du brave homme, Salavin ne les aperçoit même pas. Mais qu'un instant le féal se montre indifférent, négligent, Salavin est atteint, il souffre, il se désespère, bientôt il éclatera en reproches amers, et ces alternances finiront par donner au joyeux Édouard le dégoût de vivre. L'amitié de Salavin est avilissante.

Par la plus monstrueuse des idolâtries, Salavin se déchire et se perd ; et personne ne peut approcher ce déséquilibre, cette perversion de l'amour de soi, sans être entraîné, roulé dans la tourmente, durement secoué, puis abandonné pantelant, vidé de toute joie, de toute énergie. Personne n'y échappe. Duhamel a fait un étonnant portrait de Mme Salavin, la mère, humble femme qui ne vit que pour son fils et dépense pour lui des trésors de finesse, de compréhension, de dévouement, de sollicitude. Duhamel la peint, comme au passage, de quelques touches parfaites et discrètes. Celle-ci, par exemple, peu de temps avant sa mort :

Dans le visage mince, pâle, et comme dématérialisé, la lueur de

la lampe réchauffait un regard bleu, blessé, presque égaré de lassitude, mais rayonnant encore de tendresse intelligente.

— Mère, dit Marguerite, souffrante comme vous l'êtes, ne travaillez plus ce soir. Le couvert est prêt dans la cuisine; le dîner est au chaud. Je me tirerai bien toute seule de ces coutures. D'ailleurs, Louis n'a-t-il pas dit qu'il aurait de la visite, ce soir?

La vieille dame allait répondre, quand Marguerite se mit une main devant la bouche, comme pour retenir son souffle.

— Non, dit Mme Salavin en secouant la tête. Non, ce n'est pas lui.

Elle ajouta, d'une voix conciliante, affectueuse :

— Excusez-moi, Marguerite, je l'attends ainsi, le soir, depuis plus longtemps que vous.

Mais la plus lamentable victime de Salavin c'est Marguerite, sa femme, qu'il aime, qui est douce et bonne, infiniment patiente et dont quelques années de vie commune ont fait cet être triste, anxieux, usé :

Marguerite était à l'âge où les femmes heureuses jouissent encore d'une grâce menacée, poignante, exquise. Mais mille douleurs, mille épreuves avaient ruiné cette âme sans défense. La chevelure perdait, par larges places, son éclat chaleureux. La taille était un peu roidie, le col renonçait à l'allégresse. Les traits, encore délicats et naïfs, semblaient avoir souffert une offense injuste. A certains instants, au milieu de ce visage peu mobile, et sous le fouet de quelque muette et forte image, le regard perdait toute sérénité; pendant trois ou quatre secondes, Marguerite louchait, par saccades, comme si l'un de ses yeux, ébloui, ne pouvait s'empêcher de suivre le glissement, sur l'aile du nez, d'une larme imaginaire.

Quelquefois, quand le désespoir est trop grand ou que Salavin semble plus accessible, s'élève timidement quelque requête bien humble et bien amère :

— Ah! Louis... si je te comprenais toujours, comme tout serait simple.

. . . . . .

Si seulement, Louis, tu m'expliquais les choses, si seulement tu me parlais un peu.

Un peu avant sa mort (*Tel qu'en lui-même*), Salavin

reconnaît le mal qu'il a fait à Marguerite, et sans doute l'a-t-il toujours su.

Marguerite venait s'asseoir auprès du lit. Un jour, le blessé lui saisit une main, cette main un peu rugueuse et mordue des femmes dévouées aux soins de la vie. Il prit cette main avec embarras et, soudain, la baisa. Il balbutiait, la voix rauque d'émotion :

— Pardonne-moi, pour que je me pardonne.

Triste ami, ami malfaisant, Salavin ne retirera de sa tentative de l'amitié qu'échec et rancœur. Et pourtant, dès le premier jour, alors que Salavin vient de se peindre à lui sous les traits les plus repoussants, Édouard devine combien il est habile à se faire du mal et rêve de le sauver de lui-même. Salavin est touché de cette généreuse ardeur, mais à sa manière, qui n'est point ordinaire :

Merci, répéta-t-il, j'accepte. Mais laissez-moi m'en aller de mon côté, maintenant.

Et, comme Édouard le regardait avec étonnement :

— Je suis heureux et j'ai besoin d'être seul pour mieux penser à vous. Partez par là. Moi, je m'en irai d'un autre côté. Merci!

Pauvre Édouard, qui n'y comprend rien, que n'est-il parti définitivement de son côté, que n'a-t-il fui pour jamais cet ami qui ne savoure bien sa joie que seul et qui a besoin de s'en éloigner pour penser mieux à ceux qu'il aime!

Certes, Édouard n'a rien d'un homme supérieur, et cependant, parce qu'il est simple et bon et qu'il aime bien Salavin, il fait une espèce de miracle : il aide Salavin à soulever son fardeau :

Salavin ne voit qu'Édouard, il ne voit que les yeux d'Édouard, et, dans les yeux d'Édouard, une image mobile, d'abord minuscule, puis qui grandit, grandit, remplit la petite pièce, remplit le monde : l'image d'un Salavin sublime, d'un Salavin délivré de lui-même.

Il l'aide une fois, plusieurs fois, puis le fardeau devient

plus lourd, et c'est d'un poids accru de toute la haine de Salavin qu'il retombe sur le malheureux Édouard qui manque d'en être écrasé. Dans une affreuse scène, Salavin, saisi d'une espèce de démence d'égoïsme, reproche à Édouard tout ce que son ami a fait pour lui. Il a obligé Salavin, il l'a aimé, et n'est-ce pas la plus subtile des contraintes? Il faudrait citer tout ce chapitre XXVI. Voici un des moments du drame :

— Louis, nous avons été de vrais amis!

— Encore une fois, je t'avais prévenu. As-tu donc oublié cette promenade, un soir, sous la pluie?

— C'est un beau souvenir, Louis. N'y touche pas.

— J'y toucherai si ça me fait plaisir. Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi. Oui, je t'ai prévenu : je t'ai dit que je ne pourrais pas être ami, que je n'étais pas un ami. Tu as insisté. Tu m'as forcé la main, forcé le cœur. Tu m'as épuisé. Es-tu content?

— Je ne veux plus t'écouter.

— Tu ne doutes de rien. Tu voulais me sauver! Tu as toutes les ambitions. Je ne suis pas sauvé. Et ce n'est pas un homme comme toi qui fera ce beau miracle.

Peu à peu, Édouard se ressaisissait. Il avait été suffoqué, de douleur d'abord, puis de colère. Il demanda :

— Et tu pensais tout cela depuis longtemps?

Salavin ne répondit pas. Le désespoir, sur ses traits, se mêlait maintenant à la haine. Édouard pensa : « Va-t-il garder ce visage-là pour toujours? »

Il faudra de longs mois à Édouard, une dure convalescence, pour que renaissent en lui la paix et le goût de vivre. Pour Salavin une voie s'est fermée, la tentative de l'amitié est close, il est plus seul et plus désespéré que jamais.

(*A suivre.*)

M. Borderie.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Hors de France

I. — *Chantiers Américains*

Dans une récente chronique j'analysais ici les fondements du système de la nouvelle Amérique, sous le sceptre de Roosevelt. Le petit livre que donne M. André Maurois sur cette question, *Chantiers américains* (Gallimard), complète notre vision de ces choses, si lointaines et si importantes. M. Maurois connaît bien l'Amérique ; il connaît non seulement ses Universités et ses cercles d'écrivains, mais aussi les milieux d'affaires, et les groupes politiques actuellement au pouvoir. Il n'est même pas les chômeurs parmi lesquels il n'ait poursuivi son enquête. Sans doute ne faut-il pas prendre cet ouvrage pour autre chose que ce qu'il est, c'est-à-dire un reportage rapide ; tel quel, il est plein d'intérêt. Disons plus : il est d'un *ton* nouveau dans l'œuvre de M. Maurois, et qui mérite toute notre attention.

Les éléments de ce livre sont les suivants : d'une part une peinture de la crise américaine ; puis la présentation de la nouvelle équipe gouvernementale ; enfin une esquisse des thèmes idéologiques sur lesquels on peut penser qu'elle fondera son effort.

Le tableau de la faillite de la « prospérité » est saisissant. Une page sur la chute de la valeur Steel et sur la signification profonde de cette catastrophe boursière nous fait toucher du doigt les vices profonds du système. Quelques autres, où est peinte la misère des chômeurs — dont le nombre atteignit sans doute, au cours de l'an passé, dix-huit à vingt millions d'êtres —, montrent assez à quelle misère le mythe productiviste a poussé l'homme.

L'équipe nouvelle, celle de la « reconstruction », est

peinte en traits vivants, par quelqu'un qui a vu les hommes dont il parle. Ce que M. Bernard Faÿ nous avait déjà montré, la vague d'enthousiasme formidable, et d'ailleurs touchante, qui porta au pouvoir le président, nous le retrouvons ici : les témoignages sont concordants. Autour de Roosevelt une équipe d'hommes jeunes, intelligents, décidés à faire quelque chose. Entièrement libres, entièrement libérés? C'est une autre affaire, et M. Maurois laisse entendre pas mal de choses là-dessus.

Quant à leur doctrine, qui, selon M. Maurois, procède à la fois du communisme, du nationalisme autarchique et du fascisme, elle donne bien, à travers les pages de M. Maurois, la même impression de flottement et d'indécision que nous éprouvions en lisant *Regards en avant*, ou en suivant l'évolution de la politique américaine.

Faut-il ajouter que ce qui, dans *Chantiers américains*, m'a particulièrement intéressé, c'est l'attitude de M. Maurois lui-même et les jugements, implicites ou explicites, qu'il porte? On pourrait suivre son livre pas à pas, et montrer ce que telles de ses phrases ont pour nous de véritablement significatif. Si l'on songe à ce que cette transformation représente pour un homme qui a été, il y a quinze ans, « Bernard Quesnay », c'est-à-dire qui est parti d'un milieu d'affaires, contre lequel il réagissait, je veux bien, mais dans lequel il était plongé, on pourra penser avec nous qu'il y a là un signe, dont l'importance n'est pas minime. J'ouvre au hasard ce petit livre. Voici tel passage où est analysée cette évolution de la propriété réelle, « charnelle », vers la propriété abstraite, anonyme, irréelle. Voici tel autre où, à propos de Berle, un des conseillers de Roosevelt, sont proposées de justes remarques sur la corporation. Voici surtout le chapitre intitulé « Un siècle de progrès » où est reprise, sous une forme qui, presque d'un bout à l'autre, a toute notre approbation, la critique du monde moderne, du système moderne, orgueilleux de ses conquêtes, et qui paie en intolérables misères ses conquêtes même et ses erreurs. « Nous ne

pouvons oublier qu'à dix minutes du Palais de la Science, huit cent mille chômeurs vivent de tristes rations. »

Cette situation dramatique, qui est celle du monde entier, l'Amérique arrivera-t-elle à la rendre supportable, ou mieux, parviendra-t-elle à en sortir ? « Que voulez-vous, disait un Américain. Dans l'état où nous sommes, c'est Roosevelt ou le néant. Roosevelt ou la mort. » C'est beau, cette foi, cet espoir quasi unanime. A quels résultats aboutiront ces efforts ? « Avant tout, dit le président lui-même, *avant tout il faut essayer quelque chose.* » Sans doute, mais quoi ?

Chantiers américains, il faut l'avouer, ne nous donne pas une idée plus précise ni plus acceptable de ce que veut faire le nouveau gouvernement. Il est trop évident qu'il n'a pas rompu avec les vieux errements. Sait-il même où il veut aller ? Je me demande, refermant cet ouvrage objectif, si celui-là ne voyait pas juste, ce jeune chômeur qui disait à M. Maurois : « Roosevelt ne veut que recoudre les trous du vêtement, non faire du neuf. » Et si cela est, qu'en attendre ?

II. — *Quand Israël n'est plus roi*

Les Tharaud ont toujours été des journalistes de grande classe, et le livre qu'ils viennent de publier (Plon), sous ce titre, sur la question juive en Allemagne hitlérienne, est certainement un des meilleurs documents que nous ayons sur cette épineuse question. On leur a, parfois bruyamment, reproché ce qu'on a appelé leur « antisémitisme ». Pour ma part, je ne trouve pas qu'ils soient atteints de ce travers. Mais l'impartialité, en ce genre d'affaires, est presque impossible à définir, encore plus à garder aux yeux de tous.

Question épineuse, disais-je, je dirais presque : insoluble. Quand on cherche à établir le bilan, on en arrive à penser que les arguments, de part et d'autre, s'équili-

brent, et que Salomon lui-même aurait bien du mal à fonder en droit son jugement.

Il va sans dire que nous éprouvons la plus entière horreur pour toute brutalité et pour toute violence matérielle. Moralement d'abord nous condamnons toute atteinte portée à l'homme dans sa vie et dans son honneur. Plus encore, la violence matérielle m'apparaît comme le signe d'une insuffisance spirituelle : elle est le fait des révolutions mal préparées, spirituellement déficientes.

Ceci dit, nous nous trouvons devant des réalités précises et des cas d'espèce. Quand on examine les choses d'un peu près, on est frappé de constater que les violences hitlériennes ont été assez limitées. La fameuse journée du boycott a été un moyen pour Hitler de museler ses troupes, de les empêcher de se déchaîner en violences plus graves. Il n'y a pas eu, quand même, en Allemagne, les flots de sang qui ont ruisselé au début de la Révolution soviétique. J. et J. Tharaud remarquent même, très justement, que c'est parce qu'elle ne présente pas le visage classique des révolutions, que la Révolution hitlérienne se voit reprocher plus sévèrement ses excès, si limités soient-ils. On est allé même très loin, dans la critique de ces « violences » hitlériennes. Certains ont écrit qu'ils préféreraient voir les Allemands tuer les Juifs plutôt que de leur dessiner sur le nez au coaltar ou dans les cheveux à la tondeuse une croix gammée. Ne haussons pas trop le ton vers l'héroïsme, quand il s'agit des autres...

Au surplus, il faut savoir quelles savantes orchestrations ont permis à toute la presse mondiale de se déchaîner en faveur des Juifs. Il ne faut pas oublier que lorsqu'au Mexique ou en Espagne on moleste et on massacre les catholiques, ces insignifiants événements valent tout juste trois lignes en sixième page ; mais qu'on bouscule le moindre fils d'Israël, et aussitôt ce sont les articles de première page et les titres en gros caractères.

« Comment ne pas noter que, dans le même temps,

communistes et sociaux démocrates subissaient, en beaucoup plus grand nombre, les mêmes traitements, sinon pires, et que la même presse, qui menait tant de bruit autour de la détresse juive, ne s'est aucunement souciée de s'apitoyer sur leur sort? » J'approuve entièrement cette remarque.

S'il faut maintenant entrer dans la considération des arguments mêmes des adversaires, j'avouerai d'abord, dussé-je me faire traiter de Juif, que la notion de la race, même gobiniste, même revue par Hitler, me paraît une de ces théories séduisantes et absurdes que la pseudo-science livre en pâture aux foules. Mais par ailleurs, les Tharaud ont absolument raison de souligner à quel point les Juifs étaient envahissants dans l'Allemagne démocratique. — C'était la faute des Allemands! me répondon. A d'autres. On sait trop ce que sont les franc-maçonneries secrètes qui permettent à un tel d'arriver au rang supérieur, et qui maintiennent tel autre au poste de second plan. D'après l'aveu même des Juifs émigrés, Israël tenait la plupart des postes et des leviers de commande : presse, banque, grande administration... Et je ne suis pas très loin de comprendre l'exaspération des Allemands qui, sur leur route, rencontraient sans cesse un fils de Sion.

Le conflit, d'ailleurs, est infiniment plus profond, et la discussion n'est pas de savoir qui aura ou non les postes. Il s'agit de savoir qui, des forces intellectuelles authentiques, mais souvent stérilisantes, que possèdent les Juifs, ou des forces profondes du sentiment, de la chair, de ce que les Espagnols appellent la *gana*, devra l'emporter. Tous ces bons Juifs qui considèrent Hitler comme un *minus habens* témoignent de leur propre insuffisance. Le mouvement hitlérien est essentiellement une revanche de la passion sur l'intelligence statique.

Voilà tout ce que le livre des Tharaud nous fait comprendre. Il est à mettre non loin de celui, fort intéressant lui aussi et dont les positions sont voisines, que

M. François le Grix a publié sous le titre de *Vingt jours chez Hitler* (Grasset), et du numéro spécial que *L'Ordre Nouveau* vient de consacrer à une *Lettre à Hitler*.

Je ne ferai qu'un reproche à J. et J. Tharaud. Je n'aime pas beaucoup qu'ils aient insisté assez lourdement sur la couardise des Juifs allemands. Il est vrai que la plupart des fils d'Israël se sont montrés peu héroïques devant la menace hitlérienne. Bien peu ont eu des gestes dans le genre de celui du général von Lissingen qui, rayé des cadres, parce que sa grand'mère est juive, télégraphia à l'Association juive des anciens combattants : « Nommé Juif. Prière m'inscrire. » *Nolite judicare*, chers Messieurs Tharaud.....

III. — *Saint Bernardin de Sienne*

Nous avons assez sacrifié à l'actualité pour nous permettre un retour en arrière et pour signaler un livre qui ne traite ni de défilés guerriers ni de politique économique, mais qui raconte tout simplement la vie d'un saint. Encore ne suis-je pas sûr qu'il ne nous ramène au cœur même de notre actualité.

Quiconque a visité l'Ombrie ou la Toscane, pénétré dans la moindre église d'une bourgade de ces deux provinces, ne peut manquer d'avoir dans le souvenir la vision de ce saint maigre, mince, au visage décharné et aux yeux brûlants, qu'on voit si souvent accompagner le petit pauvre de Dieu aux volets des polyptyques. C'est saint Bernardin de Sienne. Thureau-Dangin nous avait raconté longuement sa vie, et un catholique érudit, sous le nom de François Benedict, en avait traduit, il y a dix ans, les *Enseignements et Apologues* (Lib. Perrin). Mais voici que vient de paraître en italien (1) une biographie délicieuse,

(1) Ce livre a été édité par la maison Morcelliana, 33, via Gabriele Rosa, à Brescia. Ce m'est une occasion de dire quelle est actuellement l'activité de cette maison d'édition. Dans tous les genres, elle

vive et colorée, pleine de mouvement, que je souhaite à beaucoup de mes lecteurs de découvrir. Je souhaiterais même qu'un éditeur français s'avisât de la traduire. L'auteur en est Piero Bargellini, le directeur de l'excellente revue catholique de Florence *Il Frontespizio* où écrit souvent Giovanni Papini.

Le saint, il est vrai, prêtait à la peinture amusante et pittoresque. Très populaire de son vivant, il eut très vite sa légende. L'homme, en lui, était gai, ardent ; il avait des notes du cru, qui font notre joie. Quand il prêchait sur la place publique de Sienne, s'il avisait quelque auditeur dont l'attention laissait à désirer, le bon saint ne se gênait guère pour s'écrier : « Eh, vous donc, avez-vous fini de vous gratter la tête? Vous êtes ici pour entendre la parole de Dieu, et non pour vous chercher des poux ! » Après quoi, de reprendre son sermon comme si de rien n'était. Ces façons rustaudes et populaires furent sans doute pour quelque chose dans le formidable succès qu'il connut et dont les peintres de l'époque attestent l'importance.

Il était né à Massa en 1380, l'année même où mourut sainte Catherine. Très jeune, orphelin, il se distingua dans ses études, et ses braves tantes étaient fières de lui. Quand il découvrit les saintes Écritures, il résolut de se consacrer à leur service. Frère mineur en 1402, prêtre deux ans plus tard, il fonda sur une colline siennoise un couvent franciscain dont il fut le gardien. Nommé plus tard à Fiesole, il se lance dans la lutte pour la foi, qui était alors aussi ardente que nécessaire. On était en effet à la période qui, juste après trente-neuf ans de Grand Schisme, permettait à la catholicité de se refaire, de se réorganiser. Mais c'était aussi une période où, par l'afflux

publie des ouvrages d'un incontestable intérêt. Elie a une petite collection de textes chrétiens, habilement choisis ; elle vient de lancer une collection d'études critiques qui a débuté par le Proust de Francesco Casnati, qui est un essai juste et très sérieux. Tout ce que publie cette maison mérite de nous trouver attentifs.

des richesses, l'Italie perdait passablement la tête. Un paganisme diffus circulait partout, perturbait les mœurs. C'était le moment où les fils de saint François et ceux de saint Dominique avaient du travail plein les bras.

Ce que fut la prédication de Bernardin, Piero Bargellini nous le montre avec force. Une protestation, puissante, aussi violente qu'il fallut, contre les vices et les frénésies de l'époque. A Venise, en plein cœur de ce temple de la mercante, il ose discuter de la moralité du négoce et du profit. Les grands se méfient de lui ; à Milan, Visconti le menace : il n'en a cure. A Sienne, ville de luxe, il enthousiasme si bien les foules qu'il obtient de faire détruire par le feu maints objets de vanité, maints jeux et échiquiers (c'était bien sévère...), sans compter une foule de livres pervers. (Ne vous disais-je pas qu'il était actuel : il pourrait aller voir nos devantures...)

Les Siennois l'aimaient tellement qu'ils le voulurent comme évêque. Il refusa : « Évêque, j'aurais la bouche à moitié cousue... », disait-il en chaire. Et il reprit de plus belle sa lutte : contre l'excès de la richesse, pour la limitation du chiffre des dots, contre les trop beaux vêtements, contre les usuriers et traficants malhonnêtes... L'ordre de saint François, sous son action bienfaisante, revenait à une plus stricte fidélité à l'égard de « Madame Pauvreté ». Il finit, en 1438, par être nommé vicaire général des Observants. Dès lors il se voua tout entier à cette grande tâche de la réforme franciscaine. Fidèle à son père spirituel, il refusait non seulement de recevoir de l'argent, mais même d'en manipuler, d'en toucher. Sa protestation prenait une valeur de symbole et de persuasion telle que les Observants, qui étaient moins de cent cinquante quand il commença à les diriger, étaient quatre mille à sa mort.

Il mourut en 1444, épuisé par une vie magnifiquement pleine. Six ans plus tard, il était porté sur les autels.

DANIEL-ROPS.

Orient et Occident

Il est de mode dans certains milieux de répéter la formule, trop intéressée peut-être, de Rudyard Kipling, ce poète de l'épopée britannique aux Indes : L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, et ils ne se rencontreront jamais. Il est aisé de se débarrasser aussi légèrement d'un problème qui n'est certes pas facile à résoudre : pour beaucoup d'écrivains ou de politiques mieux vaut une affirmation aussi tranchée que la peine de rechercher une entente entre les peuples ou une compréhension des civilisations. D'autres, comme M. Louis Bertrand ou le Dr Legendre, esquivent autrement, mais pour un résultat identique, la difficulté en proclamant la radicale et irrémédiable infériorité des Orientaux : cela dispense de l'effort de les comprendre, cela dispense même de l'obligation humaine et chrétienne de les aimer. Qu'il y ait de grandes difficultés de contact, de relations entre Orientaux et Occidentaux, aucun ne le niera de ceux qui se sont consacrés à ce rapprochement : les difficultés politiques (rapports entre colonisateurs et colonisés, entre ressortissants de puissances « impérialistes » et de nations « opprimées ») et les difficultés psychologiques (différences de mœurs, de jugement, d'expression) s'unissent pour rendre plus ardue la tâche de ceux qui veulent travailler à la réalisation concrète de la fraternité humaine, en étendant cette fraternité à tous les peuples sans exception au lieu de la restreindre aux seuls Occidentaux, comme ont tendance à le faire certains même des « internationalistes » les plus avancés. Il est remarquable qu'à peu près tous les ouvrages qui ont traité en ces dernières années, sous une forme romancée, cette question des relations entre Orientaux et Occidentaux, ont conclu, avec plus ou moins de regret, à l'impossibilité de se comprendre

à fond. De très nombreux mariages exotiques ont été conclus en France pendant et depuis la guerre, si bien que les autorités religieuses et civiles ont dû intervenir pour mettre en garde contre des emballements irraisonnés (1) et que plusieurs gouvernements, ceux d'Égypte, d'Irak, de Perse, de Turquie en particulier, ont interdit à leurs nationaux étudiant à l'étranger d'épouser des étrangères. A propos de ces mariages exotiques, l'Association amicale sino-belge de Shanghaï a publié une brochure dont voici la conclusion : « Le sort des ménages mixtes est peu enviable, souvent même lamentable. Le Gouvernement chinois a, croyons-nous, interdit depuis longtemps à ses boursiers de se marier à l'étranger. La Commission sino-belge d'instruction et de philanthropie (qui distribue à de jeunes Chinois de nombreuses bourses pour étudier en Belgique) a fait de même. En dehors des boursiers, il y a toutefois beaucoup d'étudiants qui sont laissés à eux-mêmes; il est, croyons-nous, de notre devoir de les conjurer de ne pas se marier avant d'être revenus en Chine et de s'être fait une situation. Ils s'éviteront ainsi bien des déboires. Pour les misères physiques, on peut à la rigueur trouver remède... Mais les cas extrêmes ne sont pas les plus fréquents ni les plus tristes. Les plus tristes sont ceux de misère cachée, inavouée, où, dans un morne désespoir, les deux parties doivent reconnaître qu'elles se sont trompées et que l'erreur est irréparable. Ces cas sont fréquents et il faut donc souhaiter que les jeunes gens qui font leurs études en nos pays se rendent mieux compte des difficultés de la situation et s'évitent les risques d'une union prématurée (2). »

Ces mariages exotiques et plus généralement le séjour des étudiants orientaux en Europe ont suscité toute une littérature qui s'est attachée à élucider ce problème des relations senti-

(1) V. par exemple l'avertissement de l'archevêché de Paris paru dans *La Croix* du 22 octobre 1931 (cf. aussi une lettre d'une Française mariée en Afghanistan, *La Croix*, 12 novembre 1931).

(2) *Les mariages mixtes en Chine*, par M. Hers, brochure de 10 p. éditée par *La Politique de Pékin*, Peiping, 1932.

mentales et des réactions psychologiques. Mme S. Horose, Polonaise d'origine, et mariée à un Chinois qu'elle avait connu en France, pendant qu'elle faisait ses études à la Sorbonne, habite la Chine depuis vingt ans. Elle a écrit un roman qui essaie de montrer ce qu'est *La muraille de Pékin à Paris* (aux éditions Argo, Paris, 1929), la barrière entre l'esprit chinois et l'esprit occidental (1). Mme Ellen Forest, une Hollandaise qui vécut de longues années au Japon, dans *Yuki San* (chez Plon, 1926) et Mme Kikou Yamata, une Japonaise mariée à un Français et installée depuis dix ans à Paris, dans *La trame au milan d'or* (Paris, Stock, 1931), ont exposé, dans leurs ouvrages profondément pensés et délicatement écrits, le conflit des deux civilisations dans le Japon moderne. Un autre roman, écrit en collaboration par un Français et un Annamite, Albert de Teneuille et Truong-Dinh-Tri, *Bâ-Dam* (Paris, Fasquelle, 1930), aborde le même sujet pour l'Indochine. D'après *Mektoub* (Librairie Soubiron, Alger), le fossé est profond et presque infranchissable entre l'âme arabe et l'âme française. Dans *La belle Libanaise* de Georges Ducrocq (Plon, 1930), par contre, un officier français et une jeune Libanaise s'entendent parfaitement, mais le père de l'officier intervient autoritairement : « On n'épouse pas une Orientale. » M. Cheng Tcheng, aujourd'hui professeur à l'Université nationale à Peiping, après avoir poursuivi pendant onze ans ses études littéraires et scientifiques en France, essaie sous le titre genéral *Vers l'unité* une synthèse de la tradition chinoise et du progrès occidental; ses ouvrages : *Ma mère, Ma mère et moi, Mon odyssée à travers l'Europe,* obtiennent soit

(1) Mme S. Horose vient de publier (aux éditions de la Madeleine, 11, rue Tronchet, Paris, 1933, 270 p., 15 fr.) un nouveau roman très curieux, *La symphonie des ombres chinoises.* On y constate le ravage que peuvent introduire dans la société chinoise les exagérations des idées et des mœurs modernes qui, au contraire, bien comprises, doivent apporter la libération des esprits et la joie des âmes. L'intrigue est assez faible, le ton très simple et assez naïf, mais nous avons dans ce livre un témoignage de l'inquiétude provoquée par le bouleversement des traditions et des drames causés par l'inadaptation aux situations nouvelles.

en Chine soit en France (Éditions Victor Attinger, les deux premiers sont seuls parus), en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Pologne, un succès considérable; dans une importante et élogieuse préface qu'il donna à la traduction française du premier de ces livres. M. Paul Valéry écrit : « Quoi de plus neuf et de plus capable de conséquences profondes que l'entreprise d'une correspondance toute directe entre les esprits de l'Europe et ceux de l'Extrême-Asie, et même entre les cœurs? Ce commerce des sentiments et des pensées jusqu'ici n'eut pas d'existence. Il n'y a personne encore pour y croire parmi nous. » M. Cheng Tcheng se dit « un Chinois européanisé, un Oriental occidentalisé, mais opposé à une imitation aveugle et exagérée de l'Europe ». Cette unité qu'il recherche, M. André Malraux, dans son premier ouvrage si curieux et si subtil, *La tentation de l'Occident* (Paris, Grasset, 1926), semble la croire irréalisable : un Chinois établi à Paris et un Français établi en Chine échangent des lettres où ils veulent définir et comparer la civilisation orientale et la civilisation occidentale : l'opposition est complète entre elles : « L'esprit occidental veut se soumettre le monde et trouve dans son action une fierté d'autant plus grande qu'il croit le posséder davantage... L'esprit oriental au contraire n'accorde aucune valeur à l'homme en lui-même; il s'ingénie à trouver dans le mouvement du monde les pensées qui lui permettront de rompre les attaches humaines. L'un veut apporter le monde à l'homme, l'autre propose l'homme en offrande au monde » (p. 147).

L'une des plus récentes publications traitant ce sujet de la compréhension mutuelle de l'Orient et de l'Occident est *Vent d'est, vent d'ouest*, de Mme Pearl Buck (Librairie Stock, Paris, 1932, 250 p., 15 fr.) : c'est peut-être le livre le plus émouvant et le plus humain que nous ayons lu sur cette question; il dénote une profonde connaissance de la Chine traditionnelle (1), et aussi cette vraie et intelligente sympa-

(1) Mme Pearl Buck a publié aussi *La Terre chinoise* (chez Payot, 1932, 20 fr.), qui « retrace les travaux et les jours de l'innombrable

thie qui, faisant défaut chez la plupart des auteurs qui écrivent sur la Chine, les empêche de comprendre l'âme du pays et de ses habitants. Dans un style délicat et charmant, plein de tournures et d'expressions orientales (car c'est une Chinoise qui est censée écrire), l'auteur essaie de montrer le drame intérieur de la Chine actuelle, le bouleversement apporté par les innovations modernes : une Chinoise a épousé un Chinois qui a fait ses études de médecine en Europe et qui est complètement mais discrètement européanisé : nous assistons à la lutte intérieure qui se produit chez la jeune femme entre son attachement aux traditions familiales et l'éducation nouvelle que veut lui inculquer fermement mais sagement son mari. L'auteur, par quelques réflexions rapides, sans aucunement insister, nous fait assister chez ce jeune ménage au conflit des deux civilisations et nous fait remarquer, ce à quoi les Occidentaux ne songent pas d'ordinaire, que nous passons pour « barbares » aux yeux des Orientaux mal informés tout autant qu'ils peuvent paraître, aux esprits superficiels de chez nous, primitifs et ridicules. « Ces fenêtres sont stupides (observe la jeune femme chinoise entrant dans son nouvel intérieur au style occidental)... je m'étonne qu'on commence par faire un trou dans le mur pour le garnir ensuite de verre et le recouvrir d'étoffe (p. 55)... C'est curieux, lui-même prend son mouchoir et le remet ensuite dans sa poche! Une dégoûtante habitude occidentale! (p. 57)... (en visite chez des étrangers). Ils commettaient des erreurs et, à tout bout de champ, *trahissaient leur manque d'éducation*, présentaient les bols de thé d'une seule main et me servaient en général avant mon mari. L'homme alla même jusqu'à m'adresser la parole, en plein visage! Je sen-

paysan chinois, son âpre et minutieux labeur, ses misères les plus sordides, ses humbles bonheurs, ses pires atrocités ». Ce livre pourrait être comparé, pour son talent et son réalisme, aux *Paysans* de Ladislas Reymont. De ce livre, M. André Bellessort a écrit (dans le *Correspondant* du 10 mai 1932, article pp. 452-462) qu'il était « le roman le plus exact, le plus compréhensif et un des plus beaux que l'Extrême-Orient ait inspirés à des écrivains européens ».

tis l'insulte. Il aurait dû ignorer ma présence et laisser à sa femme le soin de causer avec moi » (p. 107).

A ce premier conflit, s'en ajoute un autre, plus grave encore : le frère de la jeune femme chinoise épouse une Américaine. M. Marc Chadourne, auteur lui-même d'un très bon reportage sur la Chine moderne (1), écrit excellemment dans sa Préface au roman de Mme Pearl Buck : « La lutte de la maison liguée tout entière contre cette innocente ennemie confinée dans le quartier des servantes, le duel tragique qui oppose les enfants au père, au chevet de cette mère hautaine qui meurt de ne pas pouvoir céder, le dilemme qui les déchire eux-mêmes, il faut en suivre pas à pas tous les moments au sein de cette atmosphère étouffante de piété filiale, de tradition et de révolte, au fond des ombres de cette grande maison odorante d'encens et de cuisines, au milieu des figures sévères ou malicieuses, touchantes ou cyniques, qui peuplent ses cours et ses pavillons : le père, les concubines, les servantes. Le milieu humain où nous voici conduit jusqu'aux plus intimes retraites de ces âmes secrètes, est le microcosme d'un monde encore plus troublé. Nous voici à même de sentir la violence des vents d'Est et d'Ouest qui font cyclone sur la Chine » (p. XIII).

Or ce roman si prenant, qui pénètre si profondément l'âme de la Chine ancienne et l'inquiétude de la Chine moderne, est l'œuvre d'une Américaine : mais Mme Pearl Buck, fille

(1) *Chine*, Paris, Librairie Plon, 1931. Dans la Préface de *Vent d'est, Vent d'ouest*, M. Marc Chadourne nous donne ce tableau pittoresque et vrai de la Chine moderne : « Enfant de vieillard, elle est furieusement jeune. Elle veut tout faire, tout être, tout apprendre. Elle se bat, elle danse, elle joue; elle manie le kolt (revolver) et le volant, elle kidnappe à l'instar des gangsters d'Amérique; elle étudie dans les laboratoires étrangers, fait sauter ses vieilles villes à la dynamite, revendique avec Hu-Shi et Tchen-Tou-Sio, contre ses lettrés, « une littérature prolétarienne et vulgaire, naturaliste et « sincère, sociale et banale ». Communiste hier, naturaliste aujourd'hui, elle engage la lutte contre les impérialistes étrangers. Et avec la science, l'argent, les méthodes de ces impérialistes, elle lève l'étendard de la révolte contre ses propres parents » (p. XI).

d'un missionnaire protestant, née et élevée en Chine, connaissant le chinois aussi bien que l'anglais, professeur à l'Université de Nankin où elle enseigne en costume chinois, n'a pas cru en l'incompréhension des races ni en l'irrémédiable infériorité des Orientaux, comme osent écrire un Louis Bertrand et un Dr Legendre. « Que ces deux livres (*Vent d'Est* et la *Terre chinoise*), dit encore M. Chadourne, soient à peu près les seuls à nous offrir de la Chine actuelle une vue prise du dedans, en même temps qu'une fresque presque complète du pays le plus fermé, le plus mystérieux, le plus riche en humanité, que ces livres soient non point d'un Chinois mais d'une Américaine, voilà un beau sujet d'étonnement et un grand exemple pour nos hermétiques sinologues d'abord et pour le troupeau plus commun de ceux qui refusent de faire foi à l'interpénétration des races et des civilisations (p. xv).

Ces diverses études de mœurs, choisies entre beaucoup d'autres (1) parmi les plus remarquables et les plus caractéristiques, s'accordent à nous montrer la grande difficulté (la plupart disent même l'impossibilité) qu'il y a pour une Occidentale à s'adapter au milieu indigène malgré toute sa bonne volonté et pour un Oriental élevé à l'européenne à se réacclimater dans son propre pays : déraciné, il lui faut quitter son milieu familial ou renier toute son éducation étrangère. Combien de fois n'entend-on pas citer, dans l'abandon des conversations privées ou des confidences, d'exemples de ces deux cas : le malheur et le désespoir de jeunes filles parties avec enthousiasme, éblouies par le mirage d'un mari exotique, ou bien la tristesse et l'inquiétude d'étudiants orientaux qui se sont livrés entièrement et loyalement aux disciplines occidentales et qui, rejetés de leur milieu social, ne peuvent non plus entrer pleinement dans le milieu intellectuel de leur choix.

Cette douloureuse situation s'est déjà souvent rencontrée

(1) Par exemple *Zulfu* de M. Maurice Bedel (Paris, Librairie Gallimard, 1932) : odyssée en France d'un jeune homme turc aux idées ultra-modernes.

chez de simples travailleurs, Nord-africains par exemple : partis en France pour y gagner leur vie ou pour connaître du pays, ils se sont rapidement habitués aux coutumes et au genre de vie qui les avaient d'abord rebutés; bien vite ils se sont francisés, du moins pour les formes extérieures de la civilisation; lorsque arrive le moment du retour au pays, certains se réadaptent rapidement à leur milieu traditionnel et oublient radicalement tout leur acquis de civilisation matérielle; mais d'autres se révèlent incapables de se refaire à leur milieu, incapables même de se créer un genre de vie moyen qui leur permettrait d'opérer une certaine synthèse des deux civilisations; ils n'ont plus qu'un souci : quitter au plus tôt ce pays et ces gens qu'ils regardent comme « barbares » et retourner définitivement vers les pays « civilisés ». Nous avons pu constater souvent, soit personnellement soit par des témoignages autorisés, des exemples de l'une et l'autre attitude parmi les émigrés nord-africains en France. Elles peuvent se retrouver à un degré plus accentué encore chez les jeunes Orientaux qui viennent étudier en Europe, mais il semble pourtant que la compénétration des deux civilisations commence à se réaliser davantage : l'observation de nombreux cas d'étudiants orientaux en Europe nous permettrait peut-être de distinguer ces diverses phases dans leur évolution psychologique : à l'arrivée en Europe c'est l'incompréhension, le heurt de tout ce qui choque et que l'on ne s'explique pas, puis au contraire l'étudiant arrive à se faire un état d'esprit tout à fait occidental et de nouveau à son retour chez lui c'est l'incompréhension de sa propre civilisation, la contradiction de l'arriéré, du barbare (car un Oriental européanisé en arrive à juger tel son propre pays) et du moderne, du civilisé; enfin chez les meilleurs esprits une synthèse commence à s'élaborer, pour garder de chaque culture tout ce qu'elle a de bon. Mais tout ce travail ne va pas sans déchirements et sans luttes intérieures, sans discussions parfois brutales avec le milieu familial et social.

De cette double série — déjà longue — d'aventures, parfois si douloureuses, sentimentales ou intellectuelles, on en

vient vite à conclure : Oui vraiment l'Orient et l'Occident ne se rencontreront jamais.

Pourtant cette opposition des mœurs et des idées nous semble provenir bien plutôt d'un manque de compréhension véritable et d'un défaut d'éducation. Les unions matrimoniales, provoquées par la recherche du plaisir sensuel ou par l'attrait de sentiments romanesques, ne peuvent aboutir à des résultats sérieux. Quant aux étudiants, il faut connaître leur vie dans nos centres universitaires, leur goût insatiable de connaissances, sans choix et sans méthodes, leur solitude morale qui les empêche de pénétrer vraiment dans le milieu nouveau qu'ils essaient d'aborder, pour comprendre que, férus des sciences et des doctrines de l'Occident, ils n'arrivent pas à en saisir l'âme. Le rapprochement de l'Orient et de l'Occident est avant tout une question d'éducation, et non pas d'accord sentimental (1) : il présuppose une connaissance réciproque et approfondie des civilisations; il réclame une confiance et une sympathie mutuelles qui ne se laisseront pas entamer par les obstacles incessants et inévitables; ce rapprochement ne peut se faire que par les élites : élites politiques, élites sociales, élites religieuses (qui dira par exemple l'inestimable bienfait du contact de prêtres ou séminaristes européens avec les jeunes clercs orientaux dans les Universités catholiques et en particulier dans les grands Collèges de Rome?), élites universitaires surtout.

PAUL CATRICE.

(1) C'est le danger des études de mœurs, comme celles que nous avons citées plus haut, qu'elles poussent à généraliser exagérément des cas précis. D'autre part, même si l'on reconnaît la grande difficulté d'un rapprochement allant jusqu'à l'union des cœurs et des vies, ce n'est pas une raison pour nier la possibilité d'un rapprochement intellectuel.

Théâtre

Ronald Mackensie était un jeune auteur anglais mort accidentellement il y a deux ans. Son unique pièce eut un très vif succès ; c'est elle que MM. Benjamin Crémieux et Gorges Pitoëff ont traduite.

La « Polka des chaises » est, on le sait, une polka aggravée d'un petit jeu de société. Étant donné n chaises et $n + 1$ joueurs, à un signal donné, tous se précipitent et le moins heureux reste sans chaise. Un dessin animé projeté sur l'écran nous rappelle le jeu avant le lever du rideau et l'évoque à la fin de la pièce tandis que les personnages disparaissent dans la coulisse.

L'homme qui ne trouve pas de chaise dans la vie est Joseph Schindler. Une douloureuse ironie du sort l'embarqua, pendant la guerre, dans une escadrille qui bombarda Dusseldorf ; il était fiancé à une jeune Allemande qui fut tuée ce jour-là. En 1919, il « revint » comme beaucoup d'autres, mais tuberculeux, physiquement diminué et moralement annihilé. Il vit en Pologne, auprès d'un père exploitant un terrain que l'on espère pétrolifère. Il flâne en méprisant l'activité dont il est privé, sans autre ressource que son intelligence et son piano... de sorte que les promesses musicales du titre sont largement dépassées : c'est Bach, Beethoven, Schumann et Chopin qui animent la *Polka des chaises*. Le piano joue vraiment un rôle dans la pièce : il est sans doute le seul personnage porteur d'une âme ou plutôt, dès qu'un souffle d'âme traverse un personnage, ses cordes frémissent.

Car les personnages gardent quelque chose du dessin animé initial. L'humour les raidit et les stylise en marionnettes. Mais c'est un humour douloureux et le pessimisme

réagit curieusement sur l'ironie très anglaise de l'auteur, en brisant les formes à mesure que l'humour les fige. Le mouvement est dramatique, mais les attitudes sont comiques. *La Polka des chaises* est un drame avec des personnages de comédie.

Ce drame se manifeste dans un conflit qui met aux prises Joseph et la fiancée de son demi-frère. D'un côté, le cynisme inquiet d'un raté intelligent, exprimant une vue pessimiste du monde; de l'autre, le cynisme tranquille d'une « girl » américaine, fondé sur un égoïsme satisfait. L'ironie du sort qui poursuit Joseph le fait mourir en essayant de sauver une jeune fille qu'il n'aime pas. Quant à la « girl », elle continuera sans doute à collectionner les expériences et les bagues de fiançailles.

La pièce est certainement trop longue, remplie de couplets faciles sur la nécessité d'être idiot pour être heureux ou l'essence du monde, œuvre d'une effroyable machine à calculer. Mais elle représentait beaucoup plus que les promesses d'un jeune; elle relève d'une optique théâtrale très intéressante; elle donne une impression de « neuf », en dépit de tous les « trucs » que l'auteur n'a pas ménagés. Je ne sais si « le sujet profond » est, comme dit l'un des traducteurs, « la faillite de l'Occident »; mais c'est une des rares pièces qui soient vraiment représentatives de l'après-guerre, et surtout je ne serais pas surpris si les historiens de l'Angleterre contemporaine y voyaient un document à verser au dossier de la « crise spirituelle » anglaise, avec certains romans de Laurence Huxley et Rosamond Lehmann.

HENRI GOUHIER.

Disques

Violon. — Aux fidèles amis de Chausson et plus encore à ceux qui ne l'aiment guère, on peut recommander l'édition réalisée par GRAMOPHONE de son *Poème pour violon et orchestre.* Les premiers seront comblés, les seconds convertis. Yehudi Menuhin, toujours étonnamment égal à lui-même en des genres très différents, par la puissance exubérante de sa musicalité et ses exceptionnelles qualités techniques, transfuse vie et grâce en ces pages difficiles, dont la noble mélancolie parut souvent morne et le tourment grimaçant sous de moins prestigieux archets (DB1961-1962). En cette nouvelle édition phonographique de l'œuvre (la première, chez *Columbia*, était une réduction pour violon et piano), Enesco lui-même dirige l'orchestre, et l'union d'un tel maître et du disciple qui est sa gloire et sa couronne sert bien la ferveur générale de l'exécution.

Pianos. — Il est curieux d'opposer à la sérénité clignotante, d'ailleurs fort belle, en laquelle s'achève le Poème de Chausson, celle autrement solide et saine de J.-S. Bach. Le *Prélude de l'Actus tragicus* — que nous fait entendre très bien enregistré M. Gustave Bret — est bien aussi d'un sentiment mélancolique, puisqu'on y attend la mort. Mais combien, avant Werther et Bayreuth, une telle pensée pouvait laisser à la musique d'ampleur câline et de fluide gravité ! Non seulement on ne convie pas les violons à torturer leurs chanterelles de sanglots et d'indicibles angoisses, mais on les laisse tous dehors pour pouvoir, sans eux, vaquer en paix aux pensées magnanimes qui s'imposent. Et le petit orchestre, ainsi réduit, nous dit en trois ou quatre minutes des choses de la plus pure et simple beauté (L964). Toutefois l'intérêt tout particulier de ce disque est sillonné sur son autre face et commence chez son prédécesseur (L963). Il s'agit d'une adaptation et d'une interprétation du Concerto de Bach pour quatre clavecins et orchestre, transcription du Concerto de

Vivaldi pour quatre violons. L'interprétation, confiée à quatre excellents pianistes (dont M. Piero Coppola en personne) et dirigée par un maître de la compétence de M. G. Bret, ne pouvait qu'être du meilleur style. L'adaptation? mon Dieu! Bach n'avait vraisemblablement pas prévu ce qui lui arrive : ni le phono, car, dans cette ingénieuse récréation musicale, les yeux de l'auditoire avaient certainement leur part du plaisir; ni le piano, car Bach eût-il jamais transcrit les pimpants violons de Vivaldi pour les sonorités lourdes et rondes de nos modernes flugels? Il eût, en tous cas, pour eux, modifié son écriture; cela paraît particulièrement évident au Largo. Quoi qu'il en soit, la substance musicale de l'œuvre, même individuée par un timbre imprévu, conserve une valeur de premier ordre. Tels qu'ils sont, ces disques d'études comptent parmi les rares que l'on puisse réentendre indéfiniment sans lassitude et dont l'audition soit vraiment apte à remettre en ordre et belle humeur nos imaginations surmenées.

D'ailleurs, pour les grands amateurs de clavecin et de polymélodies, Gramo prépare une édition en six disques des trente variations Goldberg jouées par Wanda Landowska. Qu'il nous soit permis d'applaudir à cette initiative.

Violoncelle. — M. Gaston Marchesini joue un arrangement pour violoncelle du *grave* de Corelli. La belle ampleur de la mélodie y conserve son charme. Était-il bien utile que le même virtuose, sur l'autre face du disque, compromît son talent dans l'exécution du *Scherzo* à effet de Daniel van Goens? (K6998)

Cloches. — Le Monastère de Beuron, populaire surtout par son imagerie, veut à son tour propager son chant par le monde. Un tout petit peu seulement. Son interprétation, selon la stricte orthodoxie davidienne, de « Lux aeterna » et d' « In Paradisum », quoique très digne, très soignée et mieux servie par l'enregistrement que ne le furent les chants de Solesmes, ne songe guère à militer, pour la gloire de Dom David, contre la grande école française. Les bons

moines semblent bien plutôt empressés de nous faire entendre leurs cloches, qui, elles, du moins, sont tout à fait indiscutables. Elles nous remplissent l'air de toute une richesse de sonorités d'un éclat splendide. C'est inattendu et charmant. L'enregistrement est très réussi (K 6958).

Plateau Central. — Le cercle choral « Les Enfants de l'Auvergne » (Clermont-Ferrand), dans le L 965, s'offre à l'audition de toute la diaspora et du reste du monde. Ses chants sont bien enlevés ; les ténors y ont la voix chaude et un peu dure que nous connaissons tous, mais les autres parties, à côté d'eux, semblent ne plus oser que murmurer. Pourquoi, en ces braves chants populaires, ne pas adopter tout bonnement l'unisson? Et puis pourquoi consacrer toute une grande face du disque à du Laurent de Rillé, alors que deux ou trois mélodies prises au hasard dans le savoureux folk-lore du pays lui eussent donné, à meilleur compte, un bien autre intérêt?

Pédophonie. — Avez-vous votre petite opinion sur l'utilisation des disques en pédagogie? — C'est-à-dire que... enfin..., pas encore... — Eh bien! essayez toujours de faire ouïr à vos petits enfants la petite collection de petites chansons des petits disques K 6994 à 6996. Ce sont, en d'alertes arrangements de MM. Zurfluh et Bervily, de bonnes vieilles chansons de chez nous, qu'ils connaissent pour la plupart et qu'ils reconnaîtront avec joie, bien que chantées un peu trop vite par la « zelle » et les enfants qu'on ne revoit pas. Et puis, tandis que les petits se laisseront émoustiller par le chant des « Canards » ou des « Poules à vendre », nous autres, rêveuses gens d'un siècle révolu, oyant aussi « Jean de la Lune » et autres souvenirs fossilisés dans la même couche, sans l'avouer nous sommes bien capables de nous attendrir beaucoup. Bah! est-il si niais de laisser revivre un moment, dans un tréfonds trop négligé, un peu de l'insondable poésie de nos six ans?

B. M.

A TRAVERS LES REVUES

France et Barrès

Dans **Je suis partout** du 2 décembre, quelques souvenirs de Jean-Jacques Brousson sur les deux maîtres : France et Barrès.

D'abord leur opposition :

Il y a eu France. Et il y a eu Barrès. Quelques années les séparent dans le calendrier; dans l'éternité, un abîme! L'un, le Bergeret, coiffé du bonnet rouge, le pseudo-révolutionnaire, ferme les âges rhétoriciens et classiques. L'autre, mitré de réaction, est une ardeur, une fièvre, une malaria. Après trop de raisonnements, ces divagations, ces suées, ces évacuations sont salutaires.

Celui-ci, né quai Voltaire, s'appuyait sur la bibliothèque du patriarche, et celui-là sur la terre de son village, le cimetière, le clocher et les mirabelles, abondantes en fourmis dans le gazon brûlé. L'un était archiviste, chartiste, humaniste, et l'autre, frère du vent, de la brise, du sillon. Les classiques, pour lui, ce n'était pas des reliures, mais des tombes herbeuses et villageoises.

Puis le récit de la visite de candidature à l'Académie que le plus jeune fit à l'aîné. Lorsque France la lui rendit, il fut sujet à une amusante méprise de la part du valet de chambre de Barrès :

Il fallut rendre la corvée. Escomptant la sieste de Barrès, nous y fûmes un jour d'été, au sortir de table. Il n'y a pas très loin de l'avenue Hoche au boulevard Maillot. Tout le long du chemin, France mit Barrès en chair à pâté. Et de nasiller, et de l'imiter :

— Cet auvergnat camouflé en Lorrain ne sait ni *A* ni *B*. Il ignore la politique et l'orthographe. Il est inapte aux idées générales et à l'amour. C'est le prince du galimatias. Il fait en littérature ce que font en peinture les barbouilleurs; comme le déplorable Delacroix, qui écrase tube sur tube pour dissimuler l'improbité de sa composition, il brouille les couleurs. Comment un si pauvre sire est-il arrivé à faire parler de lui, à conquérir les jeunes, à briguer l'Académie, à forcer les honnêtes gens à lui rendre visite, un jour si ensoleillé, où il eût été si agréable de courir les antiquaires et les bouquinistes?

Nous voici à la grille enguirlandée de lierre, qui donne à l'hôtel de Barrès un air à la fois préfectoral et funèbre. Nous sonnons. Le valet de chambre apparaît, méfiant et discourtois. Il toise cet homme d'âge, modique dans ses habits. Il flaire le quémandeur.

— M. Maurice Barrès est-il visible?
— Non, on ne le dérange pas à cette heure.
— Excusez-moi, mon ami, remettez-lui ceci quand il sera temps.

Pour que les enfants restent artistes

On gagne souvent à lire les journaux d'enfants... Lisez ces souvenirs charmants et ces conseils forts sages que MAURICE DENIS adresse, dans un dernier numéro de **Benjamin**, aux enfants qui aiment dessiner. Les parents et les éducateurs pourront aussi en profiter.

C'est à votre âge que j'ai senti naître en moi cette passion pour la peinture qui depuis ne m'a plus quitté. Rien ne m'y prédisposait. Je n'avais presque pas vu de tableaux, je ne connaissais pas d'artistes. Je faisais des études secondaires, comme les autres, pas plus mal que les autres. Et déjà j'essayais de fixer en images de piété les attitudes voilées des Enfants de Marie que j'apercevais à l'église.

A cette époque-là, les jeux m'ennuyaient et mon bonheur était d'errer dans la forêt, et d'y vivre en solitaire, et de dessiner n'importe quoi. Quand je me rappelle cette période de ma vie, avant l'enseignement des écoles et des ateliers, avant d'avoir subi des influences artistiques, il me semble que c'est à la fréquentation de ma Terrasse et de ma Forêt de Saint-Germain que je dois les meilleures de mes facultés d'artiste.

Et c'est parce que j'ai d'abord aimé en petit sauvage la nature du Bon Dieu, que j'ai compris plus tard les chefs-d'œuvre des musées et les monuments de la civilisation — qu'il faudra bien que vous connaissiez aussi, et que vous aimiez, si vous voulez être ce Français cultivé que nos aïeux du XVII[e] siècle appelaient un « honnête homme ».....

Si vous avez quelques notions élémentaires, un petit carnet à dessin, une petite boîte d'aquarelle, promenez-vous dans la campagne, et vous en tirerez beaucoup plus de profit que si vous suiviez des cours et des conférences sur l'histoire de l'art.....

L'appareil de photo ou de cinéma qu'on vous a donné, ou qu'on vous donnera, ne vous procurera pas les mêmes joies que quelques crayons de couleur devant un beau paysage.

La ligne de cœur

Ce n'est pas une revue, bien qu'elle soit imprimée dans une librairie du boulevard Montparnasse, chez van der Berg, c'est plutôt une lettre, que nous écrit de Nantes, environ

chaque mois, M. Julien Lanoë. Et chaque fois que nous recevons ces quatre ou six pages, c'est une joie nouvelle. Lisez plutôt ces quelques lignes choisies au hasard.

A propos d'un départ en voyage *au long cours* :

Rien ne dépossède comme un départ en mer, si l'on s'en va seul. Laissant derrière soi tous ceux qu'on aime, dans quelles inquiétudes ne vivrait-on pas, si l'on ne faisait en montant à bord un acte d'abandon complet! A la Providence vous commettez plus expressément que jamais la conduite de votre famille. Aux anges gardiens vous passez la main pour vaquer à tous les soins quotidiens, sarcler les mauvaises herbes du jardin, tenir droites les avenues et surveiller les huis. Il est bon de savoir se démettre le cas échéant de son autorité, et il n'est pas inutile d'être relevé par moments de ses charges. C'est un apprentissage qui peut porter ses fruits au dernier jour.

Un autre jour ce sont des réflexions sur l'amitié :

Deux hommes qui s'entre-regardent sans prévention ni complaisance, voilà ceux que j'appellerai déjà des amis. Il ne s'agit pas de scruter l'autre, de le connaître à fond, de le forcer à des aveux. Discrétion avant tout! Il y a en chacun une folie à respecter. Le premier devoir de l'amitié, c'est d'admettre tout ce qu'il y a d'incompréhensible dans notre prochain; il faut se résoudre... La bonne foi suffit à l'éclosion de l'amitié. Ou plutôt n'en est-elle pas le commencement et la perfection? Mais combien est-il d'hommes sans arrière-pensée? ... Le regard droit d'un ami éclaire en nous une profondeur calme et limpide où nous aimerons nous retirer. Plus un homme est entouré, plus il est intérieur.

Et encore, réflexions de moraliste, l'exposé des dures découvertes faites par un jeune mari :

l'intéressé découvre que le mariage est surtout une société. Une vie à deux du matin au soir et du soir au matin succède fort brusquement à une solitude confortable peuplée d'images choisies. Ne jamais être seul, cela peut sembler, au début, une sorte de torture. Ce n'est pas tout : la personne qui vit avec vous est une femme, c'est-à-dire une créature naturellement irritante...

Mais pour le jeune mari la découverte capitale ne se fait pas encore de ce côté : il la réalise en lui-même et non sans dépit. Il s'aperçoit qu'il n'était en rien l'homme qu'il croyait ou plutôt qu'il n'avait rien du personnage qu'il avait imaginé; il se découvre la proie de son humeur et de ses nerfs...

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

GTU Library
3 2400 00268 5984